

**Grégoire Courtois**  
**Textes**  
**1998-2006**

**Volume 1**

- La Rose et la Ronce (1998-1999) -
- C'est ma peau contre la votre (2000) -
- News from the Sunny Side of Gomorrhe (2000-2001) –

# **La Rose et la Ronce**

## NOTE

« La Rose et la Ronce » est un roman écrit à Paris.

Il a été entamé le 19 février 1999 et une première version a été achevée le 21 octobre 1999.

Il était initialement constitué de neuf chapitres. Alternativement, on pouvait lire le monologue intérieur des deux protagonistes après leur brève rencontre.

En 2000, la version finale a été publiée sur mon site web, amputée de la moitié du texte initial et avec une fin différente.

Tout le « monologue de l'homme » m'a en effet paru parasiter l'ensemble et c'est ce que je pense encore aujourd'hui. Concentré sur un seul protagoniste, « La Rose et la Ronce » gagne en cohérence et en impact.

C'est donc cette version 2000 que je propose à nouveau ici.

**GC – 19 septembre 2006**

## CHAPITRE I

Elle a froid.

C'est que le temps est passé pendant que (aïe)... chambre.

Faute. Culpabilité. Honte. Satisfaction.

Tout ça en majuscule écrit à la craie (les doigts en sang) sur les murs de la ville.

Elle marche tellement (putain de chaussures) vite pourtant.

La nuit lui (orange en été) fait peur.

Tellement de cinglés la nuit.

Ils veulent tous lui montrer leur queue.

Ils s'imaginent qu'elle a envie de la voir ?

Toujours peur.

La nuit (pas de leurs queues) est épaisse.

Toujours froid.

Elle marche tellement vite pourtant.

C'est que le temps est passé pendant qu'elle était dans cette chambre avec ce type (les doigts en sang).

Elle se souvient de son nom et elle se dit que c'est déjà ça.

Elle tourne à droite.

Il lui faudra bien un bon quart d'heure avant d'arriver chez elle.

Un bon quart d'heure avant d'être vraiment seule.

Les pervers tiennent compagnie et elle se dit que c'est déjà ça.

Elle se dit aussi que la nuit qu'elle affronte ici, c'est rien comparé à celle qu'elle va affronter chez elle, et ça la rassure (putain de chaussures).

Elle marche moins vite.

Elle a une impression bizarre (les doigts en sang) entre les cuisses.

Elle se demande si elle saigne encore et elle se dit qu'elle aurait peut-être mieux fait de passer par la salle de bains avant de s'en aller. Vu le reste de l'appartement, elle conclut que c'est peut-être mieux comme ça.

Chez elle, elle aura tout le temps du monde. Toute la nuit pour laver ce qui peut être lavé.

Elle ne dormira pas. C'est certain. Elle va peut-être se laver toute la nuit.

C'est ce dont elle a envie en tout cas. Se laver toute la nuit. Partout. Pas seulement là où il a posé ses mains.

Elle se sent conne. Pourquoi elle regretterait ? Elle aurait pu refuser cent mille fois après tout.

Personne ne l'a forcée. Personne ne l'a violée.

Elle se dit que c'est pour ça qu'elle veut se laver partout. C'est parce que c'est ce corps tout entier le responsable. Ce corps tout entier et ce qu'il y a dedans.

C'est pas ce pauvre type qu'il faut blâmer. D'ailleurs c'est pas autant un pauvre type qu'il veut bien le dire.

Il est drôle. Souvent.

Et il a été correct. Pas à 100%, mais il a essayé. Elle suppose.

Elle se dit qu'il faut qu'elle arrête. Que si elle commence à supposer maintenant, elle passera la nuit la plus la plus atroce de sa vie. Elle sait depuis longtemps qu'il ne faut pas essayer de deviner ce que pense un homme. Elle sait que ça risque de tout foutre en l'air et elle sait que de toutes manières, quoi qu'elle pense, elle va se planter.

Elle change de trottoir.

Bientôt, elle tournera à gauche. Puis elle remontera la rue jusqu'à la petite place avec la fontaine. Là, elle tournera à droite, puis encore à droite et continuera tout droit pendant une centaine de numéros. Elle arrivera chez elle. Elle se lavera. Elle se couchera. Elle se relèvera plusieurs fois pour boire ou pour aller aux toilettes. Elle entendra ronfler les voisins, ou peut-être qu'ils feront l'amour parce que ça leur arrive parfois. Elle essaiera de ne pas entendre. Elle se bouchera les oreilles ou bien elle allumera la télé. Ça la dérangera cette fois. Même si ça ne l'avait jamais dérangé auparavant. Ça l'amusait même. Elle écoutait ce qu'ils se disaient. C'était jamais des insultes ou des grossièretés. Ils parlaient juste de choses et d'autres, comme si de rien était, comme s'ils n'étaient pas en train de faire ce qu'ils étaient en train de faire. Mais seulement au début. C'était toujours la fille qui craquait en premier, et elle se mettait à haleter, puis à gémir. Alors lui se taisait aussi et sa respiration se faisait plus saccadée. Il poussait de petits cris de temps en temps, mais rien comparé à ceux de sa

compagne. Quelques fois, il lui arrivait même de la faire taire avec un oreiller ou en mettant sa main devant sa bouche. Peut-être qu'il se doutait que quelqu'un écoutait.

Elle tourne à gauche et elle espère que le son de la télé couvrira les cris de la voisine.

Elle a froid.

Toujours pas de pervers dans les ruelles sombres.

Elle se sent un peu seule.

Elle aimerait bien en croiser un quand même. Au moins un. Qu'il l'accoste. Qu'il lui demande si elle veut monter chez lui. Qu'elle lui dise non quoi qu'il arrive, mais qu'elle se sente moins seule. Qu'elle ait au moins l'impression qu'on s'intéresse à elle. Il ne lui en faudrait pas plus. Qu'elle oublie quelques minutes ce frisson bizarre qui court le long de ses jambes.

Peut-être que c'est juste le froid, peut-être que c'est juste la fatigue, mais après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? Si elle s' imagine que c'est à cause de ce qui vient de se passer, la vraie raison n'a pas vraiment d'importance.

Elle regarde au-dessus (orange en été) de sa tête.

Pas pour regarder les étoiles, bien sûr.

Parce qu'à Paris, il n'y a pas d'étoile.

Oh ! Il y en a sûrement eu un jour, mais plus maintenant.

Maintenant, il y a un ciel orangé. Les lumières au sodium qui vont éclabousser les nuages, la brume, et la couche de pollution à ce qui paraît.

Elle ne pense pas qu'il y ait vraiment une couche de pollution au-dessus de Paris.

De toute façon, elle n'a jamais cru ce qu'on lui racontait. Même si c'était vrai, d'ailleurs.

Elle préfère raisonner comme Bouddha. Ne faire confiance qu'à sa propre expérience. Et toujours douter, même de ses propres sens.

Elle se dit que c'est un peu stupide en la circonstance actuelle et elle conclut que Bouddha ne s'est sûrement jamais fait baiser. Sinon il aurait su qu'il y existe des moments où l'on ne peut plus douter de ses sens.

Quand les sens disent qu'un pénis est en train d'entrer à l'intérieur de soi, il faut les croire sur parole.

Elle voit la petite place avec la fontaine maintenant.

Elle a l'impression que si elle marche plus vite, alors on pourra dire qu'elle court.

Elle aimerait bien lever la tête vers les fenêtres des immeubles mais elle a peur de se prendre un poteau ou une poubelle. Elle pourrait aussi écraser une crotte de chien.

La rue en est remplie.

Elle regarde ses pieds.

Elle trouve que ses chaussures sont vraiment laides.

Elle se demande qui a eu cette idée stupide de remettre les semelles compensées à la mode.

Elle se demande quelle tête feraient ses copines si elle ne les mettait pas demain.

Elle est persuadée qu'elles voudront toutes lui racheter. Peut-être la moitié du prix où elle les a eues. Ca lui ferait un peu d'argent. C'est pas qu'elle en ait vraiment besoin, mais après tout, si elle ne les aime pas, ces chaussures, pourquoi est-ce qu'elle les mettrait ?

Elle longe (vert, noir, frais mais chiant) la fontaine.

Elle est heureuse que ce soit passé aussi vite.

Mais à la réflexion, pourquoi perdre la moitié du prix de ces chaussures ?

Si elle les a achetées, c'est qu'il y a une bonne raison à ça. Si elle les a achetées, c'était sûrement pour les mettre.

Elle change d'avis. Demain, elle mettra (si c'est pas ici, où ce sera ?) ces horribles chaussures. Et le surlendemain aussi. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles soient tellement déchiquetées que même la plus pouilleuse des clochardes des Quais de Seine n'en voudra pas.

Elle tourne à droite et encore à droite.

Elle regarde devant elle. La rue est interminable.

Elle s'aperçoit qu'elle n'a plus aussi froid qu'avant.

C'est sûrement la chaleur de l'effort.

Elle voit une silhouette sur le trottoir d'en face. Ca a l'air d'être un homme.

Elle se dit que qu'il n'y a qu'un homme pour se balader à cette heure-là.

Elle se sent très courageuse. Aucune de ses copines ne serait rentrée à pied. Elles auraient pris un taxi ou alors elles auraient dormi sur place, mais jamais de la vie elles ne seraient rentrées à pied toutes seules.

On entend tellement d'histoires sur ce qui se passe à Paris.

Les meurtres, les agressions, les viols aussi.

Elle se dit qu'il ne manquerait plus que ça.

Se faire violer au milieu de la rue.

Elle aurait l'air fin.  
Le type change de trottoir.  
Son cœur s'arrête de battre.  
Elle a à nouveau froid. Et si ça lui avait porté malheur ?  
Elle regrette ce qu'elle vient de penser.  
Ses histoires de chaussures lui paraissent bien loin au fur et à mesure que l'homme se rapproche.  
Personne dans la rue.  
Elle se dit que c'est pas possible. Une si longue rue et pas un seul passant.  
Elle regarde les fenêtres au-dessus d'elle. Il y en a quelques-unes d'allumées mais ça ne la réconforte pas pour autant.  
Elle aura beau crier autant qu'elle voudra, personne ne bougera le petit doigt. C'est toujours comme ça que ça se passe.  
Quelqu'un aura peut-être le réflexe d'appeler la police, mais le temps qu'ils arrivent, tout sera terminé et elle sera violée et peut-être même morte.  
Elle lève les yeux du trottoir.  
Le type la regarde.  
Merde.  
C'est ce qu'elle se dit.  
Elle baisse les yeux immédiatement mais elle sait qu'il est déjà trop tard. Elle a cru deviner un sourire (la campagne noire) sur le visage du violeur.  
Alors comme ça, ces salauds sourient avant de violer leurs victimes ? C'est sûrement pour les mettre en confiance. Mais elle ne tombera pas dans le panneau.  
Pense à Bouddha. Ne fais confiance à rien ni à personne.  
C'est ce que lui dit sa conscience.  
Mais est-ce qu'elle peut lui faire confiance à celle-là ? La dernière fois qu'elle l'a fait, elle s'est retrouvée dans le lit d'un type qui ne devait pas avoir vu une goutte d'eau depuis son baptême.  
L'homme n'est plus qu'à une dizaine de mètres. C'est en tout cas ce qu'elle suppose parce que maintenant, elle n'ose plus regarder autre chose que ses horribles chaussures.  
D'ailleurs, elles sont beaucoup trop voyantes, ces chaussures.  
On doit la repérer à deux cents kilomètres avec des trucs aussi gros.  
C'est ce qu'elle pense, mais elle se dit aussi que rien au monde ne pourra l'empêcher de continuer à les fixer tant que ce type ne sera pas loin derrière elle. Même si les arbres de tout Paris se mettaient à prendre feu, que les étoiles tombaient sur la Terre et que les morts sortaient de leurs tombes, elle continuerait à marcher, la tête baissée, les yeux rivés sur ses semelles décidément trop hautes.  
- Excusez-moi, mademoiselle.  
Elle se dit qu'elle aura l'air très, très con dans moins d'une seconde si elle ne lève pas la tête, au moins par (noire campagne) politesse.  
De toute façon, qu'est-ce qu'elle a à perdre ? Maintenant, qu'elle n'est plus vierge, elle n'est plus à un salaud près.  
Elle se dit qu'elle est vraiment conne de se dire ce genre de choses.  
Elle s'arrête et lève la tête.  
Elle ressemble à un enfant qu'on va gronder sans qu'il sache encore pourquoi.  
L'homme sourit toujours.  
Elle se dit que les violeurs psychopathes sont des sacrés malins.  
Elle a presque envie de le trouver sympathique, ce mec.  
Sans le faire exprès, elle lui sourit.  
- Excusez-moi de vous déranger. Vous auriez du feu, s'il vous plaît ?  
Elle n'a pas de feu.  
Elle trouve que c'est débile de fumer.  
Elle se demande même pourquoi les gens le font en toute connaissance de cause.  
- Non, je ne fume pas.  
- C'est pas grave. Merci quand même.  
Et il part.  
Elle reste là un instant. C'est tout ?  
Il ne l'a pas violée. Il ne l'a pas tuée. Il ne l'a même pas agressée.  
Elle sait que c'est complètement idiot, mais elle croit (putain de chaussures) qu'elle est déçue.  
Elle se remet à marcher.  
Elle sent ses cheveux qui lui caressent les oreilles. Ça fait un petit bruit qu'elle est la seule à entendre.  
Elle s'aperçoit qu'elle est presque heureuse.  
La rue n'est plus longue du tout.

Le temps passe nettement plus vite et elle arrive chez elle sans avoir croisé personne.  
En tapant le code de la porte de son immeuble, elle sent que sa culotte la gratte.  
Elle se souvient d'où elle vient.  
Elle s'aperçoit qu'elle n'est plus complètement heureuse.

\*

\*\*

Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que le téléphone sonne quand on est derrière la porte ?  
Elle se dit que ce n'est pas un connard pendu à son combiné qui va la faire aller plus vite.  
Et puis quand on fait les choses trop (l'herbe sale) vite, on finit par faire des âneries, elle le sait.  
Elle ne se presse pas.  
Elle pense à autre chose. Elle essaie de penser à autre chose qu'au lit tâché et à la capote sur le sol et aux cafards à la queue leu-leu sur le rebord (la bouse) de la fenêtre et aussi au visage de cet homme, et à son visage quand il était à l'intérieur d'elle.  
Elle n'y arrive pas.  
Elle entend à peine la sonnerie derrière la porte et c'est déjà ça.  
Elle pense qu'elle va débrancher ce téléphone pour une durée indéterminée dès qu'elle sera à l'intérieur. Et puis elle va fermer sa porte à clé. C'est vrai que ça sert à rien, mais elle aura l'impression d'être à l'abri. A l'abri de quoi ? On a beau avoir l'impression que la pourriture et le danger se cachent à l'extérieur et qu'il est sain de ne pas les laisser entrer, mais la plupart du temps, c'est dans nos draps que dort la Putain et à nos tables mange l'Ennemi. Ça ne l'empêchera pas de fermer la porte, et de laisser la clé dans la serrure.  
Elle n'entend plus du tout la sonnerie du téléphone.  
Peut-être qu'il ne sonne plus.  
Elle sent qu'il fait chaud quand elle passe le seuil. Et il y a aussi cette odeur bizarre. Ça ressemble à une odeur de renfermé, mais c'est pas tout à fait ça. Elle ne sait pas d'où ça vient. Elle ne sait même pas où ça va.  
Ce n'est pas une maniaque de la propreté, mais quand même. Ce n'est pas sale, chez elle. Elle ne laisse pas traîner les (les ronces et les roses) poubelles sous l'évier pendant des mois comme ce type de chez qui elle vient. C'est peut-être la moquette.  
Elle se dit qu'elle est conne.  
Chez elle, il n'y a pas de bruit à cause de la moquette, et des doubles vitrages. Il se passe peut-être des choses dans la rue, mais elle, elle n'entend rien.  
Juste quelques fois, elle surprend des conversations dans l'escalier ou le couple d'à côté qui fait l'amour.  
Mais de chez elle, il ne sort rien. Pas un son. Pas un geste. Calme comme une nuit.  
Et chez elle, ça pue.  
Elle ôte ses chaussures, puis ses chaussettes.  
Elle n'aime pas garder ses chaussettes sur la moquette. Elle trouve ça insupportable. Ça lui fout des frissons dans tout le corps.  
Elle reste un (une eau morte dans le bras de la rivière) moment debout au-dessus de ses chaussures.  
Elle n'arrive pas à savoir si elles sont ridicules ou non.  
C'est comme si elle voyait une image sur deux.  
La moitié du temps, ce sont deux bouts de plastique blancs qui ressemblent à tout sauf à des chaussures. Des objets sans aucune utilité, sans aucun goût, sans aucune beauté non plus. Ni aucun sens. Le reste du temps, ce sont des chaussures, sans qu'elle sache vraiment pourquoi d'ailleurs.  
Peut-être qu'elle en a le vague pressentiment lié au souvenir de les avoir vues aux pieds d'amies à elle, et à ses pieds aussi. A ce moment là, ces deux trucs servaient de chaussures. C'est que ça doit sûrement en être.  
Elle enlève (sauve qui peut) ses habits.  
Elle les observe aussi. Rien ne se passe cette fois. Ce sont bel et bien des fringues.  
Elle a beau être à moitié nue, elle sent toujours sur sa peau cette chaleur sourde.  
Elle se dit que tant pis. Ce n'est pas insupportable et elle n'ouvrira pas la fenêtre.  
Elle jette un coup d'œil à son téléphone qui n'a pas l'air de sonner. C'est sûrement qu'elle avait envie qu'il sonne pour pouvoir se payer le luxe de ne pas décrocher, mais évidemment, personne n'aurait l'idée de l'appeler à une heure pareille. On n'appelle pas une fille comme elle à une heure (noire campagne) pareille. Les filles comme elle, ça n'aime pas, mais alors pas du tout, qu'on les appelle à une heure pareille. Et puis de toute façon, une fille comme elle, ça n'a que des amis qui dorment à des heures pareilles. Alors pourquoi il aurait été en train de sonner, ce téléphone ?

Elle se dit qu'elle est stupide.

Elle pense à tous ces reportages qui parlaient de la nuit parisienne ou alors de la vie des étudiants branchés qui étudient le jour et dansent jusqu'à l'aube avant de gober deux ou trois Guronzan pour retourner en cours, frais comme des gardons, et remettre ça le lendemain, les yeux gonflés par la drogue, les cours magistraux et le manque de sommeil.

Elle se dit qu'elle aurait peut-être dû essayer de faire ça. Au moins pour un temps. Pour voir si elle aurait été capable de tenir le choc.

Elle se dit que finalement non. Les trois quarts de ces jeunes finissaient par planter leur première année, ruiner leur redoublement et achever leur vie de branchés dans un Club Méd' perdu à l'autre bout du monde à faire rire des ringards en vacances.

Elle pense qu'elle ne se sent pas la vocation d'humoriste et qu'elle a bien fait de bûcher à la bibliothèque au lieu de comater dans une after arrosée de vodka.

Elle se dit que ça fait la (- Tu es folle, ma fille !) centième fois qu'elle refait ce même raisonnement pour arriver à la même conclusion.

Elle se demande pourquoi et se dirige vers son lit.

Elle préfère tourner la tête quand elle passe devant la glace de son armoire. Elle a un peu peur de ne pas se reconnaître, comme pour ses chaussures. Elle a peur de voir le reflet d'un corps et une personne qui la regarde et qui ne ressemble à rien. Sûrement pas à elle. Une espèce de fantôme suspendu dans sa chambre et dont elle ne saura pas s'il est ridicule ou non. Une masse échouée là, sans aucune utilité, sans aucun goût, ni aucun sens.

Elle fait encore quelques pas, passe devant l'armoire sans regarder et se dit que tout ça, finalement, c'est du cinéma, des chichis de petite fille et qu'elle pourrait très bien faire comme si de rien n'était et penser à ses cours, à ses partiels qui approchent, à la soirée de samedi et à la robe qu'elle pourrait acheter pour y aller.

Elle pense qu'elle pourrait aussi très bien se regarder dans la glace et même se trouver jolie, ou peut-être un petit peu trop large des hanches, mais ce serait normal et elle se coucherait tranquillement. Elle lirait deux ou trois pages de son livre de chevet, peut-être dix pour faire un compte rond, mais en se rappelant qu'elle se lève à 7 heures demain, elle éteindrait la lumière et s'endormirait rapidement.

Tout pourrait bien sûr se passer comme ça. Pourquoi ça se passerait autrement ?

Ce qui vient de lui arriver, c'est pas un exploit. C'est même pas un drame.

On est presque au vingt et unième siècle après tout. Personne ne se prend plus la tête sur quoi que ce soit de sexuel aujourd'hui. Les magazines pour gosses expliquent comment faire des fellations sans faire mal à son partenaire, les gamines de 12 ans se baladent avec des capotes plein les poches et ses copains de fac lui racontent, le lundi, la tournure scabreuse de la partouze du week-end. Tout ça, c'est pas (folle et noire rivière) bien grave. Elle devrait même être contente de faire enfin partie du clan des gens qui peuvent parler de cul en rigolant, sans avoir ce sourire figé qu'elle ne pouvait décoller de ses lèvres quand ce genre de situation se présentait.

Evidemment, tout pourrait être super.

Mais elle a beau y penser, il y a toujours cette moiteur le long de son corps. Une fine couche de sueur qui lui rappelle qu'elle est sale.

Elle fait le dernier pas qui la mène jusqu'au lit.

Elle se laisse tomber dessus.

Pendant tout le temps de sa chute, elle se rafraîchit. C'est le vent qui frotte sur sa peau humide.

Elle tombe sur la douceur des draps.

Evidemment, tout pourrait être super.

Mais comme elle vient de se faire dépuceler, elle se sent obligée d'y penser et elle ressasse toujours les mêmes conneries, et elle s'invente des (rien à faire) scénarios dramatiques où elle est l'héroïne tragique, blessée dans sa chair et redoutant la minute qui vient, redoutant même son reflet dans le miroir.

Elle se dit qu'elle est définitivement conne.

Mais évidemment, à part ça, tout pourrait être super.

\*

\*\*

Elle sent couler le long de son corps des milliers de gouttes d'eau.

Elle a les yeux fermés.

Elle sent encore les empreintes de doigts du jeune homme sur ses hanches et se demande jusqu'à quand elles y resteront imprimées. Peut-être que demain, elle ira mieux.

Elle pense que oui.



Elle pense qu'en remettant le pied à la fac, elle retournera dans son monde et ce qui vient de lui arriver ce soir, ce ne sera plus qu'un rêve. Une trouble impression à la dérive dans son (pourquoi les marches de l'église ?) passé. Elle espère arriver dès demain au stade où elle ne saura plus dire si elle a imaginé toute cette nuit ou si ça c'est réellement produit.

Elle sait que ça n'arrivera pas. Elle n'est pas si conne quand même. Ca ne l'empêche pas d'espérer.

Elle a les yeux fermés.

Elle s'imagine.

Elle est devant la porte de sa salle de bains et elle se regarde.

Elle regarde son corps.

Elle voit ce corps qu'elle s'était imaginé avoir étant petite.

Elle a six ou huit ans. Et elle est devant la porte de cette salle de bains.

Elle regarde ses mains.

Ce sont des mains de gamine.

Oui. Ce sont ses mains. Elle les aime. Ce sont les siennes. Et ce sont des mains de gamine. Comme les mains de ses copines. Aussi petites. Aussi douces. Mais une petite fille, quand ça regarde ses mains, ça ne voit pas que ses mains de petite fille. Ca voit aussi des mains de femme. Oh, elle ne le sait peut-être pas, mais c'est bien ce qui se passe dans sa petite tête de petite fille. Elle voit ses petites mains, mais en même temps, il y a son corps de femme. Celui qu'elle s'imagine avoir dans quelques années. Il y a ce corps de femme et il y a ce gros ventre, ce ventre énorme avec un bébé dedans. Elle ne sait pas bien comment il est arrivé là, le bébé, mais elle sait qu'à un moment donné, il va sortir de son corps et devenir un nourrisson dont elle pourra s'occuper parce qu'elle sera devenue une maman. Elle ne sait pas que devenir maman, c'est dégueulasse et ça fait mal, alors elle espère bien que ça lui arrivera un jour. Et elle reste là. Devant la porte de (toutes des connes) la salle de bains. Et elle se regarde.

Elle regarde son corps et son ventre rond.

Elle se voit passer ses mains sur ce corps qu'elle rêvait d'avoir un jour.

C'était quelque chose qu'elle n'aurait dit à personne.

C'était quelque chose qu'elles comprenaient toutes, avec ses copines, dans les vestiaires de sport au collège, ou à la piscine. Toutes comprenaient mais personne ne disait rien. Ca servait à rien de dire quoi que ce soit de toute manière. Alors il y avait juste du silence. Et par-dessus ce grand silence, des regards sans expression échangés avec les adolescentes présentes.

On se comprend. On ne dit rien. On ne pense même rien.

On se comprend.

On se regarde mutuellement. On s'aperçoit qu'on devient autre chose. Qu'il va falloir parler d'autre chose.

On était des petites filles. Mais plus maintenant. On était des petites filles qui regardaient par la porte de la salle de bains. Mais maintenant, on est là, dans la douche et on se frotte autant qu'on peu pour ôter de sa peau le souvenir des sales pattes qui nous on touchées juste avant. Et c'est dégueulasse.

Et on sort de l'eau, à la piscine, avec ses copines, et il y a ces jeunes cons qui ne peuvent pas s'empêcher de nous regarder. Et nous, on sait qu'on n'a plus des petites mains de petites filles. Putain ! On le sait bien qu'on les a plus, ces petites mains de petite fille. Et on sait bien que c'est dégueulasse. Et on se regarde mutuellement. Sans arrêt, on se regarde. Pour bien voir qu'on est pas la seule dans cette galère. Pour bien se rassurer. Se dire qu'on n'est pas l'exception, qu'on n'est pas un monstre dégueulasse. Le seul monstre dégueulasse alors que les autres ont encore leurs petites mains de petite fille.

Et quand l'une d'entre nous laisse tomber une serviette hygiénique sur le sol du vestiaire, elle rougit. Elle a honte. Elle fait comme si de rien était, mais au fond, elle a vraiment honte d'être devenue cette créature dégueulasse qui perd ses serviettes hygiéniques et tout le sang et les larmes qui vont avec. Elle sait que toutes les autres sont pareilles. Mais c'est plus fort qu'elle. Elle a honte. Et avec elle, toutes les autres ont honte. Parce qu'elles savent qu'elles sont dégueulasses. Que ce sont des femmes, maintenant et que adieu l'innocence et toutes ces conneries. Maintenant, il va falloir faire avec. Maintenant, on ne joue plus à la marelle ou à l'élastique. Maintenant, il va falloir arrêter de faire la conne et se dépêcher d'avoir un gros ventre et de s'occuper du nourrisson qui en sort. Et ben quoi ? C'était pas ce que tu voulais, petite conne ? Plantée là devant la porte de sa salle de bains, à regarder son joli corps de femme. C'était pas ce que tu voulais, petite fille avec tes petites mains à la con de petite fille ? Avoir un gros ventre. Jouer à la poupée toute ta vie. C'est quand même pas si mal, non ?

Puisque tu l'as, maintenant, de quoi tu te plains ? T'as ton super corps de femme. Tu t'en sers à merveille. Il est où le problème ?

Elle se demande où est le problème.

Elle se demande si (partir) elle ne ferait peut-être pas mieux de rouvrir les yeux.

Elle rouvre les yeux.

Elle tire lentement le rideau de douche. Il n'y a pas de petite fille qui la regarde.

Elle se dit que cette petite fille, on vient de retrouver son corps, violée et égorgée dans une ruelle de Paris ou d'ailleurs.

Cette petite fille, elle vient de crever ou alors elle est morte depuis longtemps.

Elle n'a pas trouvé la mort ce soir, cette petite fille. Elle est déjà bouffée par les vers. Elle moisit déjà au fond d'un tombeau bien frais.

Elle n'est plus qu'un souvenir dont la lumière morte vient se poser devant la porte de la salle de bains.

Et elle lance dans les yeux de sa (des connes sur les marches de l'église) descendante un regard plein de dégoût et d'admiration.

Un regard qui lui aussi n'est plus qu'un souvenir.

Car rien n'est plus réel. Et rien n'a plus de valeur dans ce nouveau monde dans lequel elle vient d'entrer. Un nouveau monde dans lequel elle a, incrustées sur les hanches, marquées au fer rouge jusque sur ses os, les cicatrices fumantes laissées par ce porc, quand il la tenait, elle, le nez dans l'oreiller, les yeux grands ouverts, ne voyant rien du tout, et lui la serrant de plus en plus fort, et entrant de plus en plus loin dans son enfance, effaçant tout sur son passage, effaçant jusqu'à l'idée même qu'elle avait été un jour enfant, et cette petite fille avec ses petites mains de petite fille était déjà morte, mais elle se retournait dans sa tombe, elle se retournait et se retournait encore, et elle pleurait et elle chouinait comme chouine les petites filles avec des petites mains de petite fille et de petite conne, et c'était une petite conne qui mourait, la gueule dans l'oreiller, qui était déjà morte mais qui mourait encore comme meurent encore les veuves qui meurent, ringardes jusqu'à la moelle, et regrettant d'être déjà mortes une fois, et regrettant de n'avoir eu que l'impression de vivre à demi le reste du temps, le nez dans l'oreiller, mais déjà mortes depuis des lustres et déjà fières d'être tristes et d'avoir eu l'impression de crever, et sachant qu'au fond, elles n'étaient pas mortes et regrettant l'arrogance qui les avait poussées à jouer les femmes éplorées qui avaient besoin d'affection et de réconfort mais assurant à qui voulait bien les entendre que rien ne pourrait jamais les consoler de cette terrible perte et ne sachant même pas qu'elles avaient déjà jouées les connes dans leur vie et s'étaient déjà crues éplorées sans l'être vraiment au moment où un salaud leur serrait les hanches entre ses mains crochues et elles qui s'obstinaient, le nez dans l'oreiller, les yeux grands ouverts, ne voyant rien du tout, à ne pas voir cette petite fille avec ses petites mains squelettiques, bouffées par la charogne, sur le seuil de la salle de bains, les regardant faire des bébés, les regardant faire semblant de crever pour de faux, et pleurer au fond d'elles sans y croire vraiment, et regarder la terre jetée sur le cercueil en chêne et regardant les épitaphes et les mots sur les couronnes de fleurs et les déguisements des invités pressés, elles gueulant comme des truies qu'on égorge, pourquoi, pourquoi, parce qu'elles aiment ça, parce qu'elles aiment déjà ça, parce qu'enfin, elles auront beau faire semblant toute leur vie, elles ne passeront le plus clair de leur temps qu'à continuer de chercher ce moment de soulagement où des mains à la bonne taille reviendront se poser dans les empreintes sur leurs hanches, ce moment qui, quoi qu'elles en pensent, restera à jamais le seul moment où elles vivront vraiment.

Elle passe une serviette autour d'elle.

Elle ne voit pas son reflet dans le miroir au-dessus de l'évier, mais c'est juste à cause de la buée.

Elle repose les pieds sur la moquette de la chambre.

Elle laisse tomber la serviette.

Elle ne l'a même pas fait exprès.

Elle baisse les yeux.

Elle regarde ses mains.

\*

\*\*

Elle essaie de dormir.

Elle savait qu'elle en arriverait là à un moment donné. Et ça y est.

Elle est (Paris, c'est loin) en plein dedans.

Elle tourne et retourne sous ses draps. Des draps trop épais.

La tiédeur du tissu. Le sang qui monte sur les joues et dans ses pieds. Le silence aussi est trop épais.

Trop de silence. Trop de sang.

Elle a les pieds qui piquent.

Elle les frotte l'un contre l'autre.

Elle ne les sent presque plus.

Elle a l'impression de toucher les pieds d'un autre.

Elle a l'impression de ne pas être seule dans son propre lit. Comme si ce porc l'avait suivie. Comme s'il avait tourné à gauche, lui aussi et qu'il avait remonté la rue jusqu'à la petite place avec la fontaine, et qu'il avait ensuite tourné à droite, et encore à droite, et puis tout droit pendant une centaine de (assez loin) numéros. Ensuite, il se serait introduit dans le petit appartement. Il aurait passé le seuil et sentit cette bizarre odeur de renfermé mais pas vraiment. Et il l'aurait regardé. Posté à la porte de la salle de bains avec la petite fille pourrissante. Et maintenant qu'elle y repensait, c'est vrai qu'il était là. Elle l'avait senti. Elle avait senti son regard se poser sur son corps. Son regard qui la touchait, qui la pelotait et qui la baisait à nouveau. Un dégueulasse de plus dans la pièce.

Il y avait tant de dégueulasses d'ailleurs que c'était pour ça qu'elle avait ouvert les yeux si rapidement. Il fallait qu'ils disparaissent tous. Il fallait que cet appartement lui appartienne à nouveau.

Et elle l'avait fait.

Elle avait tiré le rideau de la douche et elle avait bien vu qu'il n'y avait plus personne devant la porte de la salle de bains. Malgré tout, pour elle, il était évident qu'ils étaient là la seconde d'avant. Et maintenant que tout était noir dans la chambre, ils étaient revenus. Lui à sa droite, en train de se frotter les pieds contre les siens, essayant une fois de plus de la chauffer histoire de profiter de ce corps de femme jusqu'au bout, et à sa gauche, dégoulinant sur le matelas, la gosse en train de tomber en lambeaux, les yeux encore fixés sur ce même corps, les yeux affamés et envieux, les yeux pleins de jalousie, essayant de la toucher elle aussi, essayant de la bouffer avec ses petites mains décharnées de petite fille morte. Elle sentait presque (loin de ces cons) son odeur. De l'œuf pourri et un peu de poisson plus très frais. Les fantômes sentent toujours l'œuf pourri et le poisson plus très frais. Les fantômes sont dégueulasses. C'est ce qu'elle se dit.

Et puis elle reprend ses esprits et elle ne sait plus très bien si elle rêvait ou si elle pensait.

Et elle ne sait plus non plus si cette odeur qu'elle a dans le nez, c'est de l'œuf pourri et du poisson plus très frais ou bien le renfermé mais pas tout à fait qu'elle sent à chaque fois qu'elle rentre chez elle.

Elle est déçue d'être complètement éveillée.

Tout est à refaire, et maintenant qu'elle pense (loin des marches de l'église) clairement, ce sera deux fois plus dur.

C'est toujours quand on veut quelque chose qu'on n'a aucune chance de l'obtenir.

C'est ce qu'elle se dit.

Et elle se dit aussi que la nuit va être longue. Mais ça, elle le savait déjà.

Elle se retourne sous les draps.

Elle n'arrive pas à trouver une bonne place dans la géométrie du lit.

Elle repense à cet article dans un magazine qui affirmait que l'orientation d'un lit changeait la façon de dormir. On dormait soit disant mieux orienté vers le Nord, ou peut-être vers le Sud, elle ne se rappelle plus très bien. Elle se demande (il n'y a pas plus loin) si ça changerait vraiment quelque chose si elle changeait le lit de place. Ou alors si elle changeait de place dans le lit. C'est peut-être pour ça qu'elle bouge sans arrêt depuis (noire campagne) une demi-heure. Elle cherche le Nord. Ou le Sud. Elle ne sait pas très bien. Normalement, elle ne croit pas à tout ce qu'on raconte, mais si ça peut l'aider à trouver le sommeil, elle se dit que pourquoi pas.

Elle se met en boule, sur le ventre, sur le dos, sur le côté, la tête côté fenêtre, puis côté télé.

Elle frôle de temps à autre les membres dégueulasses des deux fantômes qui partagent son lit.

Elle leur met des coups de pied pour qu'ils foutent le camp. Les fantômes se marrent.

Les fantômes se marrent sans arrêt, de toute façon. C'est une chose à savoir.

Elle essaie de penser à autre chose.

Elle ne pense qu'à ça : penser à autre chose.

Elle n'arrête pas de se répéter que ce n'est pas si (trop de sang) terrible, le troisième millénaire, les magazines, les collégiennes et tout ça, les capotes dans les poches, et aussi il était pas si méchant, ce type, il l'a pas violée, elle aurait peut-être préféré qu'il la viole, et avec lui le passant qui voulait du feu, au moins elle se dit que ça lui aurait fait une bonne raison de ne pas dormir, une bonne raison, elle se dit que c'est ça qui lui manque, elle se dit que c'est pour ça qu'elle est dégueulasse, que c'est une conne et qu'elle est pathétique et que ce n'est plus une petite fille avec des petites mains de petite fille et qu'elle n'a pas le droit de pleurer, que si elle pleure, elle se trouvera encore plus ridicule, parce qu'il y a l'an 2000 qui approche et que les femmes comme elle ne pleurent pas à l'approche de l'an 2000, et qu'on n'est plus au Moyen Age et que même au Moyen Age, elle est sûre qu'aucune femme de son âge ne pleurerait pour quelque chose d'aussi insignifiant, parce qu'au Moyen Age, les femmes de son âge avaient déjà trois enfants et étaient mariées depuis dix ans, et elle cherche une époque où elle aurait le droit de pleurer, une époque où elle pourrait se réfugier quelques minutes, vider toutes les larmes de son corps et revenir ici pour s'endormir dans les bras de quelqu'un qui

pourrait compatir, quelqu'un qui ne se foutait pas de sa gueule, et il n'y a pas d'époque, ou alors elle ne la connaît pas, et elle se dit que s'il n'y a pas d'époque, c'est parce que personne nulle part n'aurait l'hypocrisie de compatir pour quelque chose qu'elle a choisi de faire, parce qu'on ne l'a pas forcée, on ne l'a pas attachée et violée comme une (de l'air, bande de cons !) chienne, et elle n'a même pas fait ça pour l'argent et elle n'a fait ça pour aucune raison particulière et c'est pour ça que personne ne compatirait, parce que personne ne pourrait comprendre pourquoi elle avait fait ça, et que d'ailleurs, elle non plus ne savait pas pourquoi elle avait fait ça et que finalement, c'était peut-être pour ça qu'elle n'arrivait pas à dormir, qu'elle n'arrivait pas à trouver le Nord, ou le Sud, et qu'il y avait tout ce monde dans ce lit avec elle, que c'était parce qu'elle n'avait plus rien d'humain, plus rien de logique, que c'était devenu une masse sans aucune utilité, sans aucune beauté, ni aucun sens, comme ses chaussures, et elle se dit aussi que c'est quand on fait des choses sans aucun sens qu'on finit par disparaître avec les fantômes, qu'on finit par voir des gens pourris aux quatre coins de la pièce, et elle se disait qu'elle était en train de vivre ce passage dans l'autre monde, qu'elle cessait définitivement d'être utile ici et qu'elle rejoignait petit à petit, au fur et à mesure que la nuit s'écoulait, le monde et l'époque de ceux qui ne sont pas logiques, et elle devenait autre chose que ce qu'elle avait été, et elle rapetissait sous ses draps trop épais et elle se fondait dans le silence, trop épais lui aussi, de la chambre grouillante de moquette, et elle n'était plus elle, et elle se sentait partir et elle essayait de penser à la fac et à ses partiels qui approchent et à la soirée de samedi et à la robe qu'elle pourrait acheter pour y aller et elle ne trouve aucun intérêt à tout ça, et elle trouve ça trop loin, et elle se dit que c'est parce qu'elle est déjà partie, parce qu'elle n'est déjà plus rien qui pense, plus rien de logique comme pourrait l'être tous les gens logiques qu'on croise dans ce genre de soirée ou dans ce genre de fac, parce qu'elle n'a plus le droit de penser, plus le droit de pleurer, plus le droit d'être utile à quoi que ce soit, parce que maintenant, ce n'est plus une femme, que ce n'était plus une petite fille avec des petites mains de petite fille depuis bien longtemps déjà, mais que ce soir, ce n'était même plus une femme, ni une femme du Moyen Age, ni une femme qui voit approcher l'an 2000, et elle se dit que si elle n'est plus rien, ce soir, c'est parce qu'elle a perdu son âme. Elle se dit que si elle n'est plus rien ce soir, c'est parce qu'elle a perdu ce qui lui restait de choix dans sa vie, et que maintenant, elle ne sera plus rien qu'un corps, juste bon à être envié par une petite fille moisie et désiré par ce sale porc sans scrupule. Et même si elle ne sent plus l'odeur d'œuf pourri et de poisson plus très frais, elle sait que ces deux fantômes sont là quand même et qu'ils la suivront maintenant jusqu'à la fin de son existence misérable, maintenant qu'elle n'est plus qu'une masse voluptueuse avide de recommencer la chose insensée qui l'empêche ce soir de trouver le sommeil. Et elle se dit enfin que si elle a envie de pleurer, c'est peut-être pour ça. Pas parce que ce qu'elle a fait, elle l'a fait sans raison, que ça aurait pu être mieux fait, que ça aurait pu se passer ailleurs, de manière moins dégueulasse. Pas non plus parce qu'elle avait perdu son enfance ou n'importe quelle autre connerie. Pas parce que ce n'était maintenant plus qu'un corps juste bon à faire bander les machos et les lesbiennes. Si elle a envie de pleurer, c'est parce qu'elle sait qu'à partir de maintenant et jusqu'à la fin de ses jours, elle n'aura de cesse de retrouver ce moment qu'elle a vécu dans la raideur de ces draps tâchés de son sang, la gueule dans l'oreiller, les yeux grands ouverts mais ne voyant rien, qu'elle ne pourra rien faire d'autre à partir de maintenant que retrouver ces mains à la bonne taille pour qu'elles viennent se planter dans ses hanches, à l'endroit même où d'autres s'étaient plantées ce soir, juste dans les empreintes encore chaudes. Et elle sait enfin que si elle a envie de pleurer, ce n'est pas parce qu'elle est triste, ou désespérée, ou quoi que ce soit d'autre. Si elle a envie de pleurer ce soir, c'est évidemment parce qu'elle est heureuse.

Heureuse de n'être plus que ça.

Tout ce qu'elle avait toujours rêvé d'être.

Un corps.

Un corps sans autre fonction que celle d'être un corps.

Un corps sans autre beauté que celle d'être un corps.

Un corps sans aucun sens.

Si ce n'est celui d'être un corps.

Elle se dit qu'elle est dégueulasse.

Elle se dit que la nuit sera longue.

Elle regarde ses mains dans l'obscurité pleine de moquette.

Elle tire les draps trop épais.

Elle regarde sa silhouette frémir entre deux ombres.

Elle se dit que tout est super.

## CHAPITRE II

Elle tire les draps trop épais.

Elle regarde sa silhouette frémir entre deux ombres.

Elle essaie de se redire que tout est super, et elle se demande si elle y croit. Elle n'en est plus très sûre.

Pourquoi cette nuit s'obstinerait à durer si elle trouvait vraiment que tout est super ? Si tout était super, elle dormirait depuis longtemps et ne serait pas là à se ressasser les mêmes phrases, les mêmes constatations évidentes sans trouver le sommeil. Si tout était vraiment super, elle dormirait sur ses deux oreilles.

Elle tire les draps trop épais.

Sa jambe droite entre en contact avec sa jambe gauche.

Elle sent qu'elle est humide et collante et c'est très désagréable.

Elle remonte quelques heures dans le passé. Elle était dans le lit de ce type.

Elle se dit putain. C'est juste un mot, une expression. Elle ne se traite pas de putain pour autant. Elle se dit juste putain. Ca ne veut rien dire. A personne.

Elle sent qu'elle est humide et collante.

Elle se dit qu'elle ne peut pas reprendre une douche maintenant, qu'elle en a déjà pris une il y a moins de trente minutes. Elle y avait pensé sur le chemin du retour. Elle avait pensé qu'elle passerait sa nuit à se laver, mais elle n'y croyait pas vraiment. Elle n'est pas complètement stupide non plus. On ne se lave pas dix fois pour mieux dormir.

Elle s'assied dans son lit, avec la même raideur et la même lenteur fantomatique que les vampires dans les vieux films de vieux vampires.

Elle regarde autour d'elle et elle est un peu surprise de voir qu'elle n'est pas dans le noir absolu. Il y a la petite lueur rouge. C'est la petite lueur rouge que l'affichage du radioréveil projette sur les quelques objets qui l'entourent.

Elle voit la petite lueur rouge sur les draps.

Elle voit la petite lueur rouge sur l'oreiller.

Elle voit aussi la petite lueur rouge sur sa cuisse ruisselante.

Elle trouve ça beau, mais elle ne pense pas que ce soit vraiment le moment.

Elle ne pense pas non plus que ce soit vraiment le moment d'allumer la télé.

Elle se lève et reste debout quelques secondes. Elle s'est levée trop vite et la petite lueur rouge a disparu. Elle garde son équilibre mais elle ne voit plus rien.

Elle ne voit plus rien et quelque chose lui serre le crâne.

Elle se demande si elle n'entend plus rien non plus ou alors si c'est le silence de la pièce qui empêche son tee-shirt de faire le moindre bruit en frottant sur son caleçon.

Elle commence à marcher vers sa cuisine. Elle n'y voit toujours rien, mais à quoi ça sert finalement ? Elle connaît tellement bien cet appartement qu'elle pourrait très bien ne jamais allumer les lumières ou ouvrir les volets que ça n'y changerait rien.

Elle avance dans le noir. Elle ne se cogne pas. Elle n'érafle même pas les cloisons. Elle avance à tâtons sans jamais rien tâtonner.

Elle sent le carrelage de la cuisine sous la plante de ses pieds. Ca la rafraîchit un peu.

Elle se sent mieux.

Elle ouvre la porte du frigo et elle se rend compte qu'elle n'a pas perdu la vue. Ca ne la rassure pas beaucoup. Elle savait qu'elle n'allait devenir aveugle juste en se levant trop vite. Elle n'est pas si conne quand même.

Elle ne sait pas encore si elle va manger ou si elle va boire. Peut-être les deux.

Elle prend son temps pour se décider.

Elle reste devant la porte du frigo ouverte. Ca la rafraîchit.

Elle se dit qu'elle n'a peut-être ni faim ni soif, qu'elle n'est peut-être venue jusqu'ici que pour sentir la fraîcheur du réfrigérateur, que ça allait lui permettre d'éviter de prendre une autre douche.

Elle trouve que la lumière provenant du frigo est apaisante. Ca lui change un peu les idées.

Elle voit qu'elle a encore pas mal de nourriture. Elle voit aussi qu'elle a du jus d'orange, dans la porte.

Elle commence à avoir un peu froid.

Elle prend le jus d'orange et ferme la porte du frigo.

Elle revient vers son lit à tâtons, sans rien tâtonner non plus.

Elle sent des gouttelettes qui descendent entre ses doigts, les doigts de la main qui tient le bocal de jus d'orange. C'est presque trop froid et elle pense que de toute façon, rien ne pourrait être parfait ce soir. Trop chaud ou trop froid. Toujours trop chaud ou trop froid.

Elle se dit que si elle allumait la lumière de la salle de bains, ça ne lui ferait pas mal aux yeux et ça lui permettrait d'y voir quelque chose et de ne pas risquer de faire tomber le jus d'orange par terre. Ce n'est pas tant qu'elle n'ait pas envie de nettoyer, ou qu'elle ait peur de se couper en marchant sur un morceau de verre, mais c'est surtout le bruit que ça pourrait faire. Elle ne veut pas entendre de bruit plus fort que le grésillement du frigo qui se met en marche.

Elle a l'impression d'évoluer dans un tableau très connu. Une toile de grand maître dont elle ne ferait pas partie. Elle a l'impression que tout est en ordre, les couleurs, les formes, surtout le silence. Elle sent que si elle déränge quoi que ce soit, ce sera une catastrophe parce que tout le monde s'en apercevra et que l'équilibre obtenu par le maître sera rompu, et que tout autour d'elle se cassera la gueule, et que tout autour d'elle tombera en ruine, et que ce sera un beau gâchis dont elle sera la seule responsable.

Elle ne veut être responsable de rien.

Elle veut se fondre dans la toile.

Elle veut devenir un coup de pinceau noir entre deux autres coups de pinceau noirs.

Elle ne veut pas qu'on la remarque.

Elle ne veut pas qu'on s'aperçoive qu'elle n'a rien à faire ici, au centre de cette toile qui fonctionnait très bien sans elle. Parce qu'elle sait qu'elle est l'intruse. Et elle sait aussi que malgré tous ses efforts, les visiteurs qui passent devant la toile la remarque quand même et qu'ils jurent et qu'ils crient et qu'ils hurlent au blasphème, et qu'ils la maudissent aussi pour avoir torturé ce si parfait chef d'œuvre. Parce que ce n'est pas une toile inconnue. C'est le chef d'œuvre du maître. On le voit imprimé sur des tee-shirts dans les magasins en face des musées. On le voit aussi sur des cartes postales et dans des livres d'écoliers, et tout le monde le connaît, et normalement, elle n'a rien à foutre là, debout, à tâtons, dans l'obscurité. Normalement, elle est dans son lit et elle dort sur ses deux oreilles, un coup de pinceau noir entre deux coups de pinceau noirs, une masse courbée sous des draps trop épais. Et elle aimerait bien reprendre la pose, et elle aimerait bien appartenir à nouveau au chef d'œuvre de perfection, et elle aimerait aussi ne pas être le point central de la fureur de tous ces visiteurs invisibles et ne pas entendre leurs insultes muettes, et pour ça, il faudrait qu'elle soit sous ses draps trop épais, immobile, complètement assoupie, et elle sait que ce n'est pas si simple, et elle sait aussi que tant qu'elle n'aura pas bu un peu de jus d'orange, puis remis le bocal dans la porte du frigo, puis éteint la lumière de la salle de bains qu'elle vient d'allumer, puis enfoncé sa tête dans son oreiller, elle sait que tant qu'elle n'aura pas fait tout ça, les cris du public ne s'arrêteront pas et qu'elle sera toujours l'intruse. Mais comme tout ça, c'est vraiment lointain, et comme elle préfère prendre son temps, elle préfère aussi oublier qu'elle lui doit quelque chose, à ce public invisible, et elle préfère penser qu'elle n'appartiendra plus à la toile du grand maître, qu'elle laisse ça à une autre fille, une autre fille peut-être un peu moins conne qu'elle, et elle préfère aussi appartenir à une autre toile, plus banale, moins connue du monde, une toile dans laquelle elle pourra boire du jus d'orange ou regarder la télé ou reprendre une douche sans que personne ne s'aperçoive du changement.

Elle s'assied sur son lit et avale une gorgée de jus d'orange.

Elle se dit qu'elle n'a rien à foutre ici.

Elle se dit qu'elle n'est rien qui n'ait de sens, rien de bien logique, assise, buvant du jus d'orange au milieu de la nuit, crachée sur la toile d'un grand maître.

Elle se dit qu'elle n'a rien à foutre ici. Que ce n'est pas sa toile.

Elle se dit aussi qu'elle a dû faire une erreur quelque part, qu'elle était heureuse, et qu'elle ne l'est plus, et que ça, ça n'était pas du tout prévu.

Elle s'aperçoit qu'elle est en train de frotter son pied droit contre son pied gauche.

Elle sait que ça non plus, ça n'est pas du tout bon signe.

\*

\*\*

Elle referme délicatement la porte du frigo.

Au moment où elle entend une voix murmurer au fond du couloir, elle fait une grimace et lève les yeux au ciel.

Elle croyait qu'elle ne les avait pas réveillés. Encore une fois, c'était raté.

Elle ne répond pas.

Elle s'assied à la table de la cuisine et se serre un verre d'eau fraîche dans l'obscurité. Peut-être que s'ils n'entendent plus rien, ils croiront que c'était juste un bruit, la pluie dehors ou les rats dans le

grenier, et alors ils lui foutront la paix. Jamais ça ne s'était passé comme ça auparavant, mais elle se dit qu'après tout, elle n'a rien à perdre, alors pourquoi se jeter dans la gueule du loup ? Peut-être qu'ils lui foutront la paix.

Elle tire sa jupe jusque sous son genou. L'osier de la chaise la piquait un peu, et puis elle était assise sur un pli et elle a horreur de s'asseoir sur un pli.

Elle est éblouie par la lumière au-dessus de sa tête qui vient de s'allumer. Au bout de l'ampoule, un fil qui descend le long du mur pour rejoindre l'interrupteur. Au bout de l'interrupteur, sa mère, en robe de chambre rose pâle, les traits tirés, probablement éblouie elle aussi.

Elle lui murmure deux ou trois phrases, sûrement les mêmes que d'habitude. Elle ne voit pas pourquoi sa mère aurait subitement décidé d'être originale. Elle ne voit pas en quel honneur. C'est un samedi soir comme les autres.

Elle n'écoute pas. Elle connaît les paroles par cœur. Elle préfère se laisser bercer par la musique et par le bruit des gouttes d'eau qui tombent sur le toit et qui s'écoulent dans les gouttières le long de la maison.

Elle trempe ses lèvres dans son verre d'eau.

Elle sent le goût du rouge à lèvres qui se dilue sur sa bouche et qui coule sur sa langue, et après dans sa gorge.

Elle se dit qu'il y avait marqué « Waterproof » sur la boîte. Elle se dit qu'il avait peut-être coulé avant, quand elle dansait.

Elle se dit qu'il n'avait pas pu couler avant parce qu'il ne pleuvait pas quand elle est partie. Ça la rassure un peu.

Elle pense qu'elle ne devait pas trop avoir l'air d'une cruche pendant qu'elle dansait.

Elle pense à la piste de danse.

Elle repense à tous ces cons qui l'avaient accompagnée jusque là-bas et à tous ces autres cons en train de se frotter à elle sans même remarquer que les chansons sur lesquelles ils se trémoussaient étaient les mêmes chaque semaine, chaque samedi, et aussi chaque tranche de trois heures.

Toutes les trois heures la même chanson, et ces cul-terreux qui continuaient à bouger, et à se frotter, et à sourire de toutes leurs dents, et aussi à sentir ces effluves dégueulasses de parfum bon marché accentués par la sueur, et à avoir l'impression d'être beaux, ou sexy ou désirables, ces puants, ces sauvages. Et elle qui s'ennuyait, mais qui retournait tout de même là-bas, tous les samedis, tous les week-ends, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire ici, rien d'autre que de balancer une gifle à l'un de ces bellâtres qui devenait trop entreprenant et ça tous les samedis, comme un rituel. Une bonne gifle à l'un de ces clébardes. A l'un de ces animaux en chasse, sans la moindre étincelle de vie dans leurs yeux. Des bêtes aux aguets, la gueule salivante sous les herbes hautes, attendant l'erreur, le geste qu'ils pourraient interpréter comme étant celui de l'acceptation. Et de bondir sur leur proie. Et de lui sucer le cou jusqu'à ce qu'il devienne bleu. Et de l'entraîner n'importe où. De l'entraîner n'importe où pour qu'elle ne s'échappe pas. De l'entraîner à l'abri, pas tant pour se cacher, non plus pour la cacher, mais seulement pour qu'elle ne voit plus rien, qu'elle ne soit plus tentée par un autre membre du troupeau, qu'elle ne voit plus rien, rien que lui, son bourreau, son idole d'un soir, lui qui avait gagné, qui avait remporté le combat et qui reviendrait voir son groupe, sa tribu, sa meute, avec le sourire de la victoire scotché sur ses lèvres, le sourire qui n'en était pas un finalement mais que tous interpréteraient comme tel avec un peu d'amertume, un peu de regret de ne pas le porter aussi, comme un trophée. Et il n'y avait que ça, ce soir-là, et il n'y avait que ça tous les soirs, des tribus, des clans, des meutes, avec à leurs têtes des mâles dominants, ceux qui, de l'avis de tous, étaient les plus beaux, les plus étincelants, alors que les autres étaient ternes, alors que les autres étaient fades, alors que les autres en faisaient toute une montagne de cette hiérarchie qui ne les avantageait pas, mais les autres aussi qui s'y pliaient à cette hiérarchie, les autres qui s'y pliaient sans rien dire, parce qu'il n'y avait rien à dire, et parce qu'il n'y avait rien à faire, et que ne rien faire, et que se plier aux règles du jeu, il n'y avait que ça à faire ici.

Elle repose son verre sur la table.

Elle remarque que la lumière de la cuisine est éteinte.

Elle devine que sa mère a dû faire une grimace, lever les yeux au ciel et retourner se coucher, comme elle faisait à chaque fois.

Elle sent l'odeur de sa maison.

Elle reste un moment à écouter la pluie qui tombe dehors. Par-dessus, il y a aussi un petit son persistant dans ses oreilles, un petit sifflement.

Elle sait que c'est la musique trop forte de la boîte de nuit qui lui a défoncé un peu plus les tympans, comme chaque semaine.

Elle se dit que si elle continue à fréquenter cet endroit, elle deviendra sourde.

Elle se dit aussi que c'est peut-être pas plus mal.

Elle se dit qu'elle n'entendra plus les chansons qui passent toutes les trois heures, les discours édulcorés des mecs qui reviennent, eux-aussi, mais toutes les dix minutes, cette fois.

Elle se dit qu'elle n'entendra plus non plus les engueulades de sa mère, toutes les semaines, ni les sermons de ses profs, tous les jours.

Toujours les mêmes mots.

Toujours les mêmes phrases.

En boucle.

Depuis qu'elle est née.

Elle se demande comment font tous ces cons pour ne pas s'apercevoir qu'ils répètent les mêmes choses, sans arrêt.

Elle se demande surtout comment font les filles, dans les boîtes de nuit, pour ne pas s'apercevoir que les mêmes gros cons racontent les mêmes conneries à longueur de soirées. Est-ce qu'elles font semblant de ne pas remarquer ou alors est-ce qu'elles sont vraiment stupides ? Elles n'écoutent pas leurs mères ou quoi ? On ne leur a pas assez répété les mêmes sempiternelles recommandations féminines ? Les hommes sont des bêtes. C'est ce que lui répétait toujours la sienne, de mère. Il ne faut pas faire confiance aux hommes. Il ne faut même pas les écouter. Ils te promettent monts et merveilles mais au fond, tout ce qu'ils veulent, c'est ton cul, ton cul et éventuellement une femme de ménage si affinités.

Avec le père qu'elle a, elle se demande comment sa mère avait encore le culot de dire ça.

Elle se demande si ça n'est pas une fatalité finalement.

Elle se demande si les femmes ne sont pas obligées par une force obscure de tomber amoureuse des pires hommes, des plus cons, des plus violents et des plus laids.

Elle se demande si un jour, elle sombrera, elle-aussi, sous le joug d'un de ces salauds choisis au hasard par la fortune d'un jour plus gris qu'un autre.

Elle se demande si elle sera obligée de lui préparer sa bouffe, si elle sera obligée de laver son linge, d'élever ses enfants, de rester immobile, faire semblant de jouir, peut-être jouir vraiment quand il la baisera, de temps en temps, quand il en aura envie.

Elle se demande si ça peut lui arriver à elle et si ça sert à grand chose de jurer que ce ne sera jamais le cas.

Elle se dit que c'est sûrement dans les gènes, caché dans le deuxième chromosome X que seules les femmes ont la malchance de posséder, un petit gène vicieux qui détruit les neurones plus vite que pour l'homme, un gène dégueulasse encore inconnu, ou peut-être connu mais qu'on se garde bien de rendre public de peur de donner une justification au machisme ambiant, de peur aussi de réduire les magazines féminins à l'état de vagues négationnistes débiles, à un baratin de mégères, vieilles filles, moches ou lesbiennes, aigries par leur pucelage qui a tendance à s'éterniser.

Elle se demande ce qu'elle fout ici.

Elle se dit que la campagne, ça commence à la faire vomir, ou plutôt pas la campagne mais les gens qui l'habitent. Tous ces agriculteurs, ces demeures, ces petites gens à mille lieues de ses préoccupations métaphysiques quotidiennes.

Elle se demande si elle aura la patience de tenir encore trois mois comme ça.

Elle ne sait pas si elle ne finira pas avec un tube entier d'antidépresseurs dans l'estomac.

Elle imagine la tête que ferait sa mère si elle la retrouvait, allongée sur le canapé, les bras en croix, serrant dans son poing droit une lettre d'adieu tâchée de larmes.

Elle imagine qu'elle sera prise de panique.

Elle imagine aussi qu'elle ne saura pas pourquoi elle a fait ça et alors elle pensera que c'est une histoire de drogue, ou alors un garçon, les conneries habituelles pour lesquelles les filles se suicident par ici, jusqu'à ce qu'elle trouve la lettre, mais même là, elle ne comprendra pas plus. Comment est-ce qu'elle pourrait comprendre de toute façon ? Si elle pouvait comprendre, elle n'aurait pas fait ça. Si qui que ce soit pouvait comprendre par ici, elle n'aurait même pas l'idée de faire ça, et elle n'aurait sûrement pas non plus l'idée de foutre le camp à Paris dès qu'elle en aura la possibilité.

Elle se dit qu'à Paris, ce sera autre chose.

Elle se dit qu'à Paris, elle pourra enfin être elle-même. Elle pourra enfin parler avec des gens qui comprendront ce qu'elle dit, avec des gens qui n'auront pas besoin qu'elle donne un cours magistral avant d'entamer une discussion sur un sujet plus élaboré que le diamètre d'un carburateur.

Elle se lève et va poser son verre d'eau dans l'évier.

Elle a beau savoir que ça mère est réveillée, elle le pose quand même assez délicatement pour ne provoquer aucun son.

Elle traverse la pièce à tâtons.

Elle est déjà pieds nus.



Elle avait enlevé ses chaussures pour ne pas faire de bruit en entrant, un petit peu aussi pour ne pas mettre de la boue partout dans la maison.

Elle sent le carrelage du couloir sous la plante de ses pieds.

Elle a un peu froid.

Elle se dit qu'elle connaît tellement bien le chemin qui mène à sa chambre qu'elle pourrait passer sa vie entière dans l'obscurité de cette maison que ça ne la dérangerait pas, du moins pas si elle n'avait qu'à faire des aller-retour entre sa chambre et la cuisine.

Elle se dit que finalement, c'est ce qu'elle fait depuis 18 ans.

Elle sent de la moquette sous ses pieds.

Elle sent aussi l'odeur de sa chambre, pas du tout la même que celle du reste de la maison. C'est plus frais, plus pur. Comme une chambre de fille. C'est à cause de tous ces échantillons de parfum sur ses étagères. Les échantillons et aussi les bouteilles entières. Toutes celles qu'elle a achetées elle-même et aussi celles qu'on lui a offertes, ces parfums qu'elle s'est sentie obligée de porter. Et puis il paraît aussi qu'il y a son odeur à elle dans cette pièce. Son odeur personnelle, celle qui ne la quitte jamais, celle aussi qu'elle ne peut pas sentir.

Elle ne croit pas trop à toutes ces histoires, mais on lui a souvent parlé de cette fameuse odeur et du coup, elle a maintenant tendance à se convaincre qu'elle est bel et bien là, même si elle ne peut pas la sentir. C'est un peu comme sa grand-mère qui est morte l'an dernier. Elle ne la sent pas non plus, mais elle a tendance à croire qu'elle est bel et bien là. Peut-être pour la surveiller. Peut-être juste pour passer le temps. Peut-être aussi parce qu'elle n'a nulle part d'autre où aller.

Elle pense qu'en fait, si sa grand-mère était vraiment là, ça serait tout simplement parce qu'elle l'aimait bien, même si elle ne lui rendait pas particulièrement.

Elle se demande si sa grand-mère aimait son grand-père et aussi si son grand-père, en son temps, était aussi con que tous ces connards qu'elle croise le samedi en boîte.

Elle ne sait pas très bien si les bals populaires d'antan étaient aussi puants que le sont les discothèques d'aujourd'hui, si les garçons empestaient autant l'après-rasage et s'ils avaient le même sourire triomphant, la même expression de fierté infecte inscrite sur leur visage. Pareil pour les filles. Est-ce qu'elles n'avaient d'autre idée en tête que de trouver l'homme de leur vie pour qu'il les entretienne jusqu'au restant de leurs jours, essayant de l'appâter comme une carpe dans une rivière à grand renfort de maquillage immonde et de tenues plus obscènes les unes que les autres ?

Elle se demande si sa grand-mère ressemblait à ça.

Elle se demande si elle a été aussi conne et si c'est l'âge et cinquante ans d'un mariage monotone qui ont apaisés ses ardeurs.

Elle ne sait pas si elle l'aurait comprise.

Elle se dit que non.

Elle se dit que si elle avait vraiment pu la comprendre, elle ne serait sûrement pas morte à dix kilomètres d'ici, à peine aimée de sa famille, à peine aimée de sa propre fille, anonyme. Si elle avait pu la comprendre, elle ne se serait pas éternisée ici toute une vie, dans ce trou perdu au cœur de la France. Au cul de la France, plutôt.

Elle s'allonge sous ses draps. Ca la réchauffe un peu.

Elle remarque qu'il ne pleut plus dehors mais que les gouttes tombent toujours du toit, et il y a aussi encore un peu d'eau dans les gouttières.

Elle pense qu'elle attendra trois mois.

Elle pense que trois mois, c'est rien du tout.

Elle pense que trois mois, c'est rien du tout, surtout quand après, il y a Paris.

Elle pense qu'après, il y a aussi le monde.

Elle pense surtout qu'après, il y a la vie.

\*

\*\*

Elle sent l'odeur de l'herbe, l'odeur de l'herbe mouillée juste après la pluie.

Elle sent aussi ses pieds s'enfoncer de quelques centimètres dans la terre, à chaque pas qu'elle fait dans le pré du vieux monsieur qui habite à côté de chez eux, le pré du vieux monsieur qui habite à côté de chez eux mais un pré qui est quand même très loin de chez eux.

Elle se dit que sa mère va la tuer quand elle verra l'état dans lequel seront ses chaussures quand elle reviendra, ses belles petites chaussures blanches, en vrai cuir, avec des petits talons et aussi avec un nœud sur le dessus.

Elle se dit que sa mère sera vraiment très en colère parce qu'elle les lui a achetées seulement hier.

Elle se souvient aussi du bazar qu'elle avait mit dans le magasin pour avoir ces chaussures.

Elle se souvient qu'elle avait piquée une telle colère que des clients s'étaient retournés pour voir si on ne l'égorgeait pas.

Elle se souvient que sa mère avait cédé pour la faire taire mais elle lui avait dit aussi qu'elle avait horreur de ces chaussures, que c'étaient des chaussures de grande fille qu'on avait fait en petit pour attirer les petites idiotes comme elle, que ça n'était pas des chaussures décentes pour une petite fille, qu'elle devrait attendre d'être grande avant de mettre des chaussures comme ça et que même pour une grande fille, c'était un peu osé quand même.

Elle se souvient qu'elle s'en moquait bien de ce que pouvait dire sa mère, que la seule chose qui comptait alors pour elle, c'était d'avoir ces chaussures, qu'elle serait morte pour ces chaussures, qu'elle n'aurait pas remis le pied à l'école si elle n'avait pas eu ces chaussures aux pieds, tout ça parce qu'elle avait juré à toutes ses copines qu'elle les avait chez elle mais qu'elle ne les mettait pas parce qu'elles n'étaient plus à la mode, et que toutes ses copines s'étaient moquées d'elle et qu'elles ne l'avaient pas crue et qu'elle avait dû leur jurer craché qu'elle les aurait lundi matin en rentrant, ces chaussures, pour toutes les faire taire, ces petites idiotes qui ne la croyaient pas.

Elle se dit que si elle les lave bien, avec de la lessive et du savon, avant que sa mère rentre du travail, peut-être qu'elle ne s'en apercevra pas.

Elle espère qu'elle ne s'en apercevra pas, parce que si elle ne les a pas aux pieds lundi, ces chaussures, elle sait qu'elle en mourra.

Elle se surprend à maudire ce garçon qui lui tient la main et qui a eu la bonne idée de l'emmener dans ce champ plein de boue, un champ où le restant de l'année, on emmène les vaches et les taureaux pour qu'ils se reproduisent.

Elle ne comprend pas, bien sûr, le symbolique de la situation.

Elle est encore un peu jeune pour saisir le symbolique de quoi que ce soit.

Elle, tout ce qu'elle sait, c'est que ce champ est plein de boue et que la boue salit ses belles chaussures neuves et c'est déjà bien assez.

Ce qu'elle sait aussi, c'est qu'elle va devoir l'embrasser sur la bouche ce garçon qui lui tient la main et qui l'entraîne encore un peu plus loin dans la gadoue du pré.

Elle se dit qu'elle devrait être contente, parce qu'après tout, il est plutôt mignon, ce garçon, et qu'en plus, c'est son fiancé depuis déjà quatre jours, mais il n'y a rien à faire, elle ne peut pas s'empêcher de penser à autre chose qu'à ses belles chaussures qui se salissent de plus en plus et à ses petits pieds de petite fille qui s'enfoncent de plus en plus dans la terre et à ses petites chaussettes de petite fille qui sont de plus en plus humides à cause de l'herbe mouillée.

Elle se demande s'il va s'arrêter, à un moment donné, ou s'il compte l'emmener jusqu'au bout de la Terre comme ça, tous les deux de plus en plus sales, tous les deux de plus en plus humides, tous les deux de plus en plus essouffés aussi.

Elle lui demande de s'arrêter.

Elle prétexte le temps qu'il faudra pour revenir, ce qui n'est pas complètement stupide, compte tenue de la grosseur du clocher du village qu'on distingue à peine au loin.

Elle l'entend lui répondre quelque chose qui n'a pas vraiment d'importance.

Elle sent qu'il a resserré sa main dans la sienne.

Elle sent aussi qu'il lui prend l'autre main et qu'il la serre de la même façon, pas méchamment bien sûr, mais juste assez pour qu'elle comprenne que le moment est venu et que maintenant, tout va devenir plus sérieux, qu'il va falloir arrêter de penser à ses chaussures et à ses copines et au clocher de l'église et à tout le reste. Juste assez pour qu'elle comprenne qu'elle doit s'appuyer contre un arbre et fermer les yeux en attendant, la bouche entr'ouverte, qu'il trouve assez de courage pour l'embrasser.

Elle n'est pas si bête.

Elle comprend du premier coup, comme si elle l'avait déjà fait cent fois, comme si elle n'avait pas besoin de faire ce genre de chose cent fois pour comprendre les gestes qu'il fallait faire et les gestes qu'il fallait attendre qu'on lui fasse.

Elle ferme les yeux et s'appuie contre l'arbre.

Elle ne sent pas que l'écorce gorgée d'eau est en train de former une auréole de crasse dans son dos.

Elle ne sent plus rien d'ailleurs, ni ses pieds humides, ni l'air frais du pré, ni même la boue sur ses chaussures.

Elle n'entend même pas la cloche de l'église qui sonne quatre heures.

Elle ne l'entend pas, mais elle pense quand même à l'église. Pas particulièrement celle de son village. Juste à l'église en général.

Elle se demande si elle va se marier avec lui.

Elle est quasiment sûre que oui.

Elle se demande si elle est amoureuse de lui.  
Elle se dit que ça n'a pas vraiment d'importance vu qu'ils sont fiancés et que les fiancés sont forcément amoureux.  
Elle sent quelque chose d'humide qui touche ses lèvres, comme un bout de tomate dans une salade de tomates, ou alors comme un ananas, dans une salade d'ananas, mais ça n'a pas du tout le goût de l'ananas. Ca n'a aucun goût particulier, d'ailleurs.  
Moins d'une seconde après, elle ne sent plus rien.  
Elle rouvre lentement les yeux. Lentement pour ne pas paraître étonnée mais ouverts quand même pour voir ce qui se passe.  
Elle voit que son fiancé est au milieu du champ, en train de courir. En train de s'enfuir.  
Elle se demande ce qui l'a mit dans cet état parce que elle, elle n'a rien senti.  
Elle se demande si elle a fait quelque chose de mal.  
Elle ne pense pas.  
Elle se souvient qu'à la télé, les filles ne faisaient rien de plus que ça : attendre les yeux fermés et la bouche entr'ouverte contre un arbre, et c'est bien ce qu'elle a fait. Ni plus, ni moins.  
Elle se demande si les garçons n'ont besoin que de si peu pour être heureux et elle n'en sait rien parce que dans les films, à la télé, les filles avaient l'air tout aussi contentes que les garçons.  
Elle regarde au bout du pré et ne voit plus qu'un petit point noir à la place de son fiancé, et encore, c'est un petit point noir qui rapetisse de seconde en seconde.  
Elle ne le voit plus.  
Elle se sent bizarre.  
Elle n'aime pas quand elle se sent bizarre.  
Elle sait que quand elle se sent bizarre, c'est toujours le début de ses problèmes.  
Elle se dit qu'elle n'a peut-être pas vu les mêmes films que lui.  
Elle espère aussi qu'elle n'a pas tout gâché parce qu'elle n'a aucune idée en ce qui concerne un autre garçon de l'école avec qui elle pourrait se marier.  
Elle entend à nouveau le bruit du vent dans les feuilles de l'arbre contre lequel elle est appuyée.  
Elle se décolle du tronc et sent qu'elle a le dos humide.  
Elle sent aussi que l'eau a percé la laine de ses chaussettes et qu'elle commence vraiment à lui refroidir les pieds.  
Elle regarde ses chaussures. Elles sont mouchetées de petites taches brunes et les semelles ont disparu sous deux plaques de boue compacte.  
Elle se dit qu'elle ne va pas prendre racine ici.  
Elle se dit qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps avant que sa mère ne revienne à la maison, qu'elle doit laver ses chaussures, les cirer peut-être, faire sécher sa chemise sur le radiateur de sa chambre et trouver une explication valable si elle ne réussit pas à tout faire à temps.  
Elle se met en route au moment où une fine pluie commence à tomber.  
Elle sent le vent qui souffle un peu plus.  
Elle a froid.  
Elle commence aussi à avoir faim parce qu'il est quatre heures passées et qu'elle n'a pas pensé à amener son quatre heures.  
Tout en galopant maladroitement entre les bouses de vaches et les trous de taupes, elle se dit que son ex-fiancé est vraiment le pire des crétins et des goujats de toute la Terre et elle se demande comment elle a pu être amoureuse de lui et surtout comment elle a pu le laisser l'embrasser.  
Elle se promet de ne plus jamais lui causer de toute sa vie.  
Elle ne sait pas ce que ça veut vraiment dire, mais si elle le savait, elle se dirait qu'elle a honte, et elle se dirait aussi qu'elle a tellement honte qu'elle n'a plus envie de voir personne, de parler à personne, qu'elle n'a même pas envie d'être là, ni ailleurs non plus, qu'elle préférerait être morte et que personne ne se souvienne plus d'elle tellement elle a honte.  
Elle ne sait pas ce que ça veut vraiment dire, alors elle appelle ça se sentir bizarre.  
Et ce qu'elle sait, c'est que quand elle se sent bizarre, c'est toujours le début de ses problèmes.

\*

\*\*

Elle tire les draps.  
Elle n'a pas vraiment sommeil.  
Elle regarde autour d'elle.  
Elle voit la petite lumière rouge qui grésille faiblement au bas du mur.

Si elle se redresse un peu plus dans son lit, elle voit aussi un rai de lumière qui vient du couloir, au travers l'entrebâillement de la porte. Ca la rassure un peu.

Elle ferme les yeux.

Entre deux frottements de son oreille contre l'oreiller, elle entend des voix assourdies et graves qui viennent du fond du couloir. Quelque fois des bruits de pas aussi.

Elle se dit qu'elle n'est pas toute seule, mais elle n'arrive que difficilement à mettre les voix rauques qu'elle entend au bout de la maison sur le visage des ses parents, des voix qui lui font plutôt penser à des grognements d'animaux au cœur de la jungle, ou encore à des démons quelconques aux silhouettes mouvantes qui auraient pris possession de la maison.

Elle ne sait pas vraiment si les démons ont des voix rauques mais elle se l'imagine.

Elle sait que les démons possèdent toutes sortes d'attributs qui font peur et que la voix rauque est le premier de ces attributs, celui qui fait le plus peur.

La petite lueur rouge la rassure un peu, mais elle ne sera complètement bien que lorsque les voix se tairont, du moins c'est ce qu'elle se dit, parce qu'en réalité, quand les voix se tairont, elle plongera dans le silence, et le silence, c'est encore pire que les démons. C'est comme le noir.

Elle ne le sait pas, mais elle n'aime pas tout ce qui n'est pas précis.

Elle ne le sait pas, mais elle aime que chaque chose ait sa signification et sa fonction. Le noir et le silence n'ont ni l'un ni l'autre. Le noir et le silence ne sont rien. C'est ça qu'elle n'aime pas en eux, même si elle ne le sait pas. C'est pour ça qu'il lui arrive très souvent de se relever pour voir s'il y a le rai de lumière qui filtre dans l'entrebâillement de la porte, en plus de la petite lueur rouge au bas du mur que sa mère branche après lui avoir fait un bisou. Ce n'est pas tant parce qu'elle a peur du noir, c'est juste parce qu'elle ne l'aime pas, et elle ne l'aime pas parce qu'il n'a aucune fonction ni signification, qu'il est juste là alors qu'il pourrait y avoir autre chose à la place.

Elle ne le sait pas mais elle pense que c'est un beau gâchis.

Elle entend toujours les voix rauques. Au fond, elle sait qu'elle préfère ça au silence, mais elle sait aussi qu'elle ne pourra s'endormir que lorsque les voix se seront tues complètement, comme si elle se sentait obligée d'en profiter jusqu'au bout, du rai de lumière aussi, parce qu'après, il n'y aura plus rien, et que tant qu'ils sont là, il ne faut pas en faire l'économie.

Elle rouvre les yeux. Il y a toujours la petite lueur rouge qui éclabousse sur les quelques objets qui l'entourent.

Elle voit la petite lueur rouge sur les draps.

Elle voit la petite lueur rouge sur l'oreiller.

Elle voit aussi la petite lueur rouge sur le papier peint de son mur.

Elle voit un Donald tout rouge.

Elle trouve ça beau.

Elle aime bien le rouge.

Elle se souvient que c'est sa couleur préférée.

Elle ne sait pas réellement si c'est sa couleur préférée, mais c'est ce qu'elle avait dit à la maîtresse quand elle lui avait demandé, le jour de la rentrée. Elle ne savait pas si c'était vrai, pas plus qu'elle ne savait pourquoi elle avait dit ça, mais elle l'avait dit, et depuis ce jour, que ce soit vrai ou non, c'était devenu sa couleur préférée.

Elle se souvient de la rose.

Elle se souvient de la rose parce qu'il y avait eu une rose.

Elle ne fait pas le rapprochement, mais si elle pouvait le faire, elle saurait que si elle a dit rouge à la maîtresse le jour de la rentrée, c'est sûrement à cause de la rose, rouge elle aussi, une rose dont elle ne s'était pas assez méfiée, dans le jardin devant chez elle, il y a plusieurs mois de ça. Une rose aussi qui lui avait fait très mal quand elle avait essayé de la cueillir pour l'offrir à sa mère. Elle l'avait fait saigner cette rose, saigner d'un sang plus rouge encore que le rouge de ses pétales, tellement rouge en comparaison que sa douleur s'était rapidement effacée pour laisser place à la peur de n'être pas malade pour avoir un sang aussi rouge. Elle s'était dit que ce n'était pas possible, que le sang est forcément moins rouge que les pétales d'une rose aussi rouge qu'elle soit, que le sang n'est pas presque noir tellement il est rouge, et qu'il n'est pas aussi pâteux ni aussi épais, et qu'il n'a pas non plus ce goût étrange, un petit peu salé quand on le met sur la langue. Et puis la peur était partie, elle aussi, parce qu'elle avait dû chercher un moyen de cueillir cette rose autrement qu'avec ses doigts, et elle n'avait pas eu le temps de s'apercevoir que si elle le trouvait si rouge et si épais et si salé, son sang, c'était parce qu'elle n'en avait jamais vu ni jamais goûté auparavant, ni le sien, ni celui de qui que ce soit, et elle était partie dans la cuisine pour chercher des ciseaux sans se douter non plus qu'à cause de cet épisode, elle allait inconsciemment décréter que le rouge serait à partir de maintenant sa couleur préférée, que c'était très stupide ou très arbitraire, mais que les choix des petites filles et des petits garçons sont rarement réfléchis, et s'en contenter, et respecter ce choix parce que les goûts et

les couleurs ne se discutent pas, qu'elle pouvait bien dire ce qu'elle voulait à la maîtresse, que personne ne pourrait jamais vérifier si c'est vrai ou faux, parce qu'on est vraiment libre que lorsqu'on parle de soi, de ce qu'on aime et de ce qu'on aime pas, qu'on est vraiment libre parce qu'on peut dire ce que l'on veut, et mentir autant que l'on veut, aux autres, et aux maîtresses, et à soi-même aussi, et s'inventer toutes les histoires que l'on veut, que c'est ça la véritable liberté, mais c'était le genre de réflexion qu'elle ne faisait pas en prenant les ciseaux, ni même en coupant la rose pour l'offrir à sa mère, ni même plus tard pendant qu'elle l'offrait et qu'elle se faisait engueuler parce que c'était la première rose de la saison et que ça portait malheur de la couper, et aussi parce qu'elle s'était fait mal comme une petite idiote, et même maintenant, dans son lit, sous ses draps trop épais qu'elle tirait et aussi pendant qu'elle regardait la lueur rouge et le rai de lumière qui filtrait de l'entrebâillement de la porte, elle n'y pensait pas non plus, parce que les petites filles et les petits garçons ne pensent pas à ce genre de choses, que les petites filles et les petits garçons pensent juste qu'une rose est belle, ou qu'elle ne l'est pas, et quand ils ne la voient plus, ils se souviennent juste qu'elle était belle ou qu'elle ne l'était pas et ça ne va pas plus loin.

Elle se souvient de la rose.

Elle se souvient qu'elle était belle.

Elle se souvient qu'elle était belle mais qu'elle lui avait fait mal au doigt et qu'elle avait saigné.

Elle regarde la lueur rouge.

Elle ferme doucement les yeux.

Elle souvient que la flamme d'une bougie lui avait aussi fait mal quand elle avait essayé de la toucher le jour de son premier anniversaire.

En fait, elle ne s'en souvient pas réellement, mais elle a l'impression de s'en souvenir à cause de photos d'elle qu'elle a vu dans le gros album de famille, deux photos presque identiques sur lesquelles on la voit dans sa haute chaise pour bébé, sa haute chaise en bois, avec posé devant elle son premier gâteau d'anniversaire, son premier beau gâteau sur lequel brille sa première belle bougie, une belle flamme orangée vers laquelle elle avance sa petite main, souriante, curieuse aussi, et puis plus du tout, et puis les larmes aux yeux et les larmes qui coulent sur ses petites joues de bébé sur la deuxième photo, et puis sa main qui n'avance plus du tout vers la flamme, sa petite main de bébé qu'elle serre dans son autre petite main de bébé, et puis ses yeux, surtout ses yeux pleins de grosses larmes de bébé, ses yeux pleins de grosses larmes de bébé qui nous fixent quand on regarde la deuxième photo, ses deux petits gros yeux qui nous regardent et semblent nous demander pourquoi, et semblent aussi attendre quelque chose de nous, du réconfort, peut-être juste deux ou trois mots gentils, des petits yeux explorés qui nous regardent et nous supplient mais qui nous grondent aussi, qui nous jettent toute la haine qu'un bébé peut contenir, de la haine parce que personne ne lui a dit qu'elle allait se brûler en touchant la flamme, que personne non plus ne lui a expliqué que certaines choses très jolies ne se laissent pas toucher, les flammes, ou les roses, et que c'était une chose tellement importante qu'on aurait dû lui dire, que ça lui aurait évité de se brûler ce jour-là, et aussi de se piquer sur la rose quelques années plus tard, et qu'il y avait sûrement tant de choses qu'on n'allait pas prendre la peine de lui expliquer qu'elle allait sûrement souffrir beaucoup tout au long de sa vie, tellement de choses aussi qu'on allait la laisser faire en sachant très bien qu'elle se brûlera ou qu'elle se piquera ou qu'elle souffrira dans sa chair qu'elle en meurt déjà à demi, sur la deuxième photo, celle où elle nous fixe, les deux petits gros yeux pleins de larmes, et sa haine, et son chagrin, c'est surtout pour ça qu'elle nous les lance, pour nous dire dors et déjà, le jour de son premier anniversaire, que ce monde est un monde de sadiques, un monde compliqué pour le petit bébé, pour la petite fille, pour la fille tout court et pour la femme aussi, la femme qu'elle deviendra immanquablement, la femme qu'on n'avertira de rien, celle qu'on laissera tomber dans tous les pièges tendus par la vie, celle qu'on laissera parler en sachant qu'elle a tort, qu'on laissera agir en sachant qu'elle court à l'échec, celle surtout dont on voudra se débarrasser, qu'on voudra rendre indépendante et responsable, donc plus sage par la même occasion, celle à qui on avait fait comprendre ça dès son premier anniversaire, qu'on avait laissé se brûler pour qu'elle devienne plus méfiante, pour qu'on puisse l'abandonner dans la nature sans scrupule, celle enfin dont on ne veut déjà plus s'occuper, qu'on veut voir disparaître, et ça dès son premier anniversaire.

Elle n'entend plus les voix rauques.

Elle a les yeux fermés.

Elle n'ose plus les rouvrir et reste sous ses draps trop épais qu'elle ne cesse de tirer.

Elle suce son pouce bruyamment, peut-être pour ne pas être complètement sûre que les voix rauques du bout de la maison ont réellement disparu.

Elle n'ose pas ouvrir les yeux.

Elle n'ose pas ouvrir les yeux de peur de s'apercevoir que le rai de lumière qui filtrait de l'entrebâillement de la porte a lui aussi disparu, que ses parents sont couchés et qu'il est temps d'avoir peur, d'avoir peur un bon coup et de dormir ensuite.

Elle n'ouvre pas les yeux et reste comme ça, en boule, terrorisée par rien de spécial, dans son lit, suçant son pouce encore plus fort, pensant au Donald rouge sur le mur, pensant à la rose aussi, et à la bougie, et à plus rien de spécial, ne pensant à plus rien de spécial parce qu'elle dort maintenant, en boule, tranquille, sous ses draps trop épais.

\*

\*\*

Elle est assise sur son lit, droite comme une pierre tombale, aussi joyeuse aussi.

Elle est assise et se dit qu'elle n'est pas près de dormir si elle continue à se ressasser les mêmes souvenirs indéfiniment, en boucle et jusqu'à l'aube.

Elle se sent comme un veille de Noël, ou de rentrée des classes.

Elle se sent dans la peau de quelqu'un qui ne peut pas dormir parce que quelque chose de très excitant ou de très important va se passer le lendemain, sauf qu'elle se dit que pour elle, il ne va rien se passer demain, pas plus que les autres jours, mais que c'était ce soir que quelque chose s'était passé, et que maintenant, elle ne pouvait plus rien y faire, et que c'était sûrement pour ça qu'elle n'arrivait pas à dormir. Des regrets ?

Elle ne pense pas.

Elle pense que c'est juste du cinéma, des chichis de petite fille et qu'elle pourrait très bien faire comme si de rien n'était et qu'elle pourrait très bien penser à ses cours et à ses partiels qui approchent aussi.

Elle se dit qu'elle pourrait très bien penser à cette foutue soirée de samedi et à la foutue robe qu'elle pourrait acheter pour y aller.

Elle pense que c'est juste du cinéma, des foutus chichis de petite fille, et qu'elle pourrait très bien se trouver jolie, à la lueur rouge de son radioréveil, ou peut-être qu'elle se trouverait un petit peu trop large des hanches, comme tous les soirs, mais que ce serait normal mais elle pense aussi que ça ne l'empêcherait pas de se coucher tranquillement, qu'elle pourrait très bien lire deux ou trois pages de son livre de chevet, peut-être dix pour faire un compte rond, et que comme tous les soirs, elle se rappellerait qu'elle se lève à 7 heures demain et elle éteindrait la lumière et s'endormirait rapidement. Des regrets ?

Elle ne pense pas.

Elle n'a pas l'impression que ce soit du dégoût non plus, de la honte ou de la culpabilité.

Elle ne pense pas qu'elle ait le droit d'éprouver du dégoût, de la honte ou de la culpabilité, parce qu'il ne l'a pas violé, ce type, il ne l'a pas kidnappée pour la baiser dans sa chambre dégueulasse, au milieu de son appartement dégueulasse de violeur, parce que ce n'est pas de sa faute, à ce type, que ce pauvre bougre, il n'en espérait même pas tant, tout moche et pas très malin qu'il était, parce que ce type, il avait juste fait ce qu'il avait à faire, qu'il avait sauté sur l'occasion sans réfléchir, sans même avoir le besoin quelconque de réfléchir et aussi elle pense que la seule personne qui mérite ce qu'elle mérite, c'est bien elle, et que si elle ne peut pas dormir, c'est qu'elle l'a bien cherché, cette petite idiote, et que ça n'était pas faute de l'avoir mis en garde, que c'était pas du tout comme la rose, ou comme les deux photos avec son gâteau et sa bougie et elle aussi qui souriait puis qui pleurait, que ça n'avait rien à voir parce qu'elle savait ce qu'elle faisait, et elle savait aussi qu'elle allait passer cette nuit à mourir à petit feu sous ses draps trop épais, et qu'elle a beau se dire quoi que ce soit, elle sait qu'au fond, elle était complètement consciente de ce qu'elle faisait, et elle se demande même si elle ne l'a pas fait exprès, uniquement pour avoir quelque chose à pleurer, uniquement pour avoir quelque chose à se raconter à elle-même, et reléguer au rang de détails, de futilités, toutes ces conneries auxquelles elle pensait à longueur de journée, à ses bon dieu de partiels, à ses foutues chaussures ou à cette saloperie de robe qu'elle voudrait acheter pour aller à la soirée de samedi, à cette saloperie de robe dont elle n'a finalement rien à foutre, pas plus que ses chaussures ou ses partiels ou encore cette putain de soirée de samedi, et elle pense sincèrement que tout ça n'a plus d'importance à ses yeux, pas de sens, pas de signification, comme le silence de la pièce ou le noir aussi, le noir dans lequel elle croyait baigner avant de voir la petite lueur rouge de l'affichage de son radioréveil, plus de fonction, plus de signification, comme le noir et le silence et elle n'ose pas penser que c'est vraiment ce qu'elle est devenue, que c'est vraiment ce qu'est devenu toute sa vie, du noir et du silence, sans aucun sens, ni aucune signification, comme des chaussures à semelles compensées que tout le monde s'accorde à trouver ridicules et laides mais que personne ne renonce jamais à mettre, parce qu'il faut bien penser à quelque chose, et qu'il faut bien parler de quelque chose, et que si on ne parle

plus ni de chaussures, ni de robes, ni de soirée de samedi, on se demande bien à quoi on pourra bien penser, parce qu'il n'y a pas grand chose d'autre dans notre vie, que des chaussures, et des partiels, et des livres de chevet dont on lit deux ou trois pages chaque soir pour oublier qu'on n'a rien d'autre à faire, rien d'autre qu'attendre que le sommeil vienne, et qu'on puisse dormir, et se souvenir, et se réveiller ensuite pour penser à nouveau aux mêmes conneries auxquelles on pensait la veille, sans que cela n'ait de sens qu'aux yeux de nous même, sans que cela n'ait de sens qu'aux yeux de nous même parce que les autres ont eux aussi leurs propres conneries à penser, leurs propres chaussures et leurs propres soirées de samedi, et quand ce n'est pas ça, c'est autre chose, autre chose qui n'ait surtout pas de sens, pas de signification, autre chose qui soit obligatoirement futilité ou détail pour tous les autres, sans que personne ne réussisse à intéresser personne avec ses propres chaussures ou ses propres livres de chevet, peut-être parce qu'on a tous les mêmes, peut-être parce que cela n'a aucune importance, peut-être parce qu'on peut dire n'importe quoi quand on parle de soi, n'importe quoi quand il s'agit de dire ce que l'on aime ou ce que l'on aime pas, n'importe quoi sans arrêt parce qu'on passe nos journées à se dire ce qu'on aime ou ce qu'on aime pas, qu'on aime aussi nos journées à mentir à tout le monde, juste pour le plaisir d'avoir ce secret au fond de soi, la vraie vérité sur ce qu'on aime ou ce qu'on aime pas réellement, la seule vraie vérité qu'on ne dira jamais à personne pour ne pas mourir sur-le-champ, pour garder cette étincelle de mystère au fond de nous qui nous fait exister encore un jour de plus, et nous permet de nous convaincre que l'on a un sens, une signification, que l'on n'est pas que du noir ou du silence, parce qu'un mystère, ce n'est ni du noir, ni du silence, parce qu'un secret, ce n'est ni du noir ni du silence, parce qu'on aimerait bien se dire que nous, on n'est ni du noir, ni du silence, qu'on n'est peut-être pas grand chose, qu'on se contenterait très bien de presque rien, d'un détail même, ou d'une futilité, qu'on se foutrait de n'être qu'une lueur rouge reliée à une prise de courant, qu'on se foutrait même de n'être qu'un rai de lumière filtrant dans l'entrebâillement de la porte, qu'on se foutrait aussi de n'être rien de plus qu'une semelle compensée au fond d'une chaussure ridicule, qu'on se foutrait d'être quoi que ce soit de ridicule pourvu qu'on ne soit pas que du noir, pourvu aussi qu'on ne soit pas que du silence, et finalement elle se demande si ça n'est pas pour ça qu'elle est montée chez ce type, qu'elle l'a laissé la baiser, et souffler dans ses oreilles des choses incompréhensibles, et entrer à l'intérieur d'elle précisément là où personne n'était jamais entré avant, et le laisser faire des choses qu'elle ne pourrait raconter à personne d'autre qu'à elle, et pouvoir mentir un peu plus quand il s'agira d'en parler, et garder un peu plus le mystère surtout, le secret qui fait qu'on existe, le secret aussi qui fait qu'on sert à quelque chose, peut-être pas à grand chose de plus, mais au moins à garder ce secret et c'est peut-être bien peu, mais c'était tout ce qu'elle avait trouvé, sans vraiment y réfléchir, d'ailleurs, sans se dire au moment où elle montait l'escalier crasseux que si elle acceptait de se faire baiser pour la première fois de sa vie, c'était pour pouvoir vivre quelques jours de plus, et avoir quelque chose de plus à cacher, une raison supplémentaire d'être plus que rien, d'être plus que du noir ou du silence, et elle ne se le disait pas non plus quand elle écrivait ces mots sur ce paquet de cigarettes, ces mots qui invitaient le secret à revenir s'insinuer dans sa vie, et la faire vivre pour encore quelques jours, et la faire jouir aussi, parce que même si elle était en train de s'inventer toutes ces excuses, elle se disait aussi qu'elle ne pourrait jamais passer à côté du fait qu'elle avait aimé ça, qu'elle avait aimé ça et qu'elle en avait redemandé, un peu honteuse, un peu coupable, mais sûre et certaine qu'on ne lui refuserait pas ce plaisir, sûre et certaine qu'elle pourrait le lendemain retrouver secrètement dans le café celui qui deviendrait le moteur de sa vie, son sens, sa signification, puisqu'il n'y avait plus rien d'autre pour s'acquitter de cette tâche, son sens, sa signification parce qu'elle était devenue utile à quelque chose, peut-être pas à ce type, sûrement pas à elle-même, mais utile à ce secret qu'elle devait maintenant garder, ce secret dont elle voulait qu'il devienne de plus en plus énorme de jours en jours, de plus en plus énorme pour qu'elle ait de plus en plus d'importance, de sens et de signification, pour qu'elle s'extirpe de plus en plus du noir, et du silence, et de ces futilités qui n'étaient devenues que de simples détails, même à ses yeux, ces futilités qui encore hier avaient de l'importance mais qui maintenant n'étaient plus rien, rien qui ne vaille la peine d'être caché, rien qui ne vaille la peine d'être tenu secret, des détails sans fondement, sans vitesse, sans attribut aucun, le reflet terni de leur propre existence, juste là par hasard, juste là invisible, juste là parce qu'on les y a posé, comme des ombres, suivant de près ceux qui existent vraiment, les traquant, les chassant, vampires impuissants, les traquant, les chassant avec comme seul pouvoir celui de transformer en ombre tout ce qui ne l'est pas, de transformer en rien ce qui est quelque chose, vampires impuissants, peut-être même des démons, des voix rauques dans la nuit que personne n'entendrait, des voix rauques dans le lointain, au bout de la maison, des voix rauques et puis plus rien, des voix rauques dans le lointain qui ont déjà tout gobé, qui ont déjà tout sucé et qui laissent maintenant les lieux à ce qui reste, au noir et au silence, au tiède et au stérile, à la boucle et au point, au silence et au rien.

Elle se dit qu'elle ferait mieux d'essayer de dormir au lieu de ressasser toujours les mêmes souvenirs, indéfiniment, en boucle.

Elle se dit que tout ça, c'est du cinéma, des chichis de petite fille.

Elle se dit qu'elle pourrait très bien se trouver belle, ou peut-être un peu trop large des hanches, mais que ça serait normal, et que cela ne l'empêcherait pas de dormir.

Elle se dit qu'elle ferait mieux de penser à ça, que ça au moins ne l'empêcherait pas de dormir, et elle se dit qu'il faudrait vraiment qu'elle pense à ça, et elle se dit qu'elle est très belle, peut-être un petit peu trop large des hanches, mais que ça ne l'empêchera pas de dormir.

Elle s'allonge.



## CHAPITRE III

Elle est étendue sur le dos.

Elle se dit qu'elle a les yeux fermés depuis si longtemps qu'elle doit probablement dormir.

Elle se demande si les objets bougent dans son appartement quand elle ferme les yeux, s'ils se remettent en place très vite avant qu'elle ne les rouvre.

Elle croyait à ce genre de choses quand elle était petite.

Elle réussissait aussi à s'endormir beaucoup plus rapidement quand elle était petite.

Elle se souvient par exemple que ses copines ne pouvaient pas fermer l'œil, la nuit juste avant la rentrée, mais pas elle. Elle trouvait ça bizarre. Elle n'avait qu'à se coucher et avant qu'elle n'ait pu réfléchir à quoi que ce soit, elle dormait déjà comme un loir. Rentrée ou pas, elle se souvient que ça ne lui posait aucun problème.

Elle se dit que c'était sûrement parce qu'elle s'en foutait.

Elle se souvient comment ses amies trépignaient rien qu'à l'idée de savoir avec qui elles seraient en classe le lendemain, et aussi avec quels professeurs elles devraient passer l'année ou encore si leurs belles doudounes achetées une semaine plus tôt, en même temps que les fournitures scolaires, allaient plaire aux autres.

Elle avait toujours trouvé ça bizarre, avait toujours regardé ce genre de scène avec les yeux de l'anthropologue dépassé, vaincu par l'organisation insensée d'une nouvelle tribu parce que de son côté, elle se foutait de tout ça, de tous ces insignifiants tracas de gamines cherchant à se faire une place dans la communauté, de cette recherche perpétuelle d'une imposante addition de pouvoirs qui puisse les ranger le plus rapidement possible et de manière la plus définitive possible dans l'étagère du dessus, la plus haute, celle avec les confitures qu'on ne laisse pas manger aux enfants pas sages.

Oh, elle ne se disait pas ce genre de choses à l'époque, mais elle agissait juste autrement, probablement dérangée par cette voix loin au fond d'elle qui devait crier quelque mépris quotidien à la face de son entourage talqué, à la face des autres, comme elles disaient toutes. « Tu sais pas où sont les autres ? », « Tu manges avec les autres ? », « T'es pas avec les autres ? ». Il n'y en avait que pour les autres, sans d'ailleurs que les autres soit un groupe d'individus reconnaissables et bien particuliers, non. Les autres, c'était personne. Les autres, c'était juste des yeux. Tout seul, on ne valait rien parce qu'on n'a toujours que deux yeux pour regarder. A partir du moment où on était plusieurs, on devenait les autres, et les autres étaient toujours plus dignes d'intérêt que l'individu seul. C'était comme ça. Les autres jugeaient. Les autres décidaient de ce qu'on allait faire. Les autres choisissaient nos habits dans les boutiques, nos disques dans les rayons des supermarchés. Les autres, c'était la loi.

En fait, les autres, elle croit bien qu'elle n'en avait jamais eu rien à foutre et que c'était peut-être là le nœud du problème. Elle faisait bien semblant de s'y intéresser, semblant aussi de les intéresser, toutes ces petites connes du collège, du lycée ou de la fac, toutes ces petites connes qui étaient les autres, et qui pouaient aussi, et chacune d'une puanteur différente, une puanteur tenace sur laquelle on devait impérativement mettre un nom, un nom et une ville, une ville qui d'ailleurs était toujours Paris. Elle s'était d'ailleurs demandée, plus jeune, si toutes les puanteurs du monde coulaient d'une seule source secrète au cœur de la capitale, si on en vendait chaque goutte à prix d'or pendant que dans les autres villes, des rivières parfumées, des lagons de senteurs enivrantes étaient laissés à l'abandon, sans personne pour s'en asperger le corps tout entier, sans les autres, surtout, pour les sentir et en jacasser des compliments pendant des heures.

Elle en est sûre maintenant, certaine que des autres, elle s'en foutait pas mal à cette époque, peut-être même encore plus maintenant, parce qu'elle avait beau gesticuler, hurler, rire à s'en décrocher la mâchoire, au plus profond d'elle, elle savait qu'elle ne faisait rien, rien d'autre qu'attendre que cet instant se passe, qu'il passe et qu'arrive autre chose, que les autres décident qu'on allait faire autre chose, autre chose à coup sûr d'aussi minuscule, mais autre chose, et quelques fois, au milieu des rires et des hurlements, son sourire disparaissait et elle regardait la scène avec des yeux détachés, des yeux absents, vides d'émotion, presque méprisants. Alors on secouait une main devant sa tête, on lui disait « Hé ! Oh ! On est là ! », et elle se remettait à rire, et cette anecdote ridicule suffisait à faire s'esclaffer tous les autres, et elle aussi, pas parce que c'était drôle bien sûr, mais juste pour passer le temps, pour oublier qu'elle se faisait chier ici, qu'elle ne supportait plus rien. Rire en attendant de crever. Rire en attendant cette nuit qu'elle est en train de vivre, cette nuit où elle s'aperçoit vraiment et pour la première fois que rien n'a compté auparavant, que dans l'immense

brouhaha de tout ce qu'elle a vécu, elle ne réussit pas à trouver un seul instant qui en vaille la peine, un seul instant duquel elle pourrait être fière, heureuse.

Elle a l'impression d'avoir été quelqu'un d'autre pendant tout ce temps.

Elle a l'impression d'avoir été les autres, toutes ces filles, toutes ces pouffiasses qui s'intéressaient à des passions étranges comme les chanteurs de rock, les garçons boutonneux ou la mode de Paris, comme si tout ça voulait dire quelque chose, comme si c'était vraiment de ces quelques facteurs que dépendait l'avenir de l'Humanité, et malgré son regard inquiet, malgré sa suspicion la plus absolue à propos de tous ces sujets évoqués pendant toutes ces années, jamais elle n'avait vraiment dit ce qu'elle en pensait. Jamais elle n'avait dit : « Hé, les filles ! Mais pourquoi on s'obstine à mettre ces chaussures affreuses que personne n'aime ? Et pourquoi on paie des fortunes pour avoir un blouson avec marquées les bonnes lettres dessus ? Les autres sont pas mal non plus, vous savez. On est vraiment connes ou quoi ? » Jamais elle n'avait osé dire ça. Jamais elle n'avait même osé le penser. On ne peut pas être d'extrême gauche quand règne déjà l'anarchie. Et elle avait suivi le mouvement, peut-être comme toutes les autres d'ailleurs, dirigées toutes autant qu'elles étaient par quelque chose de plus fort que la simple raison d'une petite fille, dirigées vers le gouffre, vers le large, sur l'océan, et au bout du compte, combien s'apercevait jusqu'à quelle distance du rivage le vent les avait poussées, et après combien d'années ?

Elle pense alors qu'elle n'est peut-être pas la seule dans cette situation, que d'autres filles sont peut-être aussi allongées chez elles, au fond d'un lit brûlant, moite et dans le noir, à penser qu'elles vont mourir cette nuit, qu'elles ne vont pas se suicider mais qu'elles vont juste mourir, peut-être mourir d'avoir été trop connes, mourir au large.

Elle, c'est ce qu'elle pense.

Elle pense qu'elle ne se réveillera pas demain matin, qu'il est impossible qu'elle éteigne son radioréveil, qu'elle prenne une douche en chantonnant, qu'elle sorte de chez elle et qu'elle vive comme elle avait vécu jusqu'à maintenant après cette nuit.

Elle pense que rien ne peut plus se passer maintenant, que s'il y a une justice ici-bas, on ne la laissera pas continuer à gesticuler dans le vide indéfiniment, qu'on l'arrêtera, qu'on la clouera au lit comme on cloue des chouettes sur les portes des maisons pour éloigner le mauvais sort, et finalement elle se dit qu'elle doit être très catholique. Elle se dit que cette impression de n'avoir été utile à rien ni à personne vient peut-être du fait que c'est une femme et qu'une femme ne fait pas l'amour sans vouloir un enfant, parce qu'il faut se rendre à l'évidence, que si elle tremble ce soir, si elle ne peut pas dormir et qu'elle essaie de trouver un sens, un intérêt quelconque à sa vie, ce n'est pas le fait d'une brusque épiphanie, d'un éclair magique de vérité qui l'aurait frappé mais c'est bien parce que quelques heures plus tôt, elle était allongée, toute saignante comme un steak saignant avec au fond de son cul un pénis dégueulasse.

Et elle repense à ce préservatif dans la main de ce type nu, de ce type sale, et elle se dit que c'est peut-être là le seul symbole de la futilité de son existence. Pas de trace. Pas d'œuf. Pas de bébé. Surtout pas de bébé, la dernière des choses qu'elle ou lui voudrait avoir sur les bras. Baiser juste pour baiser. Se faire baiser juste pour se faire baiser. Peut-être aussi pour passer le temps, mais sûrement pas pour aimer, et sûrement pas pour mettre au monde un enfant.

Et elle se dit qu'elle n'est peut-être qu'une putain, qu'une fille qui se fait trousser sans pour autant aimer la personne avec qui elle le fait n'est qu'une putain. C'est ce qu'elle a toujours dit de toute façon, et c'est aussi ce qu'elle a toujours pensé, et elle ne voit pas pourquoi elle devrait changer d'avis parce qu'aujourd'hui, c'est elle la putain. Si c'en est une, alors c'est comme ça, et il n'y a pas d'explication à fournir, pas de justification. Et peut-être que c'est aussi simple que ça en définitive. Peut-être qu'elle ne regrette pas d'avoir été salement baisée, mais juste d'avoir été une putain. Deux Monaco à 16 francs, un café à 9 francs et elle se retrouve au pieu.

Elle se dit qu'elle n'est peut-être qu'une pute à 41 francs la passe.

Elle se dit que c'est pas cher payé, que si vraiment elle voulait en vivre, elle n'irait pas loin, et elle se dit que même dans le monde du tapin, elle est mauvaise, que même ça ne lui apportera pas de réconfort.

Elle se demande si elle se serait sentie mieux si elle avait demandé à être payée avant de partir, oh, pas cher pour commencer, mais un petit quelque chose histoire d'être plus qu'une traînée à cinquante balles, histoire d'être satisfaite de quelque chose sur le chemin du retour. Et puis elle aurait laissé le même mot sur le paquet de cigarette, la même invitation à revenir, et au moins, elle aurait su pourquoi. Ce genre de choses aurait eu un sens, pas très reluisant c'est vrai, mais ça aurait eu un sens, et elle ne demandait que ça, que ce qu'elle avait fait cette nuit et toutes les nuits auparavant, et tous les jours auparavant, que tout ça ait un sens, que ce ne soit pas juste pour passer le temps et attendre de crever au fond de son lit, froissée comme une feuille sur laquelle on aurait tracé un dessin qui ne nous plaît plus, un dessin qui ne vaut plus la peine d'être figolé, puis d'être montré à

quelqu'un d'autre qu'à soi-même, parce qu'au fond, elle se dit que c'est pour ça qu'on est censé être là, pour être autre chose qu'un dessin médiocre qu'on ne peut montrer à personne, que si on n'a d'intérêt que pour soi-même, alors il n'est même pas utile qu'on s'attarde ici plus longtemps, qu'il vaut mieux tout arrêter, et prendre une nouvelle feuille, blanche, pleine d'espairs, et recommencer un dessin, et être à nouveau déçu, mais recommencer un dessin quand même, sur le seul vrai symbole de l'espoir, sur la feuille blanche, sur la feuille vierge.

Elle est étendue sur le dos.

Elle pense qu'elle a les yeux fermés depuis si longtemps qu'elle doit probablement dormir.

Elle sent encore entre ses cuisses la désagréable démangeaison qui ne l'avait plus quittée depuis qu'elle était sortie du lit de ce type.

Elle se dit que si elle dormait vraiment, elle ne sentirait plus rien.

Elle sent pourtant l'humidité des draps sur sa peau.

Elle sent ses habits, lourds, gênants, des accessoires inutiles.

Elle a l'impression qu'à partir de maintenant, elle ne pourra plus sortir de son appartement sans avoir l'impression d'être nue. Autant d'habits sur elle que possible, ça n'y changerait rien.

Elle sait que maintenant, il lui manque quelque chose.

Elle sait que maintenant, elle est nue, comme les putes d'ailleurs, les putes dont on ne voit plus les vêtements, dont on sait de toute façon à quoi ils ressemblent, toujours les mêmes vêtements ringards, comme un uniforme pour les reconnaître, les mêmes vêtements que les hommes ne remarquent même pas, que les hommes traversent du regard, enlèvent avant même de les avoir vraiment vus, et jugent de la qualité de ce qu'ils découvrent en dessous, jugent de la viande, tâtant quelques fois, comme des tomates au marché. Mais est-ce que ce n'est pas normal ?

Elle pense qu'elle aussi tâte les tomates au marché.

Elle pense qu'elle aussi n'aime pas payer pour de la marchandise de mauvaise qualité.

Elle pense que c'est comme ça et que finalement, c'est normal.

\*

\*\*

Elle ôte le dernier draps qui se collait encore à elle, épousant la courbe de ses seins et de ses jambes. Elle est en sueur.

Elle s'assied sur son lit, en tailleur, les yeux irrésistiblement attirés par la seule lueur qui subsiste dans la chambre, sur sa droite, la lueur rouge du radioreveil.

Elle se dit que c'est comme un phare qui la guide dans les ténèbres et elle se dit tout de suite après qu'elle est vraiment conne de penser des trucs aussi ringards.

Elle repense aux choses qu'elle écrivait il y a encore quelques mois. Ca n'était pas un journal, pas un de ces trucs roses et intimes avec un mini-cadenas sur la couverture, non, c'était juste des choses, le genre de choses que les adolescents écrivent tous à un moment donné, plus ou moins longtemps, pour se convaincre qu'ils ont un jardin secret, des pensées qu'ils sont les seuls à penser, des réflexions qu'ils sont les seuls à élaborer, le genre de textes d'une insipidité tellement absolue qu'ils ne les montrent jamais à personne, se bornant à faire croire qu'ils renferment la nature même de leur personnalité, la quintessence de leur âme, allant jusqu'à le croire eux-mêmes, le genre de textes aussi dont ils se moquent quelques années plus tard en se disant qu'ils étaient puérils, qu'il n'y avait que des gosses pour écrire de telles conneries plates et croire que c'était de la poésie. Comme si maintenant qu'ils étaient grands et responsables, ils en écrivaient, de la poésie. Comme si leurs réflexions étaient plus élaborées, leur jugement plus pointu sur le sens de la vie. Comme si tous ces cons étaient subitement devenus critiques littéraires en soufflant leur vingtième bougie, critiques littéraires ou poètes spontanés, prenant la plume par un beau matin d'hiver et sublimant sur le papier la chute vertigineuse des flocons sur le carrelage ocre de la terrasse de leur pavillon de banlieue. Comme s'ils avaient du goût maintenant, sans même s'apercevoir que le voisin d'à côté regarde tomber les mêmes flocons sur le même carrelage ocre d'un pavillon rigoureusement identique.

Elle se dit qu'elle écrirait probablement les mêmes conneries aujourd'hui, comme tout le monde, et que plus tard, si elle survit à cette nuit, elle habitera probablement le même genre de pavillon, avec le même genre de carrelage sur la terrasse, et elle se dit aussi que tout ça était peut-être vrai, que c'était peut-être bien la nature même de sa personnalité, la quintessence de son âme qui avait surgi sur les bouts de cahiers de brouillon, dans les marges des feuilles petit format grands carreaux, que finalement, elle avait peut-être le même regard sur sa vie ce soir que sur ces textes dont elle se souvenait, qu'enfin, ces textes, ces poèmes, avaient peut-être autant d'intérêt aujourd'hui que sa vie tout entière, qu'ils en étaient le reflet le plus exact, fragments insipides, lourds, naïfs, d'un ensemble qui l'était tout autant.

Elle déplie ses jambes. Ca commençait à lui faire mal.  
Elle scrute quelques secondes les ténèbres.  
Elle sent la chaleur, la chaleur immobile, pesante.  
Elle sait que si elle ouvre la fenêtre maintenant, elle va attraper froid.  
Elle se dit qu'elle s'en fout, qu'elle peut bien attraper la peste, qu'après tout, ça l'arrangerait.  
Elle se lève.  
Elle pose sa main sur la poignée en inox.  
Elle sent que même la ferraille est tiède dans cet appartement.  
Elle l'actionne et ouvre grand les deux battants.  
Elle sent une petite vague d'air frais caresser ses bras, ses cuisses, ses joues, et puis plus rien.  
Elle se dit que ce devait être la quantité d'air contenue entre la fenêtre et les volets.  
Elle ouvre les volets. La lumière orange de Paris se jette dans la pièce, le vent aussi, qui se précipite à l'intérieur comme pour en sécher d'urgence la totalité ruisselante.  
Elle se dit qu'elle n'attrapera sûrement pas la peste, juste une petite maladie qu'on ne soigne même pas avec des antibiotiques, même pas un rhume si ça se trouve, peut-être rien.  
Elle se dit qu'au Moyen Age, au moins, on pouvait mourir d'un rhume, et aussi qu'il n'y avait pas de capotes, qu'on pouvait tomber enceinte très rapidement, et mourir d'un accouchement.  
Elle pense qu'elle n'aura même pas un rhume.  
Elle pense qu'elle est ridicule et elle pense que le monde moderne est cruel.  
Elle pense que le monde moderne fait vivre les gens plus longtemps en mauvaise santé, en mauvais état, qu'il les laisse tituber, et se plaindre, et se tordre et gémir à gorge déployée, et souffrir trop longtemps quand autrefois on mourait, quand on s'endormait et ne se réveillait jamais sans que personne ne puisse dire pourquoi on n'avait pas ouvert les yeux ce matin-là, sans que personne trouve ça bizarre, sans même que personne ne cherche à comprendre pourquoi, et qu'il finisse par trouver, et qu'on puisse remédier à ce problème pour qu'à l'avenir tout le monde puisse se réveiller tous les matins, et souffrir toute la journée, et se coucher tous les soirs en sachant qu'il souffrira encore le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours de sa vie, jusqu'à ce qu'un poison dont on n'a pas encore trouvé l'antidote lui fasse enfin fermer les yeux et abrège son calvaire.  
Elle pense qu'elle n'aura même pas un rhume mais que même si elle en avait un, il ne ferait rien de plus que la faire souffrir davantage, rien de plus que rendre sa vie plus dégueulasse pour quelques jours, sans la tuer, sans la condamner à quoi que ce soit, elle qui est déjà condamnée, comme tous les autres, elle sur qui s'est abattue la sentence, au-dessus de laquelle ne plane aucune épée, aucune menace, comme tous les autres aucun couperet, aucun bourreau, juste l'assurance de couler des jours mornes jusqu'au dernier, sans perdre une miette de leur fadeur, une seconde de leur ennui.  
Elle retourne sur son lit. Elle n'est pas du tout fatiguée.  
Elle se dit qu'elle n'a jamais été vraiment fatiguée, que dans le peu de fêtes auxquelles elle avait assisté, elle restait toujours jusqu'au bout, regardant ses amis ivres morts, vautrés sur le carrelage, blancs comme des suaires, souriants pour la plupart, assoupis dans les bras les uns des autres, et elle, assise sur sa chaise, déçue de s'apercevoir que la magie qu'on lui avait promise se résumait à quelques heures de discussions de plus en plus décousues, trempées de litres d'alcool, sans queue ni tête, irradiant le désespoir, la misère et le malheur, chacun tentant à sa façon de se persuader que cette fête sera la dernière, espérant plus que tout au monde de ne plus jamais voir le jour, comme une belle tentative de suicide collectif chaque fois renouvelée, pas toujours avouée au grand jour mais belle et bien là, belle et bien dans tous les esprits mais toujours avortée, oubliée au passage ou peut-être juste impossible, forçant chacun à se réfugier une fois de plus dans le sommeil de la cuite, puisque que les heures passent et que la mort devient hors d'atteinte, que la mort se fout de leur gueules, ces fanatiques apocalyptiques, désesparés le soir du Jugement Dernier de se rendre compte qu'ils avaient eu tort, et s'efforçant de trouver le plus vite possible une nouvelle date à laquelle ils espéreront crever, fauchés par la comète, n'importe laquelle, et aussi se bourrer la gueule pour fêter l'événement, et baiser n'importe qui pour fêter l'événement, et dire n'importe quelle connerie parce que ça n'a plus d'importance, qu'ils vont tous y rester, qu'ils vont tous dire adieu au matin, au jour et au soir, dire adieu au soleil et pioncer près d'une étoile, ou suivre la comète, ou rester en orbite, ou ailleurs dans l'espace mais loin de la planète auprès de laquelle ils n'avaient trouvé que l'envie de la quitter.  
Elle s'allonge à nouveau.  
Elle se dit que c'était peut-être la dernière fois qu'elle aura été debout.  
Elle espère que cette fois, c'est la bonne.  
Elle ne sait pas pourquoi, mais elle a maintenant la certitude qu'elle va ce soir s'endormir d'un sommeil éternel, s'endormir et ne plus jamais se réveiller, foudroyée, happée par le repos comme les chevaliers qui s'endorment trop près des arbres ensorcelés, dans les contes de fée.

Elle espère au moins ça, une mort de conte de fée.

Elle pense qu'elle y a droit.

Elle pense qu'elle a payé le prix et qu'elle peut maintenant toucher le repos féérique, la récompense surnaturelle à ces années de cuisant réalisme.

Elle repense à son dernier parcours, les quelques pas qui la séparaient de la fenêtre, et avant les quelques pas qui la séparaient de sa cuisine.

Elle se dit qu'elle ne fera plus jamais ce trajet, que ça n'est pas bien grave, que c'est même un peu stupide, mais elle trouve ça émouvant quand même.

Elle n'a pas envie de pleurer, mais quelque chose lui pince le cœur, comme au cinéma, à la fin des films tristes mais pas trop, quand personne ne meurt mais quand tout le monde pleure, quand on sait que c'est triste mais que ce n'est qu'un film, que les larmes ne sortent pas dans la salle alors qu'elles coulent à flots sur l'écran.

Elle se dit que c'est la même chose, que personne ne meurt en définitive, qu'elle ne fera juste que dormir, pour toujours c'est vrai, mais qu'elle ne fera que dormir, et puis que c'est triste mais pas trop, que personne ne perdra rien quand il se passera ce qu'il va se passer, que la salle ne versera pas de larmes, parce que tout le monde saura que ce n'est qu'un film, qu'un conte de fée de plus qu'on racontera aux petits enfants, l'Histoire De La Fille Qui N'Etait Que Du Noir Et Du Vide, morte dans son lit sans que personne ne sache pourquoi, emportée par la fable sans qu'on ait à se poser la question, juste comme ça, comme il peut bien y avoir des grenouilles qui se changent en princes charmants, des carrosses en citrouilles, des souliers de verre en bouts de plastique blanc, sans aucun sens ni aucune signification, et tout le monde l'acceptera sans broncher, comme le reste, et tout le monde saura au fond qu'il préfère ce genre de fin à la sempiternelle vie heureuse avec beaucoup d'enfants, la vie heureuse, les enfants qui tombent malades, le carrelage ocre sur la terrasse, les enfants auxquels il faut raconter toujours la même histoire stupide chaque soir, la même histoire qui est censée leur faire croire dès leur plus jeune âge que la vie heureuse, c'est la vie mariés avec beaucoup d'enfants, peut-être pour les allocs, peut-être pour avoir des mains supplémentaires pour rentrer le bois l'hiver, peut-être juste pour éviter que des générations entières se mettent à crever dans leur lit, pour éviter qu'ils se rendent compte trop tôt qu'ils sont comme la fille de l'histoire, qu'ils ne sont que du vide et du noir, des citrouilles et des crapauds, comme leurs parents, comme leurs amis, comme les autres, et elle se dit finalement qu'elle ne fera même pas un beau conte de fée, qu'on ne racontera même pas son histoire aux petits enfants, qu'une fois de plus, elle n'aura d'utilité que pour elle-même, qu'elle n'est bonne qu'à ça, être utile à elle-même, comme une boucle fermée, comme un serpent qui se mord la queue, et puis le serpent remonte, et puis il avance vers sa propre tête, et il plante ses dents venimeuses dans son cou, et le serpent finit par se manger la tête, et soudain, là où il y avait un serpent, il ne reste plus rien, et elle se dit que c'est ce qui restera d'elle, demain matin, plus rien, que des draps sur lesquels on pourra peut-être encore sentir l'humidité de sa transpiration si le vent n'a pas déjà tout séché, si le vent n'a pas emporté la dernière trace matérielle de sa présence dans cette pièce, le vent, le vent, le vent qui commence déjà à la sécher.

\*

\*\*

Elle ne bouge plus.

Elle trouve ça incroyable.

Elle trouve ça impossible.

Elle trouve ça normal aussi.

Elle sèche. Comme une figue. Comme un pruneau. Comme une petite culotte sur une corde à linge.

Elle sait qu'elle peut encore remuer, gesticuler autant qu'elle veut, mais elle a abandonné.

Gesticuler pour faire quoi ? Bouger pour aller où ?

C'est ce qu'elle pense.

Elle se dit que ça n'est pas plus mal de tout arrêter maintenant.

Elle se demande ce qu'elle aurait bien pu faire de plus si elle n'avait pas décidé de s'immobiliser pour toujours.

Elle se dit qu'elle serait peut-être devenue une pute, une vraie, qu'elle aurait fait le tapin au bas de chez elle, aguichant les passants avec toute la fraîcheur de sa jeunesse, qu'elle aurait sûrement eu du succès, qu'au fond, elle était pas trop mal, que les putes n'étaient en général pas aussi mignonnes qu'elle, et que ses hanches un peu larges seraient vraiment devenues le cadet de ses soucis, surtout quand elle aurait vu les hanches des autres putes.

Elle pense qu'elle aurait bien gagné sa vie sur le trottoir, mieux en tout cas que si elle était restée à la fac, mieux que si elle était entrée dans le monde du travail avec comme seul diplôme, comme seul

trophée vraiment probant de toutes ces années d'études, un dépuçelage en règle, brutal, insensé, bien plus instructif que les flopées de cours magistraux qu'elles avaient ingurgités, la seule chose, finalement, qu'elle n'aurait pas rechignée à mettre sur son curriculum vitae : 1999\_Perte\_de\_virginité\_Responsable\_inconnu\_Jamais\_revu ; ça, au moins, ça en jetait. Ca, c'était bien au-delà de tous les +2, de tous les +4, de tout ce qui se trouvait dans les piles de CV des agences de recrutement.

Elle se dit qu'elle aurait pu avoir une belle longueur d'avance grâce à ça, que se vanter de ses erreurs était une chose qui se faisait, mais jamais à ce point-là, et on l'aurait sûrement embauchée uniquement à cause de ça.

- Alors comme ça, vous êtes une putain ?

Elle aurait souri, gênée.

- Un peu malgré moi, mais oui, c'est vrai.

- Non, non, ne soyez pas modeste, c'est très bien. Nous avons justement besoin d'une belle petite pute à la compta, celle que nous avons vient de partir pour l'Inde, un contrat juteux dans un bordel de Calcutta.

Elle se dit qu'elle aurait probablement fait une carrière superbe, troussée par tous les plus gros dégueulasses de l'entreprise, puis par les cadres, puis les cadres supérieurs et puis peut-être enfin par le patron, et à ce train-là, elle aurait fini call-girl de luxe, putain aristocratique avec sa suite réservée dans un grand hôtel international du 16<sup>ième</sup> arrondissement, baisant les stars, les suçant du mieux qu'elle pourrait pour ne pas faillir à sa réputation de plus belle pute de Paris.

Elle se dit que c'était peut-être son destin, que ça lui aurait peut-être plu d'ailleurs, qu'à partir du moment où on accepte de reconnaître sa vraie nature, on vit beaucoup mieux, et on est presque heureux, et qu'elle aurait peut-être été heureuse, peut-être fière aussi, suceuse de queues, mais fière. Elle sait qu'on peut être fière de sucer des queues.

Elle se souvient de filles, à la fac, qui s'en vantaient, comme si c'était un exploit de lécher une bite.

Elle ne l'a jamais fait mais elle se dit que ça ne doit pas être bien sorcier, et puis que de toute façon, toutes les filles sont amenées à le faire à un moment où à un autre, alors tu parles d'une performance...

Elle se dit que ça ne doit pas être très différent que de sucer une glace, ou une banane, que le reste devait venir avec la pratique, qu'on devait probablement affiner son coup de langue, mettre en application de nouvelles théories plus subtiles, guetter les réactions de son partenaire avec plus d'acuité et en tenir compte avec plus d'intelligence.

Elle se dit qu'elle aurait tout à fait été à la hauteur de ce genre de manipulation et elle pense aussi que ça ne sera finalement pas plus mal si elle ne se lève plus jamais.

Sucer des bites, rouler des pelles, se faire baiser et en redemander, si c'est bien ça que lui réserve l'avenir, elle se dit qu'il vaut mieux qu'elle crève ce soir, que ce jeu infect n'en vaut définitivement pas la chandelle.

- Alors comme ça, vous êtes une putain ?

- Oui, enfin, j'essaie. Je débute, à vrai dire, mais j'ai ça dans le sang. Et puis c'est la seule chose que je sais faire.

- Ca suffira bien. Ne vous en faites pas, ma jolie.

Elle s'approche de lui, s'agenouille devant lui.

- Et bien, je vois que vous ne perdez pas de temps.

- C'est trop tôt, peut-être ?

- Non, non, je vous en prie, continuez. Ne vous dérangez pas pour moi.

Elle pense qu'elle va y arriver, elle descend sa braguette, fourre sa main dedans.

Elle pense que c'était bien la peine de faire toutes ces études débiles.

Elle pense qu'elle sera engagée, et que si son avenir, c'est vraiment ça, alors à quoi bon se lever, putain, à quoi bon mettre un pied hors du lit et laisser ses pas la guider vers un nouveau client chaque jour, vers une nouvelle queue, une nouvelle braguette et une nouvelle liasse de billets nette d'impôts.

- Vous vous débrouillez plutôt pas mal pour une débutante. C'est vraiment la première fois que vous faites ça ?

Elle imagine que ses parents ne seront pas très fiers d'elle, et puis elle réfléchit et finalement, elle n'en sait rien.

Elle se dit qu'ils se foutront peut-être d'avoir une fille qui serait une pute, que tout ce qui les intéresse, de toute façon, c'est qu'elle ne les fasse plus chier, qu'elle ne suce plus leur compte en banque pour une éducation virtuelle, que pour eux, ce qu'elle fait à la fac, c'est un peu comme apprendre par cœur le nom des gares entre Paris et Marseille, un truc qui ne sert qu'à une seule chose : réciter le nom des gares entre Paris et Marseille.

- Mais c'est pas mal du tout, ma jolie. Je pense que vous avez vraiment de l'avenir parmi nous. Quel âge avez-vous ?

Elle lui répond.

- C'est parfait, ma belle. Tout simplement parfait.

Elle sent entre ses cuisses que quelque chose la démange, toujours la même chose, comme un vieux disque rayé qui repasse indéfiniment la même boucle, horripilante, insupportable, la même boucle qui devient au troisième passage la matérialisation de l'ennui, de l'énervement des salles d'attente, et plus tard, au bout de la dixième boucle, la concrétisation pure et simple d'un atroce cauchemar, la bande-son de l'Enfer, ce qu'on doit sûrement entendre dans l'Au-delà impur où on est jeté après une vie de pêcheurs.

- C'est parfait, ma belle. Tout simplement parfait.

Et elle se dit que rien ne la distingue plus maintenant de toutes les traînées, de toutes les grognasses, des arrivistes en jupes droites, en socquettes blanches et en sous-vêtements de dentelle dégueulasses, noirs, rouges parfois, sexy uniquement dans les rêves souillés de ceux qui les ont conçus, mais sales, toujours sales, toujours imprégnés de l'odeur et du liquide et du sang aussi de la femme qui jouit, sans même qu'on la touche, sans même qu'on l'expose à quelque obscénité, à quelque stimulation impudique, mais qui jouit simplement, comme elle respire, comme son cœur bat, peut-être plus vite, et dont l'épiderme moite suinte de honte, de ce qu'elle a fait et qu'elle regrette, de ce qu'elle est en train de faire aussi, honte de ce qu'elle fait à chaque seconde de sa vie misérable, d'esclave, de souillon, d'enchaînée à un désir chaud qu'elle désire lui aussi quand il n'est pas là, qu'elle désire sans pouvoir s'en empêcher, comme on peut désirer la richesse, avec la même hargne indestructible que les joueurs invétérés, ceux qui misent chaque fois sur une nouvelle case, avec déjà sur leurs lèvres les mots qu'ils diront quand ils gagneront, avec la même foi.

Elle pense qu'elle devrait rougir de n'être qu'une putain, de s'en apercevoir avec autant de clairvoyance, avec autant de style aussi, un tel luxe de détails et d'extrapolations scabreuses que n'importe laquelle de ses amies en serait devenue blême, bleue et nauséuse à leur seule évocation.

Elle sourit.

Elle est presque fière de sa différence, de ce qu'elle pense être de la supériorité lucide face à l'adversité de la vie, face à l'extrême mauvais goût du destin qui l'a sculptée.

Elle sourit aussi parce qu'elle se résigne à rire quand les mots lui manquent, quand les larmes lui manquent, pour se plaindre, pour chialer, pour hurler sa minuscule protestation en plein dans la gueule de Dieu et de tous ses saints, des créatures miteuses qui l'entourent et qui obéissent aux ordres, qui ne tentent rien, accepte comme des robots toute l'étendue de sa démence, et l'appliquent à la lettre, injustice après injustice, torture après torture.

Qu'il existe un dieu ou pas, elle pense qu'elle s'en fout.

Elle pense que ça n'a aucune importance, que ça se résume à envoyer une lettre d'insultes au Président de la République, lettre qui sera noyée parmi d'autres lettres d'autres insultes, la plupart identique, et qui finiront dans la poubelle d'un secrétariat quelconque, classées dans le pourcentage obligatoire qu'impose chaque règne, mais qu'on peut lire quand même, à titre d'information, pour l'Histoire, et sur lesquelles on peut déchiffrer l'empreinte de la même dérision, de la même rage proche de celle des héros américains qui vident leur chargeur en l'air quand un méchant leur échappe, pas pour qu'une balle chanceuse retombe par miracle sur leur ennemi, mais juste pour le geste, juste pour être secoué par le recul du coup de feu, juste pour le choc.

Elle pense qu'elle n'a même pas envie de ce choc, qu'en matière de choc, elle a été plutôt bien servie ce soir, qu'elle préférerait même tout le contraire, qu'elle aurait plutôt envie d'un long et froid repos, d'un éternel plongeon dans un puits sans fond, mais pas d'un choc, simplement d'une interminable descente vers nulle part, pendant laquelle elle pourrait s'envelopper de chaque atome d'air qu'elle croisera, s'en faire une robe mortuaire toute soyeuse, et transformer chaque rafale en volant, chaque bourrasque en pli, chaque souffle en dentelle, sans jamais s'écraser, suspendue, fonçant plus profond, plus vite dans le noir, ne voyant plus qu'une image fixe au lieu d'un mur qui défile et que son regard engloutit, ne voyant plus le haut, ne voyant plus le bas, ne voyant plus que sa robe de vent et sa coiffe d'écume, l'épouse du néant, la fille de que dalle, immobile, insensible, propulsée dans l'abîme et pensant à la pose pétrifiée des statues, pure, apaisante.

Et elle sent qu'elle chute déjà, que le premier pas a été fait.

Elle le sait aussi.

Elle sent qu'elle meurt, paralysée dans son lit, qu'elle pourrit déjà plusieurs fois avant de toucher le sol, qu'à chaque parcelle de temps qui passe, elle pourrit un peu plus, et qu'elle meurt à nouveau, et de mort violente, si bien qu'elle sera ravie de s'éteindre à la fin, d'achever une bonne fois pour toute l'interminable parcours pavé de déceptions, bordé de couleurs, mais pavé de chocs, pavé de chocs, mais bordé de couleurs inaccessibles, de ce genre de couleurs qui nous poussent à aller toujours plus

loin, de couleurs chatoyantes mais de couleurs qui ne restent aussi que des couleurs, impalpables, absentes si aucun objet ne les porte et qu'aucun objet ne porte, qu'on ne peut que regarder, qu'on ne pourra jamais toucher sans risquer de s'y blesser, un peu comme les roses, épineuses comme des roses, belles comme des roses, aussi dangereuses, aussi sournoises, et puis finalement pas si exceptionnelles que ça, dont une grande partie de la beauté réside en définitive dans le fait qu'on ne peut pas les toucher sans en assumer les conséquences, finalement rien que des roses, finalement rien qui ne vaille vraiment la peine de mettre un pied devant l'autre, toujours sur le même bitume, toujours sur la même route brûlante, collante, et le même asphalte dégueulasse, les mêmes roses, la même route, encore les mêmes roses et les mêmes couleurs, encore le même asphalte et la même route, les mêmes couleurs et le même asphalte, et encore la même esclave, la même souillon, les mêmes roses et la même esclave fatiguée.

\*

\*\*

Elle sait qu'elle ne bougera plus maintenant, qu'un mouvement, quel qu'il soit, n'aura plus jamais lieu d'être, jamais, dans sa vie, qu'elle y a renoncé, comme elle a renoncé aussi à l'idée même du mouvement, se bornant à projeter sur la toile de ses pensées une succession d'images fixes, diaporama obscur et monotone auquel on a oublié d'ajouter des commentaires, sombre projet voué à l'échec, à l'oubli, à l'absence d'un public qui n'aurait de toute façon pas apprécié le spectacle.

Elle a les yeux fermés.

Elle se dit : pour toujours.

Elle se dit : si je les ouvre, de toute façon, ce sera pour ne voir que le même noir ; évidemment les lumières orangées des lampadaires dehors, évidemment la lueur rouge du radioreveil, mais en fin de compte, c'est bien ce que je dis, ce sera le même noir, les mêmes profondes ténèbres que je voyais les yeux fermés, la même inutile vision d'un espace vide et froid, de l'espace vide et froid dans lequel je vis et que je vois depuis trop longtemps.

Elle se dit qu'elle a raison, qu'elle ne peut qu'avoir raison dans ce genre de situation.

Elle se dit aussi que personne ne peut comprendre, que personne ne peut juger, dire ce qu'il faudrait faire, lire le manuel et donner des instructions.

Elle pense qu'elle trouvait ses chaussures laides.

Elle se dit qu'elle pourrait en sourire si elle n'avait pas renoncé au mouvement, jusqu'au mouvement des muscles de son visage qui auraient pu la faire sourire.

Elle se dit qu'il ne reste plus que deux muscles à convaincre, plus que deux muscles et ce sera vraiment fini, et alors plus de chaussure, plus de caprice, plus de soirée de samedi et de robe à acheter.

Elle se dit qu'elle approche de la fin, qu'elle peut y arriver, arriver à mourir par simple abandon, comme une petite vieille, comme si elle avait convoqué tous ses petits enfants qu'elle n'aura jamais sur son lit d'hôpital, comme si elle leur avait dit qu'elle les aimait et tout ce qu'il fallait faire et ne pas faire dans la vie, et puis les renvoyer chez eux avec un billet de 100 francs et un au revoir qui veut dire adieu, et puis appeler l'infirmière et lui dire que son oreiller n'est pas assez haut ou pas assez aplati, et puis dire au revoir aussi à l'infirmière, à l'infirmière qui saura, elle, ce que veut vraiment dire cet au revoir pour en avoir entendu des dizaines, des dizaines d'au revoir qui voulaient dire adieu, toujours sur le même ton résigné, sur ce même ton du boxeur qui se relève avant les dix secondes mais qui dit à l'arbitre qu'il en a assez pris dans la gueule, qu'il veut rentrer chez lui et se coucher, qui ne le dit pas vraiment, mais qui l'épelle tellement bien avec ses yeux de victime que l'arbitre, quelques jours plus tard, jurera qu'il l'a vraiment dit, et puis se coucher, elle qui était déjà couchée, et puis s'éteindre, elle qui était déjà morte, elle qui n'avait même jamais été vraiment en vie, elle qu'on s'amusait juste à faire vivoter, comme un animal domestique, comme un hamster, ou un poisson rouge, comme un clébard, un clébard dont on a l'impression qu'il est impossible de rien lui apprendre, qu'il est impossible de rien lui faire comprendre, alors auquel on ne fait que jeter une balle, tout au long de sa vie, en espérant qu'il la ramène pour qu'on puisse la lui jeter à nouveau et voir s'il est assez con pour y retourner, jusqu'à ce qu'il se fatigue, pas qu'il se lasse, mais qu'il se fatigue, qu'il en crache ses poumons sur le parquet, et qu'il en crève, fatigué, petite vieille, vieux clébard, mauvais boxeur, pauvre fille, qu'ils en crèvent tous, qu'ils en crachent tous leurs tripes sur le sol, parquet ou autre chose, et qu'ils disparaissent, qu'il s'effacent, laissent un peu plus d'espace aux vivants, eux qui étaient déjà morts, eux qui n'étaient rien de plus que des cadavres, debout sur leur deux pattes, des cadavres avec le sourire aussi, des épaves qui avaient l'impression de naviguer, et qui étaient fières de naviguer, de faire route vers les mers du Sud mais sans jamais accoster, et sans jamais trouver ça bizarre, et continuer droit devant elles, droit vers le Sud, droit vers la mer, celle du Sud ou une autre, n'importe



laquelle, elles que les vents les plus violents n'auraient pas réussi à remettre à flots, ensablées, dépecées, mordues trop profondément par le soleil, dévorées jusqu'à l'os par les crabes, vestiges sans histoire, sans passé ni avenir, sans présent non plus.

- Et bien, ma jolie, vous ne semblez plus très sûre ? Quelque chose ne va pas ?

Elle pense que bien sûr quelque chose ne va pas, et bien sûr quelque chose n'ira plus jamais, pauvre con, et bien sûr que je ne passerai pas ma vie à te sucer, pauvre con, et bien sûr que pour tout l'argent du monde, pour tous les hôtels du monde, je ne passerai pas le restant de mes jours à me faire baiser, pauvre con, et que même si j'aime ça, pauvre con, tu pourras toujours aller te faire foutre, parce que moi j'ai compris et que toi, non, que si tu es encore là, mon pauvre ami, mon pauvre con, à attendre qu'une petite pute veuille bien te sucer, c'est que tu n'a rien compris, rien de rien, et que c'est foutu pour toi, que tu n'y comprendras jamais rien, et que si tu attends encore une seconde de plus ici, alors ce sera bel et bien fini, et tu seras bel et bien mort, pauvre con, et tu ne le sauras même pas jusqu'au jour où on te débranchera, et qu'on débranchera aussi ton électrocardiogramme pour ne pas qu'il nous casse les oreilles, et qu'il ne restera même plus un son de toi, même plus une image de toi, ou peut-être juste une ligne, droite, plate, une ligne en sur-brillance sur un écran, une ligne qu'un point redessine toutes les 10 secondes, qui nous confirme à nouveau, à chaque passage, que tu es mort, que tu ne vivras plus jamais, qui pourra le confirmer autant de fois que nécessaire, jusqu'à ce qu'on le comprenne, qu'on éteigne l'écran et qu'on t'oublie, cette fois complètement, définitivement, et qu'on te foute sous deux mètres de terre pour t'oublier encore plus, pauvre con, à deux mètres sous terre pour ne jamais risquer de se souvenir de toi par inadvertance, et tout ira aussi bien qu'avant, rien ne changera et ta mort n'aura rien apporté à personne, comme ta vie, celle dégueulasse que tu auras passée à te faire sucer par des filles comme moi, par des putains comme moi, des putains comme je suis et comme je n'ai pas envie d'être plus longtemps.

Elle entend passer une moto dans la rue, un bolide, le bruit du moteur qui résonne dans la pièce, qui déchire les lumières orangées et en craque d'un seul coup le calme agencement.

Elle ne sursaute même pas.

Elle reste immobile, sûre maintenant qu'elle ne sursautera plus jamais, que rien ne la surprendra plus jamais, qu'elle se contentera juste pendant un bref laps de temps de collecter ce genre d'information, parce qu'elle n'a pas le choix, mais qu'elle n'en fera rien, qu'elle ne les stockera nulle part, qu'elle n'en analysera plus le sens, ni la fonction, qu'elle ne sera plus qu'un récepteur qui va se fermer petit à petit, se fermer et ne plus rien collecter, n'être même plus un récepteur, et s'éteindre, baisser petit à petit le volume d'un micro et appuyer sur OFF, libérer un dernier CLAC et s'offrir tout entier au silence, refuser qu'on dise quoi que ce soit d'autre, refuser jusqu'au bruissement de l'air qui se frotte contre lui-même, jusqu'au souffle bruyant d'une pièce vide, jusqu'à la possibilité qu'un son, n'importe lequel, infime peut-être, se perde par mégarde et fasse s'écraser quelques atomes sur la membrane sensible, quelques atomes naturellement inutiles, seulement témoins que le micro est en marche.

Elle n'entend plus la moto.

Elle se dit qu'elle a bien fait de ne pas sursauter.

Elle se dit que de toute façon, cette moto n'est pas passée là pour qu'elle l'entende ou pour la surprendre, juste pour elle, que ce serait complètement con de penser ça, qu'en fait, cette moto reliait juste un point à un autre et que le fait d'être l'observateur de son passage n'était qu'un détail sans importance, ou un hobby, comme certains types peuvent collectionner les timbres, ou les pièces de monnaie, pendant que d'autres passent à côté sans même s'en apercevoir.

Elle se dit qu'elle est de ces gens-là, que les images, les sons, les odeurs qui l'entourent ne l'intéressent plus, qu'elle passe simplement à côté, qu'elle a cessé de collectionner, de ranger, de classer, qu'elle a cessé d'être passionnée par l'accumulation de ces données futiles, comme ces types qui ont cessé de collectionner des pin's quand ils se sont aperçu que personne ne s'y intéressait plus, que c'était devenu ringard.

Elle se dit que le mouvement, la vue, l'ouïe, tous les sens et toutes les actions d'une vie sont devenus ringards, qu'ils n'intéressent plus personne que celui qui les collectionne et aussi que prendre conscience de la stupide finalité de sa collection n'est pas une chose atroce, une chose anormale, mais une chose intelligente finalement, une chose issue d'un état de lucidité tel qu'il en devient presque gratifiant, qui pourrait même en devenir jouissif s'il n'apportait pas avec lui les milliers de questions et de remords et aussi la tonne de désespoir qui lui tiennent compagnie, et ça dans tous les cas.

Elle écoute son cœur qui bat.

Elle se dit que réussir à entendre son cœur battre ne lui est pas arrivé souvent dans sa vie, mais que deux de ces occasions se sont bizarrement produites le même soir, ce soir.

Elle se souvient comme son cœur battait juste après qu'elle se soit fait prendre par ce type.

Elle se souvient qu'il battait si fort, avec tant de violence, qu'elle avait l'impression que ça n'était pas complètement fini, comme s'il avait subitement décidé de la frapper après l'avoir baisée, comme si entendre son cœur battre, le sentir marteler sa poitrine après l'amour faisait aussi partie de l'amour, comme si c'en était le dessert, presque aussi dur, presque aussi nourrissant que le plat de résistance, mais plus sucré et en plus petite quantité aussi, parce que doucement, tranquillement, les coups étaient devenus moins puissants, l'air moins nécessaire, et le rythme était finalement revenu à une fréquence normale, la fréquence imperceptible de la journée, celle qu'on ne sent pas, à laquelle on ne fait même pas attention, celle qui nous fait vivre plus longtemps.

Elle se demande combien de fois son cœur va encore battre et à quel moment elle aura réussi, un peu comme les plongeurs en apnée, à ralentir son rythme cardiaque à l'extrême, jusqu'au point de non-retour, à quel moment les intervalles entre les pulsations vont s'allonger et enfin à quoi ressemblera son dernier battement de cœur, s'il sera plus beau que les autres, plus fort, tristement résigné, inachevé ou juste normal, comme les autres, à la différence près que ce sera le dernier.

Elle se demande si elle est vraiment sûre.

Elle se demande aussi si c'est elle qui va réellement décider ce qui va se passer maintenant ou si c'est quelque chose d'autre, quelque chose dont elle serait la victime essayant de se persuader par tous les moyens qu'elle est la seule maîtresse de ses faits et gestes, en l'occurrence de l'absence de fait et de geste.

Elle se dit qu'elle serait peut-être dans le même état si elle n'avait pas vécu ce qu'elle vient de vivre, si elle avait juste balancé ce type, dans le café, et si elle était simplement rentrée chez elle, peut-être qu'elle serait tout aussi immobile à l'heure qu'il est, emportée malgré elle par cette force qui est en train de l'emporter, cette force qu'elle n'a peut-être pas créée mais qui était peut-être là dès le début, tapie, attendant son heure, se développant, évoluant lentement et prenant possession de chacun de ses membres, de chacun de ses organes, l'allongeant sur le lit, la faisant s'imaginer qu'elle était en train de mettre fin à ses jours par la simple force de son esprit, lui dictant les arguments, la menant à l'évidence, à l'inéluctable, la déposant juste devant, faisant de sa mort prochaine un acte purement personnel pour ne pas qu'elle regrette, pour qu'elle sache aussi que c'était la seule solution, le seul remède à la maladie qui l'avait rongée et devant laquelle elle ne pouvait de toute façon rien faire, le seul remède, la seule solution, presque imposée mais mûrement réfléchie, pour qu'elle se sente adulte, responsable de sa décision, la seule qui ait le droit de décider si elle doit vivre ou non, si elle doit débrancher le système ou non, surtout en fait pour la persuader de le faire, et puis le faire, si rien de tout ça ne marchait.

Elle se dit qu'il y a peut-être une force qui veut la pousser jusque-là.

- Et bien, ma jolie ? Vous ne semblez plus très sûre. Quelque chose ne va pas ?

- Je ne sais pas, j'avais l'impression que je vous suçais parce que j'en avais envie. En fait, je crois que je vous suçais parce que vous me tiriez les cheveux si fort que je n'avais pas le choix. Je crois aussi que je ne pouvais que sucer quand vous m'avez enfoncé votre queue dans la bouche, que je ne pouvais que sucer ou mordre, et je ne voulais pas mordre. Je ne voulais pas vous faire mal. Je crois que je me suis dit que j'aimais ça. Je crois que c'était faux, mais je crois que je me le suis dit quand même pour ne pas avoir à me dire que je n'avais pas le choix de toute façon, que j'étais trop faible pour vous mordre, que j'étais trop faible pour refuser, et alors je crois que je vous ai sucé, que j'y ai mis tout mon cœur, toute mon application, alors que j'avais horreur de faire ça, et que j'ai caché l'horreur derrière le vice, derrière le plaisir mythique du vice, le bouclier qui protège le pervers de sa propre damnation, le criminel de sa malheureuse impuissance. Je crois que je suis une victime. Je crois que je suis une esclave. Je ne sais pas si j'ai eu tort mais je sais que je n'ai pas eu raison. Je sais maintenant que je ne pensais pas quand je croyais penser, que je ne vivais pas quand je croyais vivre, que tout ce qui m'est jamais arrivé dans ma vie m'est arrivé sans que je puisse en dire quoi que ce soit et que finalement, je n'ai jamais rien fait qu'on ne m'ait imposé, pensant le contraire, ne pensant peut-être même pas, juste subissant, comme je subis en ce moment votre bite dans ma bouche, comme j'ai subi le baiser dans le pré, comme j'ai subi aussi tout ce qui a fait que je croyais être moi. Mais je n'étais pas moi. J'étais quelqu'un d'autre. On s'est servi de mon corps. On s'est servi de mon âme, comme d'un instrument, comme d'un outil pour modeler un monde qui n'était pas le mien et qui n'était peut-être celui de personne, qui n'appartenait au fond qu'aux forces invincibles qui nous gouvernent, qui nous disent où mettre le pied, sur quels doigts l'écraser, sur quel visage l'appuyer. Oui. Je crois que je ne suis plus très sûre et je crois que quelque chose ne va pas, que quelque chose ne pourra plus aller à la lumière de ces constatations. Je crois que je ne sais plus où j'en suis. Je crois que je vais arrêter de vous sucer un petit moment, réfléchir vraiment à ce que j'ai réellement envie de faire et peut-être continuer plus tard, ou arrêter tout, je ne sais pas encore.

Elle pense que tout est peut-être allé un peu trop vite.

Elle pense qu'elle se trompe peut-être.

Elle pense qu'elle a peut-être encore de belles choses à vivre dans l'avenir, que le pire est peut-être passé.

Elle pense que son sens, sa signification, elle les trouvera peut-être bientôt, qu'ils sont peut-être tout proches et qu'ils n'attendent qu'une nuit comme celle-là pour surgir, et illuminer son existence, et faire que soudain, elle devienne utile à quelque chose, à quelqu'un, qu'elle devienne sensée, qu'elle ait une place quelque part parmi les autres, que les autres aussi prennent leur place.

Elle pense que tout n'est peut-être pas perdu, mais alors à quoi bon tout ça ?

Elle se dit que c'était peut-être que des chichis de petite fille, peut-être rien qui ne vaille vraiment la peine qu'on s'y intéresse, et peut-être que demain tout ira mieux, et peut-être que tout est super aussi, et peut-être bien que tout n'est pas si terrible, putain, peut-être pas tout quand même, mais alors pourquoi elle n'y arrive pas, pourquoi elle n'arrive pas à être complètement persuadée de ça, ou d'autre chose, mais sûre, qu'elle sache au moins ce qu'elle pense réellement, elle qui normalement devrait être la seule à le savoir.

Elle se dit qu'elle n'en sait rien.

Elle se dit qu'elle ne sait plus quoi faire.

Elle sent venir quelque chose, du fond de sa gorge.

Elle a du mal à avaler sa salive.

Elle sent ses yeux qui piquent un petit peu et son nez qui devient plus humide.

Elle essaie de prendre sa respiration, et au milieu de son geste, sa poitrine se bloque nette, comme si elle avait voulu respirer plus profond que la taille de ses poumons ne le permettait.

Elle n'ouvre toujours pas les yeux.

Elle ne pense plus à rien.

Elle ne fait que sentir ce qui est en train de se produire, et elle se dit que ça y est, qu'elle est morte, que son cœur a dû s'arrêter de battre et que son cerveau va encore vivre encore quelques secondes et mourir, lui aussi, mais elle n'a pas le temps d'y réfléchir plus longtemps, et son corps tout entier se débloque d'un seul coup, sa poitrine en premier, puis ses yeux, ses jambes, ses bras, et tout le reste, et dans un spasme effroyable, dans un sursaut qui éveille en elle toutes les fourmis qui avaient investi ses membres et qu'elle avait ignoré jusqu'à présent, dans un bond surnaturel l'emportant dix centimètres au-dessus de son lit, la forçant à se redresser dans le même mouvement, la faisant porter ses mains à son visage, dans un affreux reniflement caverneux, immonde, issu d'un nez chargé, humide, d'un seul coup, d'un seul geste imprécis, elle finit par exploser en sanglots, d'un lent et puissant sanglot qui résonne dans la rue, qui s'y perd et qui n'en revient pas, qui reste dehors, bouffé par la ville, gardé captif, la preuve évidente d'un abandon de plus, la pièce à conviction d'un nouveau de ses crimes, le lot de consolation d'une défaite supplémentaire et sûrement aussi la seule et unique raison dont elle avait vraiment besoin pour être sûre de ce qui se passait.

## CHAPITRE IV

Elle pleure des larmes brûlantes.

Elle tremble de froid, ou de chaud, ou plutôt de la tétanie de l'enfant battu.

Elle se dit qu'elle est revenue au point de départ, qu'elle aurait mieux fait de faire ça plus tôt, cracher toutes les larmes de son corps sur le carrelage de ce type, en inonder tout son appartement dégueulasse, le laver de son chagrin, le purifier de sa honte et ne pas se contenter d'y verser trois misérables sanglots avant de partir poliment.

Elle sait qu'on ne rejoint la grâce qu'en faisant preuve de courage, notion parmi toutes qui reste la plus éloignée de son existence, comme si, menottée par l'autorité de la Peur Givrée, elle avait passé le plus clair de son temps à fuir jusqu'à la seule possibilité d'être un jour quelqu'un de brave.

Elle se passe les poignets sur les yeux, pour essuyer ses larmes, mais si fort en fait qu'elle semble plutôt essayer de les renfoncer au fond de ses orbites, geste similaire à celui de l'assassin qui gifle sans retenue sa victime pour tenter de la ramener à la vie alors que le crime est commis, comme une dernière tentative pour rétablir le statu quo après que le premier pas ait été franchi, le faisant pénétrer violemment dans l'aventure, pas comme un regret mais comme une bourde, une bourde qu'on essaie de réparer malgré tout même si on sait pertinemment qu'il n'y a rien à faire.

Et elle sait qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il est trop tard maintenant et qu'elle a craqué au seul moment de sa vie où le spécial lui tendait les bras.

Elle se dit qu'il n'aura pas manqué grand chose.

Elle se dit qu'il n'y avait qu'à attendre et elle se dit enfin qu'elle n'a même pas été capable de ça, qu'elle n'a même pas eu le courage de simplement attendre à ne rien faire.

Elle se demande jusqu'où l'ironie du sort la poussera après une telle humiliation et elle pense que ce genre de fin tragique, romanesque, sophistiquée, était définitivement trop belle pour être vraie.

Elle se dit que la Mort est beaucoup plus vicieuse que ça, qu'elle ne lui laissera pas la satisfaction de s'éteindre comme elle l'avait prévu, qu'une fois de plus, c'était trop simple et que le destin devait lui réserver un calvaire bien plus fade, un chemin de croix bien plus insipide.

Quelle conne.

C'est ce qu'elle se répète.

Bien sûr qu'elle n'allait pas mourir, mourir de rien.

Bien sûr qu'elle se lèverait le lendemain matin pour aller à la fac comme tous les autres jours, et bien sûr qu'elle ferait les boutiques pendant une bonne partie de la journée pour trouver une belle robe à se foutre sur le cul pour la soirée de samedi, et on lui demanderait à coup sûr si elle avait passé une bonne nuit dans les couloirs déchirés de la fac, et elle dirait oui, machinalement, raconterait peut-être son aventure sexuelle à des amies très proches mais sans s'étendre sur les détails scabreux, et bien sûr tout redeviendrait normal, dédramatisé, soft, sans la moindre parcelle d'excitation, ou peut-être l'indistincte caricature de l'excitation, grossie, vulgaire, puérile.

Elle sent naître au coin de son nez une jeune larme de liquide visqueux qui risque un œil au dehors de sa narine et entreprend de faire ses premiers pas en direction de sa lèvre supérieure. Ca la chatouille.

Elle laisse glisser la petite traînée, se réjouissant du frisson glacé de la bave nasale sur la peau. Au moment où la sensation devient insupportable, elle pose son index juste au-dessous et stoppe la descente et la démangeaison.

Et elle repense à la rose, à la rose épineuse blessant l'enfant rendu insouciant par sa beauté.

Elle se dit que le monde entier est recouvert d'épines, que les gens, les situations, les lieux qui le composent ne sont finalement que d'énormes buissons acérés, ravissants, aguicheurs, mais fatals à celui qui ne s'en méfie pas assez.

Elle se demande si l'univers ressemble à un gigantesque bouquet de roses et aussi de quelle couleur est-ce qu'elles peuvent bien être, toutes rouges, toutes roses, ou peut-être, comble de la perfidie, du blanc immaculé qu'on associe à la pureté des cieux.

Elle regarde ses mains, se dit que si tout dans ce monde doit vraiment être une rose, alors elle doit en être une aussi, forcément le bourreau de quelqu'un, forcément le rêve de quelqu'un et elle ne cherche pas très loin de qui elle a bien pu être l'idéal et l'inferral.

Elle se demande si elle a été aussi atroce, aussi cruelle que la fleur de son enfance l'avait été avec elle.

Elle ne le pense pas.

Elle se dit qu'elle a couché avec lui, quand même, qu'elle lui a même proposé de remettre ça. Comment être plus délicate, plus adorable ? Est-ce que c'est ça, être une rose ? Où est la blessure ? De quelle plaie coule le sang ? Et lui dans tout ça ? Est-ce qu'elle doit vraiment porter toute la responsabilité de cet acte sur ses épaules ? Lui n'est-il pas une rose ? N'aura-t-il pas été l'ange ténébreux d'un tiers ? Lui aussi se sera probablement appliqué avec un zèle fanatique, à un moment de sa vie, à faire le malheur d'un autre, peut-être le sien après tout. Et quelle différence y a-t-il alors entre elle et lui ? Où sont passés les quelques grammes de science qui lui donnait plus de poids pendant leur conversation, dans le café, ces centimètres de plus qui la rendaient imposante, supérieure face à ce gringalet d'un mètre soixante-quinze dans la force de l'âge ?

Elle se dit qu'il y a effectivement quelque chose, quelque chose qui persiste à faire d'elle une rose plus reluisante qu'il ne pourra jamais l'être, et cette chose, c'est la nature même de la rose, nature qui ne s'offre pas au monde entier comme elle le croyait.

Et elle se dit que c'est là la grande différence, c'est que lui, ce n'est même pas une rose, qu'il n'est pas une rose et qu'il ne le sera jamais, parce qu'une rose est belle et qu'elle attire le regard et aussi parce que la piqûre de la rose intervient quand l'attention est détournée par sa beauté. Et où se cache la beauté dans le corps qui l'a baisée cette nuit ? Où se cachent les pétales lisses, l'odeur de satin ?

Et elle en conclut qu'il existe une autre sorte d'épineux, une autre race de tortionnaires, autre caste qui ne se sert de rien d'autre que de la force ou de la persuasion pour attirer ses victimes sous la potence. Pas de robe scintillante. Pas d'œil lumineux. Pas non plus de seins ou de cul façonnés par l'époque comme des pièges à loups affamés.

Et qu'est-ce qu'une épine sans le leurre de la grâce pour en dissimuler le danger ?

Elle se dit que ce qui l'a baisée cette nuit, c'est une ronce, que ce qui l'a baisée cette nuit, c'est la plante rampante et tenace des sous-bois et des jardins mal entretenus.

Elle savait que c'en était une. Personne de toute façon ne confond une ronce avec quoi que ce soit d'autrement végétal, et sûrement pas avec une rose et que c'est d'ailleurs la seule fierté de la ronce : dévoiler au grand jour sa nature maléfique, sa soif de sang, et n'être rien d'autre que ça : l'incarnation parfaite du Mal sans aucun déguisement qui pourrait nous tromper sur sa nature.

Et elle se dit que finalement, qu'est-ce qui est le plus mauvais ? Le Mal ou le Mal qui se cache derrière la palissade polie du Bien ?

Elle se dit que même après réflexion, elle ne peut pas lui en vouloir. Et elle se dit aussi que la Rose, c'était elle, qu'elle n'a jamais cessé de l'être depuis le jour où elle s'est trouvée belle, où on l'a trouvée belle, depuis le jour où elle s'est servie inconsciemment de cet atout comme d'une arme légale, comme d'un coup autorisé pour obtenir des choses qu'elle ne méritait pas forcément. Non pas qu'elle ait été une pute, mais au fond, comment appeler ça autrement ? Et au fond, comment agir autrement ? Est-ce qu'il fallait qu'elle se lacère le visage ? Est-ce qu'il fallait qu'elle se néglige à l'extrême, qu'elle transforme son appartement en dépotoir puant, son corps en ramassis maladif, comme un panneau avertisseur tatoué sur son front prévenant tout un chacun du danger qu'elle représente ? Est-ce que c'était ça, la véritable loyauté, le véritable amour de ses contemporains, les prévenir, les prévenir sans cesse pour ne pas qu'ils croient voir un ange à la place du démon qu'elle se savait être ?

Et elle pense que la Ronce a finalement plus de cœur que la Rose. Les mêmes épines, mais plus de cœur.

Et elle pense aussi à ces petites largeurs sur ses hanches, ses petites largeurs qu'elle exérait, qu'elle voulait voir disparaître à tout prix parce qu'elles l'éloignaient de l'image idéale de la plante bien taillée. Ces largeurs, aujourd'hui, elle voudrait les voir énormes, disproportionnées, pendantes sur ses cuisses et idem pour le reste parce qu'elle sait maintenant que plus les largeurs seront fines et plus la rose sera belle, dangereuse, perfide et aussi qu'elle n'en sera qu'avec plus de crédibilité la putain qu'elle est déjà.

Elle pense qu'elle ne veut plus être une putain et elle pense aussi que ce doit être le labeur le plus difficile pour une femme, bien plus douloureux que celui de l'accouchement, ne plus accepter de vendre ses faveurs, parce qu'une femme n'est que désir et que pour n'importe quel homme, pour les autres femmes aussi, une femme représente tout ce qui peut apporter la vie de réjouissances et de fierté, et aussi que dans la Grande Trinité du monde moderne, c'est la femme qui arrive en tête de liste, l'épouse, avant la voiture et le travail dans l'ordre qu'on voudra.

Elle se dit que pour elle, parée de son statut sexuel irrévocable, son irrésistible destin fonce tout droit vers la réalité de la putain, vers l'irréfragable travail de la chair, sans qu'elle ait un seul mot à en dire, sans qu'aucune femme sur cette planète n'ait un seul mot à en dire, sans même que la plupart y pense un seul instant, ne se dise un seul instant que c'est la nature qui les a faites putes, que c'est la naissance qui les a jetées sur le trottoir, parents proxénètes, frères complices, administration consciente et adaptée à la fatalité du Grand Maquereau.

Elle se dit enfin que le monde se divise en deux, que ses habitants, au choix, sont des roses ou des ronces, tous venimeux, tous mortels, certains plus beaux que d'autres, certains plus francs que d'autres, immense roseraie avec, aplati sur son sol, un tapis de vermine que piétine la Beauté.

Elle ne pense pas qu'elle dormira ce soir.

Elle ne pense pas qu'elle mourra non plus.

Elle se lève, ouvre encore le frigo, prend à nouveau le bocal de jus d'orange et s'approche de la fenêtre ouverte.

Elle boit une gorgée et regarde en bas.

Elle se dit que certaines personnes ont une vie qui ressemble à une route gigantesque, se perdant sous l'horizon.

Elle se dit que sa vie à elle, c'est dix mètres de trottoir sur lesquels elle fait les cent pas.

\*

\*\*

Elle remonte sur son lit, sur la monture drapée qu'elle chevauche depuis le début de la nuit, fidèle destrier la menant, déception après déception, de contrées arides en no man's lands jonchés de charognes.

Elle se dit qu'elle avait donné à cet épisode nocturne un tel souffle aventureux que le retour à la pensée quotidienne est d'autant plus difficile.

Probablement aidée par l'approche du sommeil, elle pense que ce qu'elle croyait être la Mort ne devait être que l'assoupissement complet, elle flottant entre rêve et pensée, étourdie, à demi consciente, essayant de s'endormir en imaginant, espérant peut-être, qu'elle ne s'éveillerait plus jamais.

Elle se dit qu'une fois de plus, elle a été bien stupide.

Elle s'allonge dans l'empreinte qu'avait creusée dans le matelas son immobilité prolongée et ferme les yeux.

Elle reste quelques secondes dans cette position pour finalement se retourner, chercher un endroit un peu plus frais sur le drap.

Elle ne le trouve pas.

Elle se dit que tout le lit ne peut pas être à ce point bouillant.

Elle se retourne encore.

Elle sent un picotement derrière la tête.

Elle se dit qu'une grande partie de sa divagation de toute la nuit devait aussi venir du fait qu'elle n'a jamais vraiment supporté la chaleur.

Une divagation. C'était juste une divagation. Une sorte de déprime, comme ils disent.

C'est ce qu'elle pense.

Ce n'est pas ce qu'elle pense vraiment, mais c'est ce qu'elle se dit qu'elle pense.

Elle se retourne encore une fois sur les draps.

C'était juste une divagation. Bien sûr que c'était juste une divagation.

C'est ce qu'elle se répète.

Elle essaie de s'en convaincre, bien sûr, mais la volonté d'y parvenir perd peu à peu de sa ténacité au fur et à mesure que ses yeux roulent vers le haut de son crâne.

Une déprime passagère.

C'est ce qu'elle se dit. De moins en moins fort, mais c'est ce qu'elle se dit quand même.

Et puis après tout, elle pense qu'elle est totalement dans son droit de faire une petite déprime, comme ils disent, qu'après ce qu'elle vient de vivre, c'est tout à fait légitime, que n'importe quelle fille aurait fait pareil.

Et puis les mots qu'elle se dit ne sonnent plus très juste, et rapidement, en continuant à se ressasser la même explication logique au phénomène de cette nuit, elle a l'impression que c'est quelqu'un d'autre qui lui parle, une de ses copines connes et déjà mortes, par exemple, ou quelqu'un d'autre, de complètement inconnu, et surtout, de complètement extérieur à elle, une source de banalité bien loin de la vérité qu'elle a saisi pendant toute cette nuit, bien loin du langage qu'elle a soudain utilisé.

Et très vite, elle s'aperçoit que cette voix qui parle, ce n'est plus elle, qu'elle en est certaine, et plus important que tout, que le discours de cette voix, ce n'est pas la vérité, que c'en est même très loin, elle en est persuadée, parce qu'au fond, la vérité, elle, elle s'aperçoit qu'elle la connaît bien, et la vérité, c'est qu'elle n'est même pas là, qu'elle ne peut évidemment pas être là en train de se dire ce genre de choses, se dire que c'était pour de faux, que c'était juste des caprices de petites filles, et elle croit enfin profondément, elle ne pense plus, elle croit, qu'il est impossible que tout ça n'ait été que du bavardage de jeune fille déprimée, parce que si dans sa vie, elle n'avait jamais réfléchi aussi longtemps

d'affilée et que si après cette réflexion, elle en était arrivée à une conclusion, c'était que forcément, cette conclusion était plausible, et que cette conclusion était même peut-être la seule à prendre en compte de toutes les conclusions qu'elle aurait jamais à examiner.

Et même si c'était un rêve, et même si c'était une hallucination, elle se dit que peu importe, que sa vie devra alors devenir moins importante que son rêve, que ce sera désormais la seule solution pour penser réellement, ne plus simplement se dire, mais aussi croire, être sûre, et agir peut-être.

Et elle croit que la vérité, c'est qu'elle ne s'est jamais levée pour boire ce jus d'orange, qu'elle ne s'est jamais penchée à la fenêtre pour se dire qu'elle était une putain et qu'elle n'est jamais retournée dans son lit pour y chercher un endroit plus frais.

Elle croit que la vérité, c'est qu'elle ne l'a jamais quitté, son lit, et que sa réflexion ne s'est même jamais arrêtée, que ses quelques pas vers le frigo devaient tout simplement en faire partie, qu'ils devaient en être la suite logique, peut-être la mise en garde contre un quotidien qui allait revenir plus vite que prévu si elle n'y prenait pas garde.

Et elle est heureuse d'avoir réagi à temps, heureuse aussi que son raisonnement ait eu la force de la prévenir des pièges que recelaient les images trop familières, à commencer par celle de son appartement, sanctuaire dédié à la non-vie dont elle était l'adepte la plus fervente encore quelques heures plus tôt.

Elle sent sa colonne vertébrale qui chauffe doucement, mais elle n'y fait pas attention. Peut-être qu'elle prend ça tout simplement pour la chaleur de la réflexion qui revient après une courte pause sur la fraîcheur d'une autre partie du drap.

Elle se dit qu'elle est ailleurs.

Elle espère que ça pourra lui faire oublier l'humidité des larmes sur son visage, une petite couche d'eau salée qui lui rappelle qu'elle est en train de pleurer, la Mer des Regrets sur ses joues.

Elle est maintenant certaine qu'elle ne pourra pas mourir comme ça, juste en attendant que quelqu'un d'autre la tue à sa place. Oh ! Elle aurait bien aimé, mais elle ne voit pas comment, et elle se dit qu'après tout, elle n'est pas un moine zen, que si elle en était un, elle serait peut-être capable de ralentir les battements de son cœur pour le faire taire à tout jamais, mais étant donné qu'elle n'a même pas la moindre idée de la façon dont se déroule une simple séance de yoga, elle pense que ce n'est même pas la peine d'essayer de cette manière-là.

Elle pense qu'il va falloir qu'elle trouve un moyen plus rapide, plus efficace aussi.

Elle se dit que maintenant est passé le temps où elle devait réfléchir au réel bien-fondé de la fin à ses jours, que maintenant, le moment est venu de passer à l'acte, que l'aube approche et qu'avec elle s'évanouiront toutes ses peurs, toutes ses certitudes, toutes les indispensables raisons de faire ce qu'elle doit faire, qu'il ne faut pas la laisser détruire le raisonnement logique de toute une nuit d'extralucidité, qu'il faut absolument mettre en application la théorie avant que le papier sur laquelle elle est écrite ne flambe à la lumière du soleil comme c'est toujours le cas.

Et puis après tout, pourquoi pas ?

C'est ce qu'elle se dit.

Elle se demande pourquoi elle ne serait pas capable de s'éteindre simplement.

Elle se dit qu'il doit bien y avoir un mécanisme, quelque part dans le cerveau, qui serve dans ce genre de situation, qu'on en sait si peu, après tout, sur le cerveau, que ce détail a peut-être encore échappé aux chercheurs, mais qu'il doit bien exister quand même, une sorte de bouton rouge sur lequel on appuie pour abandonner la mission, un bouton d'autodestruction.

Elle repense à un livre bizarre qu'elle avait lu sur les phénomènes étranges, fantômes et revenants, se souvient que l'un des chapitres était consacré aux cas de combustions spontanées, qu'il arrivait qu'on retrouve des gens, chez eux, la porte fermée de l'intérieur, le corps dévoré par des flammes inexplicables, des flammes qui, après autopsie, se révélaient issues de l'intérieur même du corps, brûlant les organes, les os, pour finalement s'étendre à l'épiderme et aux quelques objets alentour, mais parfois se contentant de calciner les membres en laissant intacts les habits pourtant très inflammables comme les bas en nylon d'une vieille dame, par exemple.

Elle se demande s'il ne s'agit pas là du fameux bouton qu'elle essaie d'atteindre.

Elle se demande si ces gens étaient comme elle, s'ils avaient vécu le même genre de nuit avant que le feu salvateur ne se déclare et réponde à leurs attentes, combien de temps ils avaient pu attendre aussi, immobiles, convaincus, paisibles comme des sorcières léchées par les flammes du bûcher.

Elle se demande si cette chaleur surnaturelle qui l'a habillée toute la nuit et qui continue à se propager dans son dos, ça ne pourrait pas être ça, le Grand Bûcher qui commence à l'enlever.

Elle ne bouge plus, reprend sa pose de statue ruisselante, marbre doux à demi plongé dans le bassin d'une fontaine.

Elle sent la chaleur dans son dos, tellement présente, tellement réelle, prenant presque une forme, prenant presque vie, ligne brûlante du haut de ses fesses à la base de son cou.

Elle ne sent plus l'air frais qui entrait il y a encore quelques instants par la fenêtre ouverte. Elle a l'impression que l'air frais est maintenant condamné à rester dehors, renvoyé à son occupation de refroidisseur des masses sulfureuses, parce qu'à l'intérieur, c'est désormais le domaine du Feu, le territoire impénétrable de la purification, le théâtre en marche de l'Incendie d'une vie.

Elle se dit que vu de l'extérieur, le spectacle doit être particulièrement beau, que des passants sont peut-être même arrêtés au bas de l'immeuble, les yeux au ciel, à regarder les flots orangés qui sortent en trombes de la fenêtre de sa chambre, que l'un d'eux s'est peut-être même arrêté, en voiture, juste pour être impressionné par l'image à laquelle ils auraient, au fond, tous voulu être mêlés, cramant eux aussi dans le brasier de délivrance, fixant sans pouvoir s'en empêcher la représentation de leur idéal le plus intime, cette grande fournaise, cette machine élémentaire, effaceuse, implacable, transformant le simple citoyen en héros, en martyr, lui qui, finalement, à l'instar des sorciers et des prêtres sataniques, rôti comme un porc, serait bien loin d'implorer la grâce de Dieu, plutôt attiré par une plus belle immolation, par une flambée encore plus grandiose, aspirant à un enfer dans les braises duquel il préférerait brûler plutôt que d'avoir à prendre conscience pendant une éternité de lâcheté qu'il a été un brave homme lors de son lamentable séjour sur Terre, n'attendant avec ferveur qu'une seule chose : qu'on l'oublie, qu'on fasse de lui une cendre et qu'on disperse cette cendre dans un vent violent pour que personne ne s'en souvienne plus jamais, pour que personne n'ait la cruauté de se remémorer à quel point il a été inutile au monde qui l'avait engendré.

Et elle s'imagine qu'un homme est effectivement là, au bas de chez elle, sa voiture en double file, arrêtée d'urgence, et qu'il regarde vers sa fenêtre, qu'il regarde les tornades flamboyantes et invisibles qui en sortent, et que soudain, touché par cette vision, il ouvre grand les portières de sa voiture et mette en marche son autoradio, fasse hurler dans tout Paris la plainte d'un opéra tragique, offrant à la mort à laquelle il assiste une portée musicale à laquelle personne n'aurait pu penser.

Et aussitôt, bercée par cette délicieuse pensée, elle croit entendre des chœurs, des chœurs lancinants qui montent du bitume au bas de chez elle.

La chaleur.

La tragédie.

Elle se demande si c'est enfin là que se termine l'histoire, si c'est enfin là que meurt le chemin, définitivement vaincu par la virulence d'une réflexion trop indiscutable.

Elle est allongée sur son lit, il n'y a évidemment personne au bas de chez elle, mais elle se dit que peut-être qu'en tendant vraiment l'oreille, elle pourrait finir par entendre les chœurs, tous les anges de l'Enfer sonner dans leurs clairons d'os et de pierre, et elle se dit aussi qu'après tout, ils n'ont peut-être jamais cessé de jouer, depuis l'instant primitif où elle est venue au monde, sa vie illustrée chaque jour par un mugissement rauque et une note sinistre.

Une faible piqûre dans sa nuque. Un insecte qui aurait planté son dard dans son dos balance tout son venin au fond de sa moelle épinière.

Elle ne sent rien.

Devant elle, la fin du voyage, elle l'espère, l'expérience ultime qu'il fallait qu'elle vive pour dire qu'elle avait tout essayé pour ne pas faire ce qu'elle a maintenant à faire.

La chaleur.

Plus capable de rien. Plus envie de rien non plus.

La fin de l'histoire.

Les chœurs.

Les chœurs.

\*

\*\*

Les chœurs.

Elle les entend maintenant clairement.

Elle se demande si c'est vraiment elle qui entend ou si elle se sert seulement des oreilles de cette fille pour capter les sons.

Elle pense que peut-être, elle n'entend rien, que c'est peut-être l'autre qui entend, parce qu'après tout, elle ne peut pas vraiment être elle, elle ne peut pas vraiment être cette étudiante embarrassée par l'heure tardive, les partiels de janvier ou la robe qu'elle mettra samedi.

Et elle se dit que ça, ça serait très logique, d'autant plus logique que cette fille, elle ne la connaît pas.

Oh ! Les saletés qui la compose, elle les reconnaît bien, mais pour ce qui est de la fille, elle a beau se creuser la tête : inconnue au bataillon, comme tout le reste d'ailleurs, parce que maintenant qu'elle y pense vraiment, avec sa propre cervelle, elle croit bien qu'elle n'est même pas dans ce lit, ni même



inscrite dans aucune fac, nulle part, et en fait, elle croit bien qu'elle n'a même jamais été nulle part, ni vécu nulle part, ni été quoi que ce soit d'autre qu'une masse avachie sur un lit.

Et soudain tout s'éclaire pour elle, et c'est vrai qu'il aura fallu un certain temps, mais à présent, tout est transparent et elle peut clairement lire la solution, la vérité sur toute cette histoire, et la vérité, c'est qu'elle est morte, tellement morte d'ailleurs qu'elle n'a même jamais existé, seulement peut-être attardée pour quelques heures sur la mollesse d'un matelas de coton, quelques jours dans les pensées d'une idiote notoire.

Et même si l'idiote en question voit des lumières, la lueur rouge de son radioréveil, le reflet orangé de l'éclairage public ou même l'ampoule faiblarde à l'intérieur de son frigo, elle, elle sait qu'elle est la seule à entendre les chœurs parce que les chœurs ne chantent que pour elle, et sûrement pas pour une idiote dépressive.

Et elle voit cette fille.

Et elle se dit qu'à l'heure qu'il est, elle doit sûrement être au Paradis, ou ailleurs, encore plus loin, mais pas dans un lit chaud, pas dans un appartement minuscule aux fenêtres ouvertes, que ça, c'est impossible, qu'elle n'aurait jamais laissé qui que ce soit lui faire ça.

Et la démangeaison dans son dos commence à la gêner.

Et elle se prend à espérer la mue de sa peau actuelle, laquelle, tombante, pourrait laisser place à un horrible revêtement galeux, un tissu boutonneux qui la rendrait repoussante, qui pourrait peut-être l'extirper de sa condition dégueulasse de femme-putain.

En réalité, elle pense que ce ne doit être que des courbatures dues à la longue marche nocturne qu'elle a effectuée pour rentrer chez elle, et elle pense aussi que c'est dommage, qu'elle aurait bien aimé que son corps se décompose, qu'il mute peut-être, pour qu'elle ne soit définitivement plus l'objet de désir que la puberté a fait d'elle. Mais est-ce qu'il s'agit vraiment d'elle ? Et est-ce qu'elle sent réellement les remous véreux sous la peau de son dos ? Ou l'air frais ? Ou la moto qui passe ?

Elle pense que oui, que s'il y a bien une chose dont elle est sûre d'être l'esclave, c'est bien de ça, de la faible douleur qui entreprend de courir un peu plus profond dans ses chairs. La moto, non. L'air frais, non. Mais ces vagues piquantes sous son épiderme, elle en est certaine.

Et elle se dit que ça ressemble à une sorte de cancer, expansif, gourmand, projetant de bouffer, de seulement transformer peut-être, la moindre molécule de son corps.

Et devant la lourdeur du doute, elle se demande si ce cancer n'est pas l'application rigoureuse de sa longue réflexion, si finalement, ce cancer, ce n'est pas vraiment elle, la vraie elle, qui essaie de reprendre possession de ce corps qu'elle avait laissé à une pauvre conne pendant toutes ces années. Elle aime cette idée.

Elle se dit que ce serait un dénouement bien plus original que sa simple mort, qu'elle pourrait se contenter de réinvestir la dépouille de l'idiote qui n'en veut plus, la souiller, l'enlaidir à l'extrême et vivre pleinement une existence détachée de tout souci sexuel ou esthétique, se contentant de cultiver sa difformité comme un jardin sur sa peau.

Et je pense que ce serait un merveilleux dénouement.

Et elle ne pense plus. Et elle n'est plus rien.

Et elle, je viens de l'éteindre.

Et je pense que ce serait un merveilleux dénouement.

Et je pense. Maintenant, moi, je pense.

Et je pense aussi que la terreur ne peut pas s'arrêter d'elle-même, que ce genre de décision est indispensable pour reprendre possession de l'espace autour de moi, de tout cet espace qu'on m'a volé avant même que j'aie pu m'y débattre quelques secondes, quelques années, au moins pour le temps de l'enfance, le temps doré des découvertes, les laps qu'on m'a enlevés et qu'on a stocké ailleurs, dans une remise noire, pour le plaisir de personne, pour que personne n'en jouisse de quelque manière que ce soit, spécialement d'ailleurs pour que personne n'en jouisse, spécialement pour la privation. Mais à quel titre ? Au nom de quelle autorité ? Le bourreau garde sa cagoule. Le visage de celui qui tue ne doit pas être creusé de traits définissables. C'est l'implacable. C'est le fatal. C'est une ombre contre laquelle aucune voix n'a le droit de s'élever, aucun poing n'a la possibilité de s'abattre. C'est le fléau contre lequel on ne peut pas lutter, seulement condamné à se plier à sa loi ou à mourir, trouver ainsi d'autres législations moins pesantes, mais mourir. Et qui sait si la fuite peut nous rendre les creux et les volumes, les courbes et les droites ? Et qui sait si au-delà s'ébattent des peuples d'indépendance ? Et qui sait si ces peuples sont la réponse à la tyrannie, si vraiment un multiple peut nous rendre l'intégralité d'un nous-mêmes ?

Je pense que la liberté ne tolère peut-être que l'extrême solitude.

Je pense que la liberté ne s'obtient que par le refus de tout ce qu'elle n'offre pas.

Je pense que ce soir devront se concrétiser dans toute leur splendeur les marques catégoriques de ce refus.

Je pense que j'ai retrouvé mon bien.

Je pense que je jouis désormais de la totalité de mes sens.

Je pense avoir trouvé l'issue, avoir forcé la brèche, arraché aussi la pellicule terne qui recouvrait mes journées.

Je pense qu'il n'y aura plus de journées, qu'il ne pourra plus y en avoir, que la vie telle que je l'ai vécue jusqu'à présent est démodée, un peu comme mes chaussures, un peu comme la robe que j'aurais achetée pour la fête de samedi, comme les rêves que je faisais la nuit dernière, et la nuit d'avant, et toutes les autres nuits avant celle-ci, cette nuit qui a vu s'éteindre une partie de moi-même qui ne m'appartenait pas, qui a vu repoussés dans leurs retranchements l'Envahisseur Tranquille, la Calme Possession.

Je pense que tout ne pourra qu'aller mieux. Peut-être pas dans ce monde. Peut-être pas dans ce temps. Mais je pense que tout ne pourra qu'aller mieux.

Je pense.

Je pense enfin.

Je pense.

Elle doit être morte.

Cette douleur. Ce cancer.

Il fallait bien qu'il y ait quelque chose qui cloche.

\*

\*\*

La pression.

Mon cancer n'en finit plus de se développer. Un cancer ? Un brasier cancéreux.

Je pense à cette fille.

Je pense qu'ici s'achève son triste calvaire, qu'ici enfin elle peut reposer sa croix sur le sol, soulager son épaule du poids de la bêtise.

Je me dis que personne ne perdra rien à ce jeu-là, que tout le monde sortira grandit d'une expérience de cette envergure, elle rendue au sommeil des épuisés, moi vivante allégorie de son corps en veille, l'un ne pouvant être dissocié de l'autre, l'autre ne pouvant vivre en compagnie du premier.

Est-ce que subsistera ma voix quand elle sera bien éteinte ?

Est-ce que brillera la lune une fois le soleil consumé ?

J'aime à croire que ce sera le cas. J'aime à croire que de toutes les étoiles, la plus dépendante sera celle qui s'imposera avec d'autant plus de force au moment de l'extinction totale, ravie d'alternatives, devant elle, tous les possibles, les autres fades, les autres n'ayant pu que vivoter quand elles pouvaient vivre, elle protégée par un alibi de gaz en fusion, par un geôlier trop zélé pour qu'on reproche au prisonnier de n'avoir pu s'échapper, les autres recroquevillées, saisies par la peur de grandir au moment même où elles le peuvent, trop cristallisées dans la résistance pour élaborer sainement un avenir d'autonomie.

Je sens sous moi la rudesse délicate du sol sous le lit.

Je sens ce qu'elle ne pouvait pas sentir et je sais que bientôt, j'aurais à savourer la douceur d'un bois capitonné, la pénétration progressive dans l'épaisseur d'un cercueil, ultime raffinement de ma réflexion prostrée.

Et j'attends maintenant une éternité de quiétude.

J'attends de ne plus appartenir au règne animal et d'entrer dans celui, plus immobile, de la Terre, devenir minéral, être la pierre sur ma tombe pour enfin revenir, bien plus tard, et, toujours morte, sombrer dans la pose de la plante verte, dans l'infinie fadeur végétale.

J'essaie de me souvenir une dernière fois de la vie de cette fille, vie à laquelle j'ai assisté un peu malgré moi. J'y jette un dernier regard comme le touriste en haut de la passerelle de l'avion qui le ramène chez lui. Le séjour était plaisant. L'hôtel ne correspondait pas à la brochure mais il y a eu quelques bons moments. Il scrute le tarmac. Du bitume d'accord, mais du bitume étranger, celui de ses vacances. Est-ce qu'il n'est pas vachement plus beau, ce bitume ? Il trouve que si, que c'est même un foutrement beau bitume. Et puis il entre dans l'avion et l'air conditionné arrive sur lui comme une vague et le voilà pendant quelques heures dans le purgatoire au bout duquel il retrouvera son existence froide, surtout le bitume qu'il connaît, le même que l'autre, c'est vrai, mais celui qu'il connaît, et on n'aime jamais les choses qu'on connaît, ça, il le sait.

Je sens les remous du cancer dans mon dos.

Je pensais que c'était moi, la vraie moi, ce cancer.

Je me dis que ça ne devait pas être le cas, que ce doit être autre chose, peut-être le guide qui m'emmènera dans l'Autre Monde, celui que j'ai toujours connu, celui aussi au plus intime duquel je reprendrais racine.

Mais je sens maintenant courir les fluides sous ma peau, les canaux organiques d'un réseau qui se développe, de plus en plus envahissant, maintenant derrière moi comme une carapace de tortue, noire et bubonique. Un guide ne tenterait pas de me posséder, moi déjà acquise à tous les guides, suivant déjà le moindre des accompagnateurs. Alors pourquoi prendre cette importance ?

Il ne fait aucun doute que bientôt, ce réseau aura plus d'ampleur que moi, sera peut-être aussi plus digne d'intérêt que moi.

Et je me demande ce qui se passera alors, si la tumeur restera une excroissance de moi-même ou alors si je deviendrai instantanément une excroissance de la tumeur, un des liens du Grand Réseau, une simple jonction sans plus aucun libre arbitre. Aucun libre arbitre, mais une fonction. Et n'était-ce pas ça que je cherchais ?

Et je n'entends plus rien.

Et je crois que je suis maintenant arrivée nulle part.

Je suppose aussi que c'est ce cancer qui vient de prendre possession de mes sens, au moment même où je croyais les avoir reconquis. Peut-être que je suis désormais un nœud du Grand Réseau des Ames.

Je me demande si c'est vraiment comme ça que tout doit se terminer.

Je me demande combien de temps il me reste avant de laisser ma voix à la maladie, mes pensées à l'occupant, à présent qu'il possède l'envergure de mes mouvements.

C'est sûrement le dénouement.

C'est sûrement comme ça que l'on s'éteint, comme ça que l'on sombre.

Mais n'était-ce pas ce que je voulais ?

C'était bien moi cette idiote sur ce lit. Ça ne sert à rien de le nier. C'était bien moi qui voulais que mon cœur s'arrête de battre, que mon sang coagule dans mes veines, que la croûte s'y solidifie jusqu'à devenir pierre, jusqu'à ce que ma silhouette repose sur un socle en marbre le cul baignant dans l'eau croupie d'une fontaine. Alors quel problème ? Pourquoi ce cancer reste-t-il un problème ? Le laisser me prendre, le laisser disposer de mon corps, pourquoi y trouver le moindre désagrément ? C'était mon vœu. C'était bien dans cette direction que s'est engagée toute ma vie depuis le moment où je suis entrée dans ce café. L'abandon de mon corps, le legs total et sans condition de l'intégralité de mes cellules à qui en voudrait. Alors un cancer, finalement, ça n'est sûrement pas si mal que ça. Un cancer ou un inconnu. Quelle différence ?

\*

\*\*

Tout va maintenant trop vite pour que je saisisse quoi que ce soit.

Les chœurs.

Le Réseau.

Il y a premièrement cette certitude de m'abandonner dans le Calme Engrenage avec la meilleure volonté du monde, avec l'enthousiasme le plus sincère, et il y a ensuite ce passager clandestin, parasite gargantuesque plus imposant que l'organisme censé l'entretenir.

Et il reste quelque chose d'incompatible.

Il reste une zone d'ombre trop importante entre ces deux données pour que le prévisible se réalise dans toute son impeccable candeur.

Je me dis qu'il se passe peut-être quelque chose de beaucoup moins jouissif que prévu, qu'un incident s'est peut-être produit et que tout le système a peut-être entièrement déraillé, livré à des forces étranges, à des corrélations incontrôlables, à des enchaînements spasmodiques, me laissant dans les mains du hasard, petit constituant d'un mécanisme brisé, dont l'avenir importe peu, dont le destin n'est plus écrit.

J'ai peur tout à coup d'être allongé dans ce lit, non pas pour y crever, non plus pour m'y découvrir, mais simplement paralysée, soudain foudroyée par la maladie, condamnée à rester endormie jusqu'à la fin de mes jours, engluée dans un ennui si pesant qu'il aura tôt fait d'appeler la folie pour lui tenir compagnie.

Une paraplégique. Voilà peut-être tout simplement ce que je suis devenue. Et ce cancer qui me dévore ne serait plus un mystère. Et je serais tout bêtement une infirme frappée par le plus cruel des handicaps. Et les belles histoires que je me racontais devaient bien faire rire les oreillers sous ma tête, se marrer les perfusions dans mes bras.

Et puis je me demande si tout ça a vraiment une importance.

Le monde autour de moi s'est effacé quoi que j'en pense.  
Les signes se sont éteints et je suis seule avec moi-même.  
Ces putains de chœurs qui chantent.  
Ces putains de vers qui grouillent sous ma peau en un boucan de succions.  
C'est sûrement le dénouement.  
Evidement pas celui que j'attendais, mais un dénouement tout de même.  
Et je me dis que c'est logique, après tout, que jusqu'à ma propre mort ne pouvait pas m'appartenir, de la même façon que ma vie m'a échappée sans que j'y comprenne rien jusqu'à son ultime épisode.  
Et qu'importe l'instant où je m'éteindrai définitivement.  
Qu'importe les dates, les heures et le chrono.  
L'éternité commence peut-être avant que la vie ne se termine.  
Je croyais que j'étais déjà morte.  
Je m'aperçois que ça n'a aucune importance, que la certitude des états est une donnée bien trop humaine pour qu'elle me concerne encore.  
Une conne. Cette fille n'était qu'une conne, ou peut-être autre chose, qui s'en soucie ?  
Bien sûr que c'était moi.  
Bien sûr que j'ai fait tout ce qu'elle a fait, et même pire encore, mais désormais qui ça dérange ?  
Bien sûr, il ne s'est rien passé.  
Bien sûr, je ne suis pas morte.  
Bien sûr, je n'ai fait que rentrer chez moi comme une conne, une fosse béante entre mes jambes et bien sûr je me suis allongée sur mon lit, comme un blessé, sans envie, sans espoir de devenir rien de plus que ce que j'étais devenue cette nuit-là, violée par le destin sur le visage duquel j'avais cru voir un sourire.  
C'était le sourire du maniaque, celui du violeur prêt à se jeter sur sa proie, maintenant je le sais, et je me suis pris tout droit au fond du cul la plus gigantesque verge qui ait jamais poussé entre les cuisses d'un être humain.  
Les chœurs.  
Je suis étendue sur mon lit.  
Mon voyage touche à sa fin.  
Le spectacle est fini.  
J'entends le frigo qui se met en marche et je me dis que maintenant, rien ne peut plus se passer, maintenant que je suis sûre que mes gestes n'ont rien de décisifs, mes pensées rien de sensible.  
Alors pourquoi ne pas crever ici, dans ce lit chaud ?  
Pourquoi ne pas donner aux lions la viande qu'ils convoitent ?  
Aucun son ne sortira de ma bouche.  
Aucune énigme dans mes entrailles écarlates.  
Aucun tiroir dans le maelström.  
Je me dis que si ma raison m'échappe, c'est que l'armée est en marche, aux portes de la ville.  
Le Siège.  
La Famine.  
Les chœurs des enfants et vieillards du pays.  
On n'oubliera probablement pas comme la jeune fille aura combattu avec loups.  
On canonisera les loups pour ça.  
Le cancer à l'intérieur de moi. La porte était ouverte.  
Pour servir de nourriture à une tumeur, je pourrais peut-être négocier le SMIC. C'est un boulot comme un autre.  
La Rose.  
Les chœurs en dessous de moi.  
A quoi tout ça peut bien me mener ? Vers quelle conclusion le courant m'entraîne-t-il ?  
Elle a chaud et ne sait plus ce qu'elle fait.  
J'ai chaud. Je ne sais plus ce que je dis.  
Si c'est ça, la mort, j'aurais préféré être prévenue.  
Est-ce que l'absence de temps nous sépare définitivement de la rigueur des logiques ?  
- Suce, ma chérie, suce. Tu te débrouilles très bien.  
Quel conne.  
Bien sûr que c'était moi.  
Bien sûr que j'ai fait tout ce qu'elle a fait, et même pire encore, mais qu'est-ce que vous voulez, quand on a l'existence que j'ai pu avoir, tous les moyens sont bons pour la cacher, la cacher même à nos propres yeux.  
Paris m'a violée.

Paris la salope.

Je vois les meubles de ma chambre qui flétrissent et tombent en poussière, mes draps qui jaunissent, l'immeuble en charpie et c'est Paris qui n'est plus qu'un putain de gros tas de poussière.

Elle dit Papa. Elle dit Maman.

Mourir ? Mais elle n'est pas en train de mourir ! Qu'est-ce que c'est que c'est conneries ?

Je deviens une nuance dans la Grande Gamme des Martyrs.

Est-ce qu'il y a un homme dans la salle qui meurt d'envie de me sauver ?

Probablement.

Et tu espères, mon pauvre con, que je vais te laisser me sauter après ?

Mais bien sûr. Fais comme chez toi.

J'appartiens à tout le monde.

Le Réseau.

Les chœurs.

Si je deviens une tornade de feu, est-ce qu'il sera possible que je carbonise avec moi quelques péquenots au passage ?

Putain, est-ce qu'il fallait vraiment que je passe par tout ça ?

Elle dit Papa.

Elle dit Maman.

Les chœurs.

Le Réseau.

Encore un peu de jus d'orange et finissons-en.

Le goudron.

Mais ce cancer.

## CHAPITRE V

Les chœurs. Le Réseau. L'épine.

La Voûte. La Place de la République. La Rose.

Je suis là.

Ne cherchez plus, je suis là.

On m'a dit que vous cherchiez la créature, la voilà.

Je suis sur le dos, les surfaces planes qui fragilisent la peau de mon visage.

Et alors ? L'appartement vous plaît ? Vous n'êtes pas vraiment en position de jouer les difficiles, espèce de salaud.

Ce corps, le voilà, et avec lui, tous ses puérils accessoires, mains, pieds, œil et front.

Faites-en ce que vous voudrez, il ne m'appartient plus, maintenant liquide sans vase, air sans le ballon qu'on a gonflé avec, parcelle remise à l'élément duquel on l'avait soustraite.

Je croyais mourir. Je croyais dévaster les calendriers, emporter sur mon passage la fragilité des temps.

J'avais forcément droit à l'éternité, c'était ce que je me disais, je ne savais pas qu'elle dormait déjà en moi, qu'elle vibrait déjà sous mes os, donnant à mon corps tout entier le mouvement et la direction d'un rapatriement programmé au pays.

Je n'ai rien fait pour empêcher ce voyage.

Seulement m'évertuer à le rendre plus pénible.

Je promets à père et mère d'avoir fait de mon mieux. Comment faire autrement ?

Les lueurs orangées. L'humidité de ma couche.

Paris autour de moi, autour du Reste Citoyen.

Je croyais mourir. Je promets à père et mère d'avoir fait de mon mieux pour y parvenir.

Les contours ont terminé de s'estomper, ont achevé leur grande chorégraphie absurde, et je reconnais tout, tout ce que j'avais quitté, tout ce que les Glandes Pondeuses m'avaient retiré.

J'évolue.

Non pas que je change. Non pas qu'il se passe en moi quelque modification, mais je sens juste en moi renaître l'affirmation pratique d'une théorie fondamentale, cette théorie qu'il m'aura fallu si longtemps à réélaborer, à courir d'épouvantails en leurres, de miroirs en mirages, d'illusions en blessures.

Les blessures.

De toutes les blessures subsiste quand même celle de l'Épine, du Cancer Inqualifiable, seul que ma foi d'alchimiste n'a pas réussi à panser.

Je pense que tous les temps et les chronos ne réussiront pas à m'aider pour ce désagrément, que tous les millénaires n'y changeront rien et qu'il ne réside de solution que dans la lutte acharnée contre ce nouvel ennemi.

Les chœurs accompagneront mon combat en une lyrique épopée.

Armées rouillées en mouvement pour le choc du milieu de la prairie.

Glaives levés, épaules épineuses et chaussons de métal, rendez-vous ou plus rien ne vous séparera de vos ancêtres vaincus !

L'Étendard de l'Épine.

L'Oriflamme des Légions Ternes.

Du quel vais-je me sentir solidaire ? Au nom duquel vais-je verser mon sang et répandre sur l'herbe celui du rebelle ?

- Peu importe, soldat ! Bats-toi, foutu singe ! Et qu'au nom de toi-même tu étrangles et tu crèves !

Balayé lui aussi le nom de moi-même, enterré sous la paille noire de l'Étable, pauvre Général, pauvres armées, si au moins Dieu avait quelque chose à foutre là-dedans. Pauvre Général, si au moins Dieu savait ce que vous faites, mon pauvre enfant, mon pauvre fou.

- Le Cancer du Peuple, soldat ! Celui-là même que des générations n'ont pas su combattre, le voilà au bout de notre épée ! Appuie donc, foutu clébard ! Appuie et regarde comme le sang de ton père qu'il a bouffé coule dans ses veines !

Je me jette dans la bataille.

Je n'ai rien décidé. L'Ennemi dormait en moi. L'Ennemi du Crottin gouverne le monde.

Je ne peux pas dire si l'odeur ressemble à celle d'une rose.

Je ne peux pas dire si le Général à l'allure du Météore, de la Comète en Spirales.

Je rougis.

Le Cancer sous ma peau et l'air frais de milliards de fenêtres ouvertes en volutes zigzagantes tout autour des Globes.

Nom de Dieu ! Si au moins Dieu avait quelque chose à voir avec tout ça !

Je suis près de toi, tu sais. Tu veux que je mette ma main sur ton épaule ? Ca ne te dérangera pas, tu sais. Tu sais ? Oui, c'est vrai, est-ce que tu sais, au moins, ce que je te propose de faire ?

Nous sommes partis pour le Grand Voyage, celui avec des belles majuscules toutes tarabiscotées comme des vers de terres, des vermicelles galeux, de lombrics solitaires dans les pores de ton cervelet. Est-ce qu'au moins tu le sais, ça ? Est-ce qu'au moins tu as la moindre vision de nos deux corps fondus l'un dans l'autre, se dévorant mutuellement jusqu'à ce qu'on ne sache plus qui a bouffé l'autre ? Est-ce que tu sais que ça va finir comme ça ? Non ? Moi non plus, tu sais. Moi non plus je ne le savais pas. Et aussi, je ne crois pas qu'il soit bien intelligent de se demander si tout ça est bien ou mal. Ca ne plairait pas au Général. Il se foutrait de nous, c'est certain. Alors je crois qu'il vaut mieux faire comme si de rien était, comme si on savait bien que l'histoire allait se terminer comme ça, en purée tumultueuse. Toi et moi. En gelée mobile. Et c'est ce qu'on est, de toute façon. Rien de plus. Surtout rien de plus. Surtout rien de nouveau. Et je crois que nous sommes maintenant liquide. Tu voulais être liquide ?

- Et bien, soldat ! Un coup de barre ? Quand ton cœur faiblit, souviens-toi d'une chose : la vie est préférable à n'importe quoi d'autre parce que ce qu'on connaît est toujours préférable à ce qu'on ne connaît pas et aussi, ce qu'on a, on le garde ! Ca fera mal. Certains d'entre nous y laisseront leur peau, d'autres leur âme, mais c'est le prix à payer pour garder ce qu'on a. Tu ne veux quand même pas que quelqu'un d'autre profite de ce qui te revient ! Tu ne veux pas, hein ?

Le pli claque. Les épaulettes pivotent. Bon sang, ce qu'il est beau, ce Général !

Je me demande si, lui aussi, ressent des courbatures après l'effort, s'il pleure quand celle qu'il aimait décide de s'en aller, si, par moments, il pense que tout ça n'a aucun sens, qu'il n'a rien à foutre ici, que son uniforme ne claque plus comme autrefois et que le changer ne réglerait pas le problème, si parfois, le problème, c'est lui.

La tumeur se développe.

Si je me souviens bien, une tumeur se multiplie. Chacune de ses cellules double au même moment.

Je me dis qu'à l'instant où elle sera aussi grosse que moi, elle doublera et représentera deux fois moi, deux fois l'unité de mesure de ma propre personne, comme si je valais la peine d'être dédoublé, comme s'il me poussait des autres moi tout autour de moi, collés à moi, solidaires dans l'effort de disparition. Et puis le pourcentage de moi-même diminuera de plus en plus, se divisant par deux, puis par quatre, puis par huit, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un figurant dans l'immense organisme que sera devenu mon corps, dans l'Insondable Réseau.

Si tout se passe vraiment comme ça, alors il me reste quand même l'espoir de ne jamais disparaître complètement, d'être même assez important finalement, la cellule-mère qui aura engendré les autres. Est-ce qu'on me remarquera pour autant ? Je ne pense pas. Regardez donc un bébé et félicitez la cellule de laquelle est issu le fœtus. Je sais que m'effacera quoi qu'il arrive. Et alors ? Est-ce si dramatique que ça ? Il me restera pour moi l'orgueil du fondateur, la joie de la mère. Et qu'est-ce que j'en ferai, général ?

- Ce que tu veux, soldat ! Si tu savais comme j'en ai rien à foutre !

La Marche de l'Absorption commence ici.

Etes-vous prêts ?

La dernière cigarette fume encore dans le cendrier.

Un ciel entier de grains de sable. Un ciel entier de terreau.

Est-ce que je dois pisser dessus pour qu'il y pousse quelque chose ?

- Arrête de poser des questions, soldat ! Si tu as à te poser une question, c'est que la chose ne présente aucun intérêt. Seules les choses évidentes sont vraies et pures. Prends tes jambes à ton cou quand les autres se mettent en travers de ton chemin.

Je suis désormais une antenne de chair qui capte les parcelles d'elle-même aux quatre coins du ciel, presque un média à part entière, qu'on pourrait utiliser pour communiquer, pour voyager, pour tenter de comprendre plus vite ce que le mot Cosmos veut dire. Le mot Cosmos, c'est moi. Il a été inventé pour synthétiser la définition de ma propre nature. Croyez-les, ceux qui vous parle d'énergies naturelles, de fluides, de karmas, d'auras, de pouvoirs extrasensoriels. Ces gens parlent de moi, du morceau de moi qu'ils devinent, hypnotique, greffé à leur destin.

Le Cosmos.

Même au cœur du Cosmos, la Chorale Chaude fait trembler les murs.

La Rose, rose disproportionnée, recouvrant tout un univers à elle seule, déploie ses pétales sur des mondes grouillants d'odeurs, d'effluves orgiaques, de sucs corrosifs mélangés à la gerbe des

hommes, gerbe de roses, de ronces, de fougères et de houx, balancés dans l'effroyable bain luxurieux, dans l'épouvantable Déception, Indigne Bouquet Honteux duquel les regards se tournent, outrés, désespérés, désolés.

J'ai plongé dans ce bain.

J'ai eu mes moments de brasse tranquille, blasée.

On m'aura fait croire que j'appartenais à tout ça, que c'était notre lot à tous que de faire partie du Petit Bordel Terrien, mais je sais que ce n'est pas le cas, que je viens d'ailleurs, que je suis l'Ailleurs.

Et on ne localise pas l'Ailleurs.

Les sept Merveilles du Cosmos, chacune à la même distance de l'une que de l'autre, mais jamais au même endroit.

Les Sept Merveilles de l'Ailleurs. Disposition en cercles concentriques.

Et tout a toujours obéi à une simple règle mathématique, parfaite et sublime.

Qu'importe maintenant la bassesse du chiffre, du signe ou du résultat ?

L'important, c'est la formule, et la Formule, c'est moi. Des X et des Y, ribambelles d'inconnues desquelles surgit la pureté du concept.

On engendre des mondes entiers avec des inconnues, des peuples d'inconnus avec des inconnues.

- Si tout le monde te dit que tu as raison, soldat, alors c'est tu as sûrement tort. Par contre, si un peuple entier te crache à la gueule et te maudit, c'est que tu es dans le droit chemin, le chemin de ceux qui ont raison.

Petit Général.

Accouche de phrases enrobées.

La maladie contre la maladie.

Petit Général Antidote.

Les X, les Y et les chœurs par-dessus le marché.

Je sais que tout est fini, que l'explication a pris fin et que Ce Qu'il Fallait Démontrer a été démontré.

Si j'avais vraiment voulu rester là, j'aurais du devenir la Haine, toutes les haines enrobées dans une dépouille crémeuse et luisante.

Si j'avais vraiment voulu rester là, le Général se serait bien foutu de ma gueule.

Des X et des Y. Des pointes tendues vers le ciel. Des lames, des tessons, des échardes, des pics.

Moi, je suis plane. Moi, je suis un champ. Moi, je ne trouve mon équilibre que dans une position couchée, dans un complet aplatissement de mes membres et de mes organes, dans une réduction discrète de la totalité de ma personne, un tapis sommaire dont l'importance et la fonction se résument à la courbure de son échine.

Il y a trop de place pour moi en ce monde pour que je trouve utile de m'y attarder.

L'avenir sera désormais pareil à l'étrange horizon par delà la cambrousse, la curieuse platitude de la dalle de béton.

J'étais Ville, me revoilà Terre, et vous, les Verticaux, je vous laisse à vos jeux, vos comptines et vos gestes, et frappez dans vos mains à l'heure des récrés, les bisous, les câlins, les bastons, les devoirs.

Je n'ai aucun devoir, plus envie de gêner, le seul devoir peut-être parmi tous les devoirs. Le devoir d'être plat, le devoir d'être vide, électrocardiogramme, une moto qui s'éloigne.

Me muter en Mal pour être vivant, c'est le choix coloré. Je n'ai pas de couleur, pas plus que de forme.

Tu voulais être liquide ?

Le chantage coloré. La balise sous ma peau.

Toi, tu bouges ? Moi pas.

Toi, tu gueules ? Moi pas.

Toi.

Qui tu es, toi, déjà ? Saloperie incrustée dans les interstices que j'ai eu le malheur de laisser vacants, rampant, vermine, cafard, insecte, morpion, parasite, petit salaud, je ne sais même pas ce qui me pousse à te parler, un autre de tes pouvoirs de virus multiforme.

Quand ma pensée pourrait être fulgurante, elle se comprime dans le cube parfait du langage parlé. Et je te parle. Quand je pourrais seulement penser, je te parle. Je cherche un mot, j'en cherche un autre à souder derrière lui, je cherche les virgules, je cherche les espaces, je te parle et je trouve la Règle et la Forme, le Fond N° 47, le Sens N°8574, tu ne le connaissais pas, celui-là ?

Est-ce que je suis incapable pour autant ?

Le Cube est incapable.

Le Ciel est incapable.

La Place de la République est incapable.

Tu veux savoir où je repose ?

Tu veux sûrement savoir ce que je vois, ce que je pense, ce que je dis.

Le Réseau est incapable.



Mes gestes maintenant coagulés. Une croûte biscornue, voilà ce que je suis.  
Elle deviendra plate. Elle deviendra lisse.  
Elle tombera.  
La croûte X du Sens N°5327.  
La croûte Y plate en forme de cube.  
Elles tomberont.  
Tu crois à l'éternité ?  
Pauvre con, bien sûr que tu y crois.  
Les virus croient à l'éternité.  
Le Réseau croit à l'éternité.  
Moi, je tombe et je crois à l'éternité, à l'éternel Connu.  
S'il faut que je devienne le Mal pour être mortel, alors autant tomber, n'est-ce pas Général ?  
- S'il faut que tu deviennes le Mal pour être mortel, soldat, alors autant tomber au champ de bataille et devenir plus dégueulasse que tous les vers dégueulasses qui bouffent les charognes de mes petits gars !  
Je n'ai pas de sexe. Je n'ai pas l'impression.  
Je n'ai qu'une lueur pour moi, qu'un foyer sautillant, projetant des photons tout autour de lui, au hasard.  
Et voilà ce que je suis maintenant.  
Et voilà ce que j'ai toujours été, corrompu tout le reste du temps.  
Je sais que je suis bien. Vous voulez que je développe ?  
- Développer, ça sert à rien, soldat ! Sors de la tranchée et tire droit devant toi, y'a que ça à faire !  
C'est quand même pas compliqué !  
Les Armées de la Rose sont en marche. Un bon gros bouquet dans ma main. Un petit mot scotché sur le plastique : « Félicitations pour ce beau bébé XXXX Félicitations pour ton Bac XXXX Félicitations pour ton avancement XXXX Félicitations pour ta retraite XXXX Félicitations pour ton beau caveau »  
Je ne veux pas qu'on m'enterre.  
Je suis la Terre.  
M'enfoncer bien profond au cœur de moi-même, retourné comme un gant ?  
Qu'est-ce que tu contemples, maintenant ? A quoi je ressemble en habit de chair à vif ?  
Fous-moi la paix, je contemple.

\*

\*\*

Les chœurs éclatent.  
Les portes étaient déjà ouvertes mais elles s'ouvrent encore parce que ça fait bien et que c'est étonnement sensuel.  
Moi, je fais claquer mes talons sur les dalles de marbre noir. Je serre les poings aussi, et je grince des dents.  
Les dalles noires mesurent toutes 18 fois ma taille, un peu plus de 30 mètres de côté, et la salle est pavée de 7921 dalles exactement, mais 89 d'entre elles sont coupées en deux, ou alors elles sont entières mais elles disparaissent à partir de la moitié sous le mur à ma droite.  
Il y a 3 murs : 1 devant moi, 1 à ma droite et 1 autre à ma gauche. Derrière moi, je sais pas.  
Les murs sont constitués de blocs de silex luisants et aiguisés aux arêtes mesurant 53 fois ma taille, 90 mètres à peu près.  
Le mur de droite et le mur de gauche empilent à eux deux près de 2088 blocs, le mur du fond 45621, ce qui fait beaucoup, même pour un mur.  
Je lève la tête et j'en aperçois les derniers fragments juste à côté de Mercure.  
Je viens d'entrer dans ma chambre et après 244 ans, l'écho de mes pas sur le sol marbré me revient.  
J'ai eu quelques enfants pendant ce temps-là, quelques extensions braillardes soudées à mon corps, et je me propose de trouver mon lit sur lequel reposer encore un bon laps histoire de les faire taire un bon coup : les gosses ont horreur des lits, ça leur fout les boules et du coup, ils la ferment.  
Sur chaque dalle noire que j'écrase et chaque bloc terne que je frôle sont inscrites des lettres, en blanc sur les dalles, en or sur les blocs de silex.  
Chaque lettre mesure 0,00294 fois ma taille, 5 millimètres environ.  
Les lettres sont évidemment des signes, évidemment des signes que je ne comprends pas, mais au fond, je trouve que ça fait bien, et aussi que c'est étonnement sensuel.

Tout ici semble en fait étonnement sensuel et après une période de réflexion de quelques dizaines d'années, je m'aperçois que depuis que j'ai mis le pied dans cet endroit, mon cœur vibre effectivement d'un frémissement étonnement sensuel.

Je fais encore quelques pas et j'arrive au centre de la salle. Je n'étais pas particulièrement en retard, mais mes enfants, eux, devaient l'être, parce que le voyage les a transformés en petits cadavres rabougris pendants autour de moi, accrochés par quelques dégueulasses cicatrices flétries, poussiéreux manteau de gosses crevés.

Là, à mes pieds, juste devant moi, plongeant dans le sol comme un kaléidoscope gris, il n'y a rien.

Mon lit n'a pas dû juger opportun de se placer au centre de la pièce, et puis, après tout, je me dis que je n'ai plus particulièrement besoin de lit étant donné que la bave des enfants baveux que je voulais calmer est maintenant sèche comme l'espace.

Je reste quelques dixièmes de seconde devant cette absence de quoi que ce soit et la mélodie des anges cornus rebondit encore plus fort sur les pierres réverbérantes de cette salle ultra-acoustique.

Son volume varie entre 302 et 322 décibels et englobe des fréquences allant de 3,7 Hertz à 7,49 Kilohertz.

Animés par un mouvement houleux, les chœurs semblent ne plus toucher le sol, monter en même temps que leur voix dans des octaves inaudibles, vers le sommet d'une gamme que chacun de nous côtoie à sa base sans jamais en soupçonner la cime épique, comptine de clébard.

Et sans que je m'en aperçoive, peut-être trop vite pour que je m'en aperçoive, le rien à mes pieds m'absorbe comme on gobe un œuf, l'intérieur expulsé vers l'extérieur, et mes yeux suivent alors de loin la progression supersonique de mes entrailles dans le réseau plat du vide insignifiant qui vient de m'enlever.

(Je me dis que c'est peut-être ça, mon lit.)

Distinguant quelques boyaux cramés, fumants de vitesse, je me demande ce qui finalement aura été le plus dégueulasse dans tout ça.

En revanche et assez bizarrement, il faut le dire, je ne me demande pas où je vais. Cela semble le cadet de mes soucis. Et quels soucis d'ailleurs ? Je n'ai rien à faire. Rien qu'à suivre.

Je suis mon estomac qui semble connaître le chemin. Je suis mon intestin grêle, lumineux filament. Je suis mon cœur frémissant, battant pour je ne sais quoi, balançant autour de lui des petits nuages de fumée grise, s'imaginant peut-être que c'est du sang. Je suis ce minable tas de chair coagulée et je me dis par moments que c'est moi, que ce que j'ai été, c'était ça et rien de plus, tout ça dans un grand sac de peau parcouru frénétiquement par du courant alternatif. + et -.

+ et -.

Oui ou non.

0 ou 1.

Un tas de merde fumant grouillant de 0 et de 1, de X et de Y.

Derrière moi, je sais pas.

\*

\*\*

Je touche quelque chose.

J'ai un sérieux doute quant à l'exacte définition de mon sexe, phénomène on ne peut plus troublant étant donné l'éducation forcenée qu'on m'a assénée lors des premières années de ma vie, éducation autant chimique que viscérale, vaguement sociale, psychologique de très loin. On se défait bien mal des enseignements chimiques et les canaux creusés par leur flux continu se referment bien lentement. J'ai l'impression que coulent encore en moi les fluides acides que mes glandes perdues produisaient à l'époque. J'en sens encore la brûlure. Rien de comparable avec la brûlure du Cancer mais une piqûre assez cuisante pour me retourner le cœur en un spasme névrotique de toxico en manque.

On ne peut pas vivre sans sexe.

Otez son sexe à un être humain et vous lui ôtez son âme, tout ce qui fait de lui un guerrier, une masse interposée entre le Mal et la brebis, entre le Cosmos et l'Infernal Refus de Procréation.

Je pense que je mettrai un certain temps à m'habituer à ce nouvel état post-angélique, première phase de l'apprentissage de la nature asexuée à mille lieues de la structure et des préoccupations de la dépouille asservie que j'abandonne.

(Probablement une maladie. Une entité, peut-être, qui essaie de prendre possession de mon corps, de ce qui reste d'espoir dans mon corps.)(Je le sens encore même si je ne sais plus où il est. Devant ou derrière. Est-ce qu'il m'attend quelque part ou alors je l'ai laissé derrière moi ?)(Je sens le sol sous moi. Je le sens encore.)(Je sens la rue autour de moi, la ville, les citoyens qui dorment, ceux qui

marchent, ceux qui titubent.) (J'ai cette curieuse impression de sentir des choses qu'on me reprochera d'avoir approché.)

- Dis voir, soldat ! Tu te foutrais pas de ma gueule, par hasard ? On ne baise pas un Général des Armées comme on baise une bleusaille ! Si tu veux jouer au plus malin, tu vas être servi ! Parce que ici, c'est pas très compliqué au fond. Tu fais ce que je te dis et tu la boucles ! Si je t'avais dit d'aller fourrer ton nez dans ces histoires à dormir debout, je t'aurais félicité pour ce que tu viens de faire. Je t'aurais même embrassé sur la gueule soldat, mais en l'occurrence, j'ai rien dit, alors maintenant, explique-toi !

Quelle sensation ? Quelle image ?

L'absence d'image.

On fait quoi sans image ?

Mon cerveau, lui aussi, a foutu le camp bien loin. C'était lui mon générateur d'images. C'était lui qui rendait ma vie concrète.

Tout ça doit faire partie de l'apprentissage angélique.

Un ange doit être abstrait.

Il n'a de consistance pour personne, pas même pour lui-même. De là la difficulté d'entrer dans sa peau.

Un ange n'a pas de peau, que celle qu'on lui peint.

Je tiens pour acquise l'idée que je suis encore en vie par le simple fait de m'exprimer en boucle, à mon avis éternellement.

Est-ce ma vie qui continue ?

Est-ce la même vie qui tourne en boucle ?

Est-ce l'autre face de moi-même ? La face sans image. La face qui ne génère plus rien, rien de plus que la boucle qui l'absorbe ?

Comme une espèce spéciale de photons, tournant sur lui-même, mû par une incandescence éternelle, dévoré par un feu qui s'approvisionne de ses propres flammes.

Les flammes brûlent les flammes.

La ville s'élève, construisant son sommet avec les pierres de ses fondations.

Et tout tourne en rond. Tout à l'envers. Tout reprend forme en une gracieuse symétrie différente et soudain originale à la place de l'originale. Et vice versa.

Et les flammes brûlent les flammes.

Je ne pensais pas que nous pourrions aller si loin tous les deux.

(Je parle à lui ou à elle ?)

Je suis l'unique.

Il ne doit rien y avoir de mieux que l'intégrité.

Les Roses.

Et les chœurs chantent à l'intérieur de moi.

Et il y a une salle dallée de marbre à l'intérieur de moi, des murs de silex à l'intérieur de moi, des signes minuscules à l'intérieur de moi.

Les Roses.

L'ange doit être le seul animal qui se dévore lui-même, ne créant de l'ange qu'en bouffant de l'ange.

Le festin des anges :

Une tablée d'anges paillards qui se bouffent entre eux, jets de sang, déluge de violence, chair déchirée, giclées écarlates, gargarismes animaux au-dessus de la nappe blanche, brouillard rouge, la nappe reste blanche, le sang qui remonte dans leurs veines, leurs veines qui remontent dans leurs membres, les hurlements de douleur, de jouissance, méconnaissables, hurlements défigurés, vide de toute sensation, tournoyant, fébriles, ravalés, mort-nés, la valse des saisons autour du banquet, le cycle de l'eau, des nuages aux torrents, des torrents de bile aux cyclones de peaux, des os, des entrailles, les chœurs, c'est le festin des anges.

Et après ça, qui veut vraiment être un ange ?

Moi, je veux.

Moi, je veux toutes les viandes, tous les abats, tous les quartiers.

Moi, je veux vivre du sang, du corps de mes semblables et de moi-même, tourbillons solides tout autour de mon âme, tout autour de ma voix, tout autour de moi, et à l'intérieur de moi, le festin des anges.

Un Cancer.

Un Crabe qui dévore et n'a d'autre fonction que de créer du Crabe, évoluer se nourrissant de la chair qu'il développe.

Ce n'est pas le Réseau qui est le pire. C'est la Boucle.

Tourner, revenir, revenir encore, baiser finalement. Baiser tout ce qui bouge. C'est ça, la Boucle. Le Réseau n'est que le résultat de cette frénétique partouze. La Boucle, le Cancer, c'est ça le véritable Nœud, la véritable préoccupation, le véritable enjeu. Dévorer et créer, c'est là notre seule activité, la même que celle des anges, la même que celle des clébards. Dévorer et créer, baiser finalement, baiser et ne jamais s'en contenter, absorbé dans l'action de forniquer, emportés malgré nous dans l'inévitable saturation qui en découle, les pics aplanis, les dents de scie devenues courbes, et ne plus être que des horizons, plus de cubes dans nos génomes sans arêtes, des courbes, des étendues planes, et nos espoirs qui plafonnent, quand rien ne peut plus nous tirer de l'Enfer du Grand Manège de la Baise, et n'être plus que des brebis, n'être plus que des boucs, ni clébards ni renards, boucs et brebis tondus à la chaude saison, saisons nous-mêmes, cycles jusqu'au dernier de nos chromosomes, cycles identiques, boucles monotones, répétitives émanations de la plus pure nature du monde qui nous entoure.

Et je ne pense malheureusement pas me sortir de cette crise sans perdre complètement ce que j'aurais pu y trouver.

Je pense pas que le Cancer, dans son méticuleux travail de renouvellement des cellules, aura la négligence de laisser actives celles qui aurait pu me permettre de tirer quelque expérience de tout ça.

Un ange ?

Non. Rien qu'une Boucle.

On ne devient pas un ange en une nuit.

On ne devient rien en une nuit. On reste juste ce qu'on était la nuit précédente, au mieux, on en prend conscience.

Et puis qu'est-ce que l'Ange a de plus que moi ?

L'Ange n'a qu'un avantage : il ne se fait pas baiser, il se baise tout seul. C'est sa seule fierté.

Le festin des anges ou la partouze des hommes, c'était là le choix de cette nuit, pas vraiment le choix en fait : la lumière.

Les Chœurs. Le Réseau. L'Épine.

La Boucle. Les Roses Mortes.

Je suis là.

La créature, la voilà.

On m'appellera Divagation. On m'appellera Maladie.

Je suis Maladie. Pas celle à laquelle on pensera, mais Foutrement Belle Maladie quand même.

Les chantiers, l'Université. Piétinés. Non de Dieu, piétinés. (Si au moins Dieu avait quelque chose à foutre de tout ça.) Plus que des traînées écorchées sur le sol et sous les semelles. Plus rien de ces monuments. Plus rien de ces édifices autrefois temples sacrés de ma bonne foi. Plus rien de leur imposant rayonnement à vous faire courber l'échine, à vous faire trembler de respect. Plus rien non plus qui m'informe de la pérennité de leur puissance. Les voilà souillés. Peut-être pas eux-mêmes, peut-être pas dans leur nature la plus sensible, mais du moins dans la représentation que je me faisais d'eux. Qu'on me les foute devant le nez, je ne les verrai pas. Mes yeux sont pointés vers ailleurs, vers l'intérieur, vers leur origine et leur fin, vers la Boucle Dévoreuse-Créatrice-Cancéreuse-Dégueulasse, l'immense révélation d'une nuit de torpeur soudée au pieu, collée au réel plus qu'un corps ne peut l'être.

On m'appellera comme on voudra.

Il est même fort probable qu'on ne me remarquera même pas.

Là ou pas là.

Qui remarque le pixel noir devenu blanc dans la neige d'un écran sans canal ?

Je suis le pixel devenu blanc, l'être devenu conscient qui reçoit comme châtiment à sa clairvoyance le don d'invisibilité le plus total, le don d'amnésie aussi. Le don inutile de furtivité tapie au plus profond de sa conscience.

Rien qu'une lumière.

Rien qu'un photon tout pourri, tout gras, mal rasé, qui s'agite au fond du placard fermé.

Le reste fonctionnera très bien. La Boucle n'a besoin de rien d'autre.

La Boucle n'a besoin que d'elle-même, et sûrement pas de la conscience d'elle-même, petite chose qui risquerait d'écarteler son unité au-delà du respirable, grain de sable dans le mécanisme sec et abrupt de régénération. Tu dois vraiment te poser toutes ces questions, soldat ? C'est ce que dit la Boucle. Tu n'a qu'à tourner, Bon Dieu. Tu n'as qu'à tourner, on ne te demande que ça.

Je sais que maintenant tout est fini.

Je sais que le Cancer a terminé sa besogne, qu'il m'a bouffé jusqu'au dernier gramme de chair, jusqu'à la mémoire de la chair et que le moi qui a vécu tout ce qu'il vient de vivre n'est même plus un souvenir.

Parce que les souvenirs sont stockés quelque part.

Parce que les souvenirs ne sont des souvenirs que si quelqu'un s'en souvient, que si quelqu'un en extirpe une parcelle de l'Entrepôt de Stockage et la place devant ses yeux, à la lumière du jour, pour qu'elle lui ramène en flots éblouissants tout le reste, le souvenir global, synthèse et conclusion comprises.

Parce que les souvenirs meurent si l'Entrepôt de Stockage est vidé, écroulé, et qu'on en construit un autre, tout neuf, tout vide.

Je suis en pleine reconstruction.

On m'a reconçu. De la tête aux pieds.

Je suis tout neuf. Je suis toute neuve. Je ne sais pas.

Il me faudra un rayon de soleil pour voir quel sexe a surgi de ma nouvelle masse organique. Tout réapprendre.

Et quand j'en saurais trop, on me reconstruira à nouveau, ou peut-être qu'on aura la bonne idée de le faire au fur et à mesure, maintenant une vraie boucle, maintenant un vrai serpent qui se mord la queue, oubliant peu à peu ce qu'il apprend pour son propre bien.

Je n'entends plus les chœurs.

Je n'entends plus l'écho de mes pas.

Je me surprends à ouvrir les yeux.

Tout est encore noir mais je me dis que ce ne doit pas être trop grave.

Je suis un bébé, pour l'instant, pour quelques minutes encore.

Le soleil ne s'est pas encore levé.

Je me lèverai en même temps que lui.

Quelle pièce noire ? Quel orifice de néant ?

Qui est le pauvre con qui a inventé ça ?

Comment ça, je suis haineux ?

Qui est le demeuré qui a dit ça ?

Le soleil se lève. Moi aussi.

\*

\*\*

La journée semble bien belle.

J'ouvre les rideaux.

Je me dis que j'ai des choses à faire aujourd'hui. Trop de choses.

Je n'aurais peut-être pas le temps de tout faire.

Je fixe un instant le givre sur la vitre. Des entrelacements très fins, des étoiles, des constellations.

C'est fou ce que l'imagination peut inventer.

Je me souviens que j'aimais bien faire ça avec les nuages. Certains de mes amis n'aimaient pas. Ils n'étaient tout simplement pas stimulés par leur imagination.

Au fond de moi, je les plains.

Quand je pense à tous ces gens qui meurent sans avoir connu ce genre de petits plaisirs, ça me fait froid dans le dos, et je me dis que j'ai de la chance d'être comme je suis.

Apprécier chaque instant de sa vie.

Ne pas rougir de sa simplicité. C'est la clé du bonheur.

Je vais me faire un café.

D'aucun diront que le café est mauvais pour la santé, mais à mon avis, c'est le même type d'individu qui ne voit rien dans les nuages.

Il faut bien mourir un jour. C'est ce que je me dis.

Et à refuser tous les plaisirs sous prétexte qu'ils peuvent nous conduire plus vite au caveau, on en oublie de vivre vraiment.

Je vais dans la douche.

L'eau coule sur moi.

Je regarde mes pieds.

C'est vrai que je ne sais pas vraiment qui je suis.

C'est vrai que je ne me souviens plus ce que j'ai fait hier et qu'il m'est impossible de dire ce que je ferai demain.

C'est vrai que je trouve que ma vie est belle, que les roses sont les plus belles fleurs qui existent.

C'est vrai aussi qu'il m'arrive de m'arrêter dans un jardin et de ne rien faire, juste regarder autour de moi, et laisser venir l'inspiration, sentir la terre, l'herbe, écouter les oiseaux.

C'est vrai que je lis, c'est vrai que j'écris, c'est vrai que je joue, que je chante, que je rie, que je parle, que j'ai des amis, une occupation instable, des petits tracas. C'est vrai aussi que je fume, que je bois, que la moindre originalité me procure du plaisir, que je suis quelqu'un de tout à fait normal.

C'est vrai que je vis.

- Alors, soldat, on dirait bien que c'était ton dernier combat.

C'est vrai.

C'est vrai.

C'est vrai que je suis peut-être mort.

Ou peut-être pas.

Je me dis que je suis peut-être mort.

Ou peut-être pas.

Peut-être aussi que je souffre.

Ou peut-être pas, mais ce dont je suis sûr, et ce quoi qu'en dise le Général, c'est que la rose est vraiment la fleur la plus belle qui ait jamais poussé sur cette Terre.

**FIN**

**C'EST  
MA PEAU  
CONTRE  
LA VOTRE**

## NOTE

« C'est ma peau contre la votre » est un texte conçu spécialement pour être lu à haute voix lors de la performance du même nom que j'ai donnée le 7 avril 2000 dans l'espace autogéré des Tanneries à Dijon.

J'ai présenté cette histoire comme une vieille fable tchèque datant du 16<sup>ième</sup> siècle et n'ai dévoilé le véritable auteur que quelques jours après la performance.

C'est la première apparition de l'un de mes auteurs fictifs, Valentin Saluja, qui produira quelques années plus tard un blog faisant partie de l'expérience APTF (Application Pratique de la Théorie de la Fragmentation).

La performance consistait en une lecture devant 3 écrans conçus à base de branches et de draps déchirés sur lesquels étaient projetées des diapositives (plus de 300) et une vidéo, « Derme et pilosité ». J'étais pour ma part vêtu d'un costume de peaux et de fourrures cousu par mes soins et je déclenchais en direct les différentes boucles musicales à partir de mon ordinateur. Ces boucles étaient extraites du Requiem de Dvorak.

Le spectacle complet durait 1 heure 45 minutes.

Après la performance, j'ai oublié ma copie de ce texte dans le squat.

On m'a rapporté quelques années plus tard qu'elle continuait à circuler dans Dijon, au gré des déplacements des militants libertaires.

**GC – 19 septembre 2006**



1-

Mon histoire se déroule dans une contrée oubliée des hommes,  
Où le vent et le froid refusent l'étranger,  
Où les arbres sont les barreaux d'écorce  
De cellules de pierre, de prisons de bois.  
Mon histoire se déroule dans un lieu qu'on nomme Gilvcic,  
Sur des lieux et des lieux le murmure des épines,  
Des craquements comme les cris  
D'habitants immobiles,  
Une forêt qu'on croirait une Terre  
Tant son vaste manteau  
Cache l'horizon,  
Une forêt qu'on croirait une Terre  
Si bien que les pays de toujours  
renoncèrent à son nom.

2-

Je suis une femme habitante de ces bois,  
Et comme mes semblables je n'ai pas de patrie,  
Ou peut-être en ai-je une au-delà de Gilvcic,  
Un nom sur une feuille que je ne lirai jamais.  
Mes enfants ne connaissent pas le nom de leur roi,  
Dans la forêt de Gilvcic, il en va ainsi :  
Nos voisins sont les loups,  
nos amis les cerfs bruns.  
Car il en va ainsi dans les bois de Gilvcic,  
Innocents sans pays oubliés à leur sort,  
Nous mangeons des légumes et buvons l'eau du ciel  
Car les bêtes sont mortes et que la source ne désaltère  
Que notre soif de rire de nous-mêmes.

3-

Mon homme est un rude, un vaillant et un fort.  
Il nous chauffe de ses mains quand l'hiver est trop lourd.  
Dans ses doigts vole la hache et les loups peuvent le craindre  
Car on raconte chez eux aux petits louveteaux  
Qu'il pourfend les garrots aussi bien que les troncs.  
Quand les vents soufflent fort et que gèle la fougère,  
Il revient du labeur tout coiffé de glace.  
Il s'assied près du feu, prend sa pierre et sa hache  
Et il l'affûte en silence  
pendant que gouttent ses cheveux  
Sur ses mains et ses genoux.  
Puis il pose ses outils, soulève quelques bûches du tas près de lui  
Et les porte au foyer de notre potager.  
Là il reste jusqu'au soir à soigner les légumes  
Et revient embrasser nos enfants sur le front.

4-

Au pied des montagnes desquelles personne n'est jamais venu,  
Nous vivons les saisons comme s'il n'y en avait qu'une,  
Nos enfants grandissant plus vite que nos choux,  
Mes mains plus crispées chaque jour  
Sur les anses des marmites,  
Sur les manches des casseroles.  
Des nouvelles d'ailleurs, nous pensons qu'il y en a,  
Mais jamais personne ne pousse ses pas

Assez loin dans Gilvcic pour nous les raconter.  
Mon homme devine juste, à l'absence des loups,  
Qu'une guerre pas très loin  
A laissé sur le sol un festin de chair et de sang.  
Nous ne parlons qu'aux arbres, aux animaux blancs,  
Et laisserons partir nos enfants, dans quelques années,  
Pour qu'ils découvrent à leur tour le bonheur que nous vivons,  
Dans la paix.

5-

L'histoire que je vous raconte n'est pas celle de ma vie  
Bien qu'une part de celle-ci y soit liée à jamais.  
L'histoire que je vous raconte ne sera qu'un murmure  
Dont j'avais moi aussi entendu le bourdonnement  
Venu des montagnes, du nord ou du sud.  
L'étrange mélodie que se renvoyaient les arbres  
Est aussi parvenu jusqu'à moi avant ça.  
Le destin a voulu qu'elle devienne réelle  
Comme la neige sur les branches et les bleus sur nos jambes.  
L'histoire que je vous raconte, vous la connaissez déjà  
Vous avez frissonné de ses lugubres chapitres  
Ici ou ailleurs aux quatre coins du pays,  
Mais puisqu'il en va des légendes comme des oies sauvages,  
Elles reviennent toujours plus tenaces que la peste.

6-

Un jour est revenu mon homme de la forêt,  
Plus morne qu'un autre soir, ses gestes étaient gracieux  
Pareil au grand chat des rochers,  
Celui qu'on voit de loin et qu'on n'approche  
même pas par la voix.  
Il a posé son outil sans regarder ses fils, sans effleurer leur tête  
Comme il fait d'habitude.  
Il a jeté vers moi un regard défendu, scrutant de bien plus loin  
Que de vingt ans d'amour.  
Il m'a dit :  
- Femme, aujourd'hui est le dernier jour que tu me vois.  
Je pars en matinée vers le cœur de Gilvcic.  
Tu ne dois pas songer au mal que je te fais  
Mais au bien que nous deux ensemble avons vécu.  
Tu es forte et maintenant nos enfants peuvent se battre,  
Tu ne dois pas penser qu'arrivera le malheur.  
Femme, je te quitterai demain avec la lune  
Et si les raisons de mon voyage se font connaître  
Avant le début du jour, je te les présenterai  
Comme des rubis précieux,  
Car il est des vérités qui doivent rester cachées  
Et d'autres moins fragiles qui tolèrent le langage.  
Sur ces mots il a fermé la porte de notre chambre  
Et j'ai pu regretter déjà le son de sa voix.

7-

Le vent cria fort cette nuit de tumultes.  
J'ai passé plusieurs heures à soigner les fruits minces.  
Nos enfants ont dormi comme si rien n'arrivait,  
Comme s'ils étaient trop jeunes pour comprendre que des mots  
Signifient des idées et qu'enfin ses idées

Ravagent tout dans nos âmes.  
Leurs âmes à eux étaient claires, et figées en leur centre  
On pouvait voir, en y regardant bien,  
leurs maigres souvenirs et leurs douces espérances  
prisonniers dans la glace d'une jeunesse trop longue.  
Je pensais à l'histoire que j'avais entendu,  
Aux échos insistants des passés et des brumes.  
Je pensais que mon sort se jouait loin ailleurs,  
Qu'un funeste seigneur en tirait toutes les cartes  
Et faisait apparaître les couleurs à sa guise  
Sur la table devant lui et raflait l'or des joueurs.  
Avec le temps j'avais appris à comprendre le hibou  
Qui parle sa misère le soir sur les cimes.  
Ce qu'il dit cette nuit augurait du moins bon  
Et malgré les nuages je lisais les étoiles  
Si bavardes ce soir-là que j'aurais pu les croire  
Imprimées sur mes yeux ou au fond de ma tête.  
Quand je me suis couchée, un orage s'est levé  
Et la neige recouvrit sans relâche la maison  
Les arbres, les clairières, les tanières, les ruisseaux,  
Et vingt ans de ma vie  
Sous mes larmes gelées.

8-

Le matin est venu plus rapide que l'aiglon.  
La chaleur de mon homme dans le lit s'est peu à peu dissipée.  
Pour ne pas la perdre trop vite, je me suis tout de suite  
Laisse tomber dans le creux qu'avait fait son corps sur la pailleasse.  
Je sentais son odeur et j'entendais ses pas  
Qui cognaient à côté contre les planches de notre vieux parquet.  
Ses mains frottant les bûches quand il a ravivé le feu,  
Ses paumes contre les poils de son long manteau gris.  
La porte s'est ouverte.  
J'en ai senti le froid.  
Un dernier craquement.  
Mon homme était parti.  
Je me suis levée et suis partie au bois.

9-

Les arbres défilent sur mes flancs,  
Mes pieds s'enfoncent dans la neige.  
Vous ne me connaissez pas, vous ne savez rien de moi,  
Mais comment pourriez vous alors que même à moi sont cachés  
Mes propres rêves et mes propres désirs.  
J'étais un homme habitant de ces bois  
Que je tranchais chaque jour pour la survie des miens.  
J'avais une femme, des enfants, une hache  
Et ma vie me convenait  
Pas plus sale qu'une autre.  
Je parlais aux oiseaux quand les temps étaient doux.  
Je ne tuais pas les cerfs pour qu'ils m'offrent un abri  
Au plus fort des tempêtes.  
Je faisais fuir les loups.  
Aujourd'hui mon passé s'est perdu dans les vents  
Et la flamme d'hier luit comme celle d'autrefois.  
Je n'ai de nourriture que pour un ou deux jours.  
Je cours vers le cœur de Gilvcic comme d'autres avant moi,  
Dans les dire des vieilles femmes près du feu des campements,

Celles qui parlaient aux jeunes de maris envolés sans raison  
 Et courant jusqu'à ce que meure leur souffle.  
 On ne sait ce qu'il advenait d'eux,  
 Certains les pensent morts, d'autres croient à la mer,  
 Un océan chaud dans lequel ils reposent,  
 Dans lequel ils dorment fatigués et pleurant  
 La joie, la délivrance d'une vie de labeur.  
 Ma mère parlait de dryades, d'êtres de la forêt,  
 De visages féminins incrustés dans l'écorce  
 Et desquels les hommes tombaient amoureux.  
 Ils passaient quelques jours à tenter de les revoir  
 Et mouraient comme des enfants,  
 En boule contre les racines gelées des grands sapins.  
 Je n'ai pas vu de dryades ou quoi que ce soit d'autre,  
 Ni visage ni esprit dans l'écorce des troncs,  
 Aucune voix ne m'a dicté de partir comme je le fais  
 Ne cherchant rien d'autre que les raisons de mon départ.  
 Non pas que ma vie me déplaisait comme elle était,  
 Dure, sans l'espoir d'un moment d'accalmie même au fort de l'été  
 Même quand nous voyions le soleil  
 et que l'eau dégelait dans le lit des ruisseaux.  
 Ma vie c'était la mienne et cela suffisait à la rendre supportable.

10-

J'ai maintenant dépassé le point le plus lointain que j'aie jamais foulé,  
 Mes affaires devenant insensées aussi loin de chez moi.  
 Pas de muse dans les branches ni de voix dans ma tête.  
 Une douleur de givre sous mes habits mouillés.  
 On dit que personne ne survit à ces bois  
 Plus longtemps qu'un jour et qu'une nuit de solitude.  
 Je ne connais pas de grotte par ici et la nuit tombe.  
 Les loups ont dû me suivre.  
 J'attendrai un signe quand il fera tout noir  
 Mais je n'espère rien car même emporté par la mort  
 Je saurai que c'était ce que j'avais à faire.  
 On ne résiste pas à l'appel qui m'a assailli.  
 Le choix n'est pas permis face aux forces du destin.  
 Je mourrai debout tout comme j'ai vécu  
 Et ne saurais jamais de qui j'ai été l'esclave.

11-

La nuit est froide, la neige commence à craquer.  
 D'ordinaire c'est le signe de rentrer près du feu.  
 Pour cette fois, le chemin du retour me serait plus fatal  
 Que la marche vers l'avant car je sais que derrière  
 Il y a un jour de bois mais que devant peut-être  
 Quelque chose m'attend.  
 Je crois voir une lueur bien cachée dans les branches,  
 Une flamme dansante qui ne peut être la lune.  
 Des insectes du froid peuvent briller comme des torches  
 Et certains trompent de nombreux promeneurs insouciantes.  
 Si ceux-ci doivent me conduire à mon tombeau de glace,  
 Alors je vais les suivre.  
 Mais alors que mes pas se comptent en dizaines sur la terre,  
 La distance qui me sépare des insectes décroît.  
 Peut-être sont-ils moins farouches qu'on le dit.  
 Je n'en suis plus qu'à vingt pieds quand dans le halo  
 De lumière, je découvre du bois, une porte, bien taillée

Et je peux me rendre compte  
que mes insectes n'étaient qu'une lanterne  
Suspendue au-dessus du seuil d'une fière maisonnette.

12-

Mon nom est Wülf et je vis dans ces bois.  
Ma maison s'y accroche comme la sangsue aux cuisses.  
S'il y a un centre à ce tas de résine que beaucoup  
Appellent Gilvcic, alors c'est là que je vis,  
Entre la pierre et le corps des sapins millénaires.  
Ces rejets épineux m'enterreront en riant  
Quand mon heure sera venue  
Et ils suceront mon sang, lécheront mes peaux mortes  
De leurs racines mouillées pour monter un peu haut  
Vers les cieux qu'ils vénèrent.  
L'homme que je suis n'aspire pas aux hauteurs  
Mais aux repoussantes bassesses de la Terre et du fond.  
Un homme qui m'emploie vit au creux d'une grotte  
Et le soleil pour moi est comme la preuve honteuse  
Que je ne suis qu'un mortel condamné à la brûlure.  
Si le destin de l'homme est de roussir au soleil,  
J'emploierai ma vie à en cacher les rayons,  
Je vivrai dans le noir n'acceptant que la nuit,  
Je tuerais la chaleur en passant de la neige sur mon corps,  
Combattrai la malédiction des flammes cyniques  
Par des glyphes et des sceaux sur mes meubles et ma peau.  
Si le destin de l'homme est de roussir au soleil  
Et de mourir tranquille dans la chaleur des cieux,  
Alors je ne mourrai pas, tout comme mon maître plus bas,  
Et mon éternelle demeure sera froide comme un sommet de montagne,  
Enneigée comme un pic, immobile et solide,  
Rempart de glace élevé devant la mortelle chaleur à laquelle  
Tous les hommes étrangers aspirent.  
Le chaud, je le bannis !  
De chez moi, de mon pays !  
Et refuse d'oublier que mes sens me font souffrir.  
La morsure d'un glaçon est pour moi une caresse,  
Le vent frais un baiser et la neige une aubade.  
La douleur succulente d'un torrent dans l'hiver  
Est pour moi comme du pain dans la bouche d'un pauvre,  
Un sourire givré toujours prêt aux faveurs  
Un miel doux dans la gorge du souffrant alité.  
Si le froid se fait femme  
Je la prends pour épouse.

13-

Les années de loyauté m'ont appris des mystères.  
Mes yeux voient dans l'obscurité à force de vivre  
Dans les ténèbres de la nuit sylvestre.  
J'ai renoncé depuis longtemps à la chaleur des lanternes,  
Une seule brille jour et nuit juste devant ma porte  
Attirant l'égaré ou le fou qui me cherche.  
Ma maison s'est fondue dans la roche de la caverne  
sur laquelle elle repose depuis plus longtemps  
Que la race qui m'a fait.  
Je mange les animaux qui viennent devant chez moi,  
Epuisés, à bout de force, s'allonger et mourir,  
Sacrifiant leur viande rouge à leur maître qu'ils craignent.

J'en déguste le sang quand le givre est tombé  
Et qu'il l'a transformé en la soupe du seigneur,  
Toute rosée comme la fleur  
Dont on parle loin à l'ouest  
Mais dont la frêle allure ne tolère nos climats.

14-

Je n'ai rien à payer mais mon or s'accumule  
En immenses édifices que je recouvre de neige.  
Ils montent dans ma maison et partout alentour  
Et j'y dors chaque jour dès qu'un rayon se lève.  
Palpant le métal froid prisonnier pour un temps,  
Je rassure mon sommeil quand les rêves m'agitent.  
Cauchemars de canicule,  
Crépuscule enflammé,  
Rougeoyante forêt sous un feu qui l'assaille.  
Le contact bruyant de leur peau de ferraille  
M'apaise aussitôt et me fait retrouver  
Les désirs nocturnes d'un hiver rigoureux  
Un hiver plus long que deux éternités,  
Dont l'une d'elle, je l'espère, me nichera en son sein.

15-

Mes souhaits s'envolent,  
Papillons noirs et blancs,  
Rapaces aux yeux gris sous les nuages épais.  
Mes pensées, comme disent certains,  
Sont de chair et de sang,  
Toutes les bêtes de ces bois à sabots ou à plumes.  
Parcourant les chemins, se frayant des passages,  
Ils sont de ces grands arbres les gardiens nébuleux.  
Chacun ayant la forme d'une de mes convictions,  
Les loups sont mes peurs,  
Les hiboux mes attentes,  
Les cerfs sont mes désirs  
Et les renards laiteux mes idées d'évasion.  
Tous sont forts comme des sceptres,  
Innocents comme des vierges,  
Mais ils cherchent sans répit une issue à leur peine.  
Jusque dans leur tanière,  
Ils ne trouvent que la mort  
Sous les coups des mortels  
Inconscients de leur faute.  
Un beau jour on tuera la dernière de mes vies,  
L'ultime réflexion faite chair par magie  
Et on tuera ainsi toutes ces feuilles et ces troncs,  
Les secrets et les craintes qui seront leur seule faute.  
Cette forêt, ces montagnes appartiennent à mon cœur.  
Les êtres qu'elles abritent sont des bouts de moi-même.  
Gilvcic, en un sens, pourrait être mon nom,  
Tant elle est ce que je suis  
Et que ce qu'elle est  
N'est autre que moi.

16-

Comme plusieurs fois le mois, quelqu'un frappe à ma porte.  
Des bruits courent sur mon compte

En raison de ce fait.  
 Un homme brun, blond ou blanc s'arrête sur mon palier  
 Ne sachant d'où il vient ni ce qu'il cherche ici.  
 Elles disent que je les tue, les vieilles femmes aux yeux rouges  
 Et elles pleurent leurs amants maudissant mon allure.  
 Mais personne ne veut croire que c'est moi la victime  
 Et qu'un avenir beau attend leurs faux martyrs.  
 « De la Grotte du Fenheim, disent les femmes de tout temps,  
 De la Grotte du Fenheim viennent de sombres échos.  
 En ligne droite, de là-bas, il se jettent dans les bois  
 Et rencontrent les troncs qui renvoient leur message.  
 De la Grotte du Fenheim, disent les femmes de Gilvcic,  
 Les cris et les plaintes de nos hommes surgissent,  
 Leur douleur d'être seuls nous revient toute nue  
 Et nous fait regretter de n'avoir retenus  
 Nos amours qui partaient sans raison ni envie. »  
 Oui, c'est bien ce qu'elles disent,  
 Me croyant ogre ou loup,  
 Moi qui ne donne à ces hommes  
 Que ce qu'ils me demandent.

17-

Ce soir revoilà que ma porte est frappée.  
 La lueur sur le seuil attire un nouveau hère.  
 Je lui ouvre sans attendre : c'est à ça qu'on me paie  
 Et je le fais asseoir sur le tas de pièces d'or  
 Réservé à ces hommes qui parcourent Gilvcic  
 Quand la nuit est tombée.  
 C'est mon tas le plus chaud : je n'y ai pas mis de neige.  
 La vibrante sensation que la nuque doit subir  
 Sur un autre de mes sièges  
 Tuerait à coup sûr le premier de ces fous.  
 « Ne dis rien, voyageur, je sais ce que tu veux.  
 Tu n'es pas le premier à me rendre visite.  
 Beaucoup d'autres avant toi ont calmé sur cet or  
 La chaleur dans leurs jambes fatiguées de marcher.  
 Ne dis rien, voyageur, car tu ne le sais pas,  
 Mais tu vas recevoir ce à quoi tu aspirés.  
 Je suis là, je te parle, tu ne sais pas mon nom,  
 Ni celui de mon maître qui me paie pour ton bien,  
 Mais déjà tu comprends que tu atteins le but  
 D'un insensé périple à l'horizon caché.  
 Ne dis rien, voyageur, et repense aux légendes  
 Qui saoulèrent ton enfance de mensonges apeurés.  
 Tout ce que tu as cru s'envolera dans la brume  
 Car le sort qui t'attend est envié de chacun  
 Et qu'on cache le bonheur derrière l'épouvantail  
 Pour ne pas qu'il se donne au premier qui le voit. »

18-

L'homme, comme tous les autres qui passèrent avant lui,  
 Me regarde, serein, et fait mine de comprendre.  
 Pour ma part je suppose que ces mots que je dis,  
 Toujours les mêmes à chacun de mes beaux visiteurs,  
 Eveillent en eux des joies qu'ils ne soupçonnaient plus  
 A l'approche d'une mort semblant inévitable.  
 Ils reposent dans le froid et espère la chaleur  
 Ils halètent tout leur souffle et rêvent au grand sommeil.

Les bontés que je dis prennent forme dans leurs têtes  
 Sans qu'ils sachent que leurs souhaits sont petits face à Lui.  
 On dira que mon maître vole les innocents  
 Mais jamais aucun d'eux ne s'est plaint en retour.  
 On dira qu'il les mange, qu'il les tue ou qu'il ment  
 Mais j'ai vu dans leurs yeux au moment attendu  
 Des étoiles de givre racontant des secrets.  
 J'ai vu des univers, des montagnes colorées  
 Sur leurs lèvres tremblantes à l'instant le plus beau.  
 Pareil joie, de ma vie, je n'ai jamais vécu,  
 Pareil douce victoire face aux foudres des astres.  
 Nul humain n'imagine l'expérience du travail  
 Opéré par mon maître dans son grand savoir faire.  
 Nul humain ne conçoit ce qu'il ne peut comprendre  
 Mais le cherche pourtant par centaines chaque année,  
 A frapper à ma porte pour que je les conduise  
 Vers le fond de la grotte  
 Au bout du corridor  
 Dans l'ancre raffiné du plus sage d'entre nous.

19-

Je prends l'homme par la main.  
 Je lui ouvre la voie.  
 Les galeries du Fenheim sont obscures pour celui  
 Qui ne voit qu'à midi les formes et les contours.  
 Le boyau plonge devant vers le frais des cavernes.  
 J'aime toujours m'y rendre pour en goûter le ton.  
 Jamais ne suis déçu par l'antique sensation  
 Primitive qu'on éprouve dans une telle cathédrale.  
 De la roche que les vents venus des profondeurs  
 Ont sculpté à merveille à la taille d'un homme.  
 Mon gracieux compagnon serre ma main de plus belle  
 Mais je sais qu'il ne peut malheureusement pas voir  
 Les milliers de merveilles sur les murs de ce trou.  
 Des mâchoires et des dents, des visages souriants,  
 Des paysages figés dans de grandes positions.  
 La vision dans le noir est la plus belle qui soit,  
 La plus pure quand les ombres ne brisent pas la candeur  
 Des formes observées à trop vive lumière.  
 On les voit telles qu'elles sont  
 Sans les yeux du soleil  
 Qui voudrait nous dicter ce qu'on doit regarder.  
 La gracieuse nudité d'un rocher dans la nuit  
 N'a d'égal que son double dans un recoin plus sombre.

20-

Les pas lourds de mon hôte montrent une brève réticence.  
 Ce voyage dans la nuit n'est pas du goût de tous.  
 L'homme de tous les pays vient ici par courage  
 Mais une fois dépassée la frontière lumineuse  
 Devient doux comme l'agneau qu'on conduit au troupeau  
 Traîne les pieds derrière lui comme un lourd fardeau,  
 Fait semblant d'attendre son destin imprécis  
 Lutte contre les regrets de n'être pas chez lui  
 A soigner ses enfants et sa femme chaleureuse  
 Dans la clarté du jour où il voit ce qu'il tue.  
 Le seul lien qui le noue au réel de l'endroit  
 Est ma main qu'il agrippe, toujours plus passionné,



Sensible au moindre muscle que je pourrais bouger  
Indiquant qu'on arrive à l'endroit qu'il recherche.  
Le courage de l'humain n'est pas très courageux  
Et refuse de combattre ce qu'il ne peut pas voir.  
La fierté de rester succombe vite à l'envie  
De partir affronter un ennemi plus visible.  
Mais si loin dans la grotte, on ne peut pas s'en retourner  
Sans un guide tel que moi ou sans quelque lueur,  
Alors l'homme, comme les autres,  
Remet toute sa confiance  
Dans ma main qui l'emmène  
Au-delà de ses craintes.

21-

Et se profile l'instant où ma tâche se précise,  
A dix pieds du caveau que l'homme ne peut pas voir.  
Je le tire par le bras et lui prends les épaules.  
Le robuste se laisse diriger comme un mort,  
Accompagne mon mouvement qui le pousse sur le mur.  
Je remonte mes paumes sur ses joues broussailleuses,  
Lentement pour sentir si sa foi est totale.  
Il tremble comme l'enfant,  
Oublie ses gestes rudes  
Et accepte sans mot dire notre danse partagée.  
Je fais marcher mes mains partout sur son visage,  
J'en explore les reliefs, j'en pince les endroits mous.  
Il sourit, je le vois, ses yeux toujours fermés,  
Comme s'il comprenait ce que je juge en lui.  
Je descends sur son torse et commence mon travail,  
Fait voler une par une les attaches du manteau.  
Il tombe droit sur ses pieds chaussés de chaude fourrure.  
Je sors de son fourreau ma grande lame aiguisée  
Et l'approche du tissu maintenant inutile.  
A partir de la taille je remonte vers le cou.  
Le couperet se déplace ignorant tout obstacle.  
Quelques poils tordus sont fendus par mégarde  
Mais je laisse tout intacte la peau en dessous.  
Quand j'arrache l'habit, un frisson le parcourt  
Lui trop peu familier du baiser des cavernes.  
Je m'applique sur son torse, j'y compresse ma figure  
Et je sens sa rudesse revenir de très loin.  
Je m'agrippe à ses bras, en parcours la longueur,  
Effleurant sa peau mâte du bout de mes doigts.  
Mon couteau plonge alors vers ses jambes et remonte  
Emmenant avec lui ses jambières en gros cuir.  
Quand enfin il est nu comme l'enfant dans le ventre,  
Je me colle contre lui et le serre et le frotte  
Et réchauffe son corps épuisé par le froid.  
De sa bouche entr'ouverte ne s'échappe aucun son.  
Il accepte ma force et le manège honteux pour ceux qui vivent le jour.  
Il m'offre sa confiance, toute entière, dénudée,  
Pendant que je le touche des orteils aux cheveux.

22-

Sa peau maintenant est prête, douce écorce flexible.  
Il la porte comme quiconque refuserait de le faire.  
Faiblement rougie par mon massage envieux,  
Elle pourrait presque luire tellement elle est chaude.

Mon maître est là derrière cette porte fermée  
Qui ne laisse rien filtrer des secrets qu'elle protège.  
Mon maître l'attend pour lui offrir son œuvre,  
Des siècles d'expérience concentrés dans ses mains.  
Le premier qui le cherche mérite ses faveurs,  
Des quatre coins du monde on a droit à ce don,  
Mais moi qui le côtoie ne reçoit que de l'or  
Dont je ne peux rien faire que le garder dans mes mains.  
Mon destin est ici, dans le noir de ces grottes  
Et j'imité mon modèle, la perfection divine,  
Espérant qu'un beau jour, il posera sur mon corps  
Ses gestes mesurés et ses mains reliées d'or.

23-

Une porte s'ouvre et on lâche ma main.  
La clarté un instant me fait plisser les yeux.  
La silhouette de mon guide s'évanouit en brûlant.  
Plus nu que le serpent, je m'avance sans peur  
Tout en cherchant les ombres dans le blanc et le feu.  
Le décor est de braise, un soleil sous la terre.  
Nul repère devant moi ne permet de juger  
Si le haut est en haut et le bas sous mes pieds.  
Quand on flotte, ébloui, souvent on croit voler,  
Et entrant dans la pièce, je cherche à m'y poser.  
Un feu qui ne brûle pas. Des flammes inoffensives.  
Mon esprit doit me jouer le plus beau de ses tours  
Ou bien est-ce l'illusion du sorcier qui vit là.  
Sans une crainte je progresse et mon œil s'habitue.  
Les brasiers s'amincissent et deviennent des torches  
Disposées comme des trophées sur les murs qui apparaissent.  
Un serment dans mon âme résonne sans relâche :  
Si je dois mourir ici, je le ferai sans peur,  
Un destin, une parole, je n'avais qu'un seul choix  
Et si mes pas m'ont menés dans cet antre,  
C'est que Dieu l'a voulu ainsi,  
Dans sa grâce éternelle, il m'a mené au bout  
Du tunnel ténébreux pour que je sois fort  
Face au sort qui m'attend.  
Bien ou Mal derrière la lumière,  
Je suis prêt.

24-

Le tableau apparaît et mes yeux sont guéris.  
Cela pourrait être une nouvelle illusion.  
Devant moi une grotte qui s'élanche comme un gouffre,  
Un espace insensé au-dessus de ma tête.  
Sur le sol des tapis aux motifs absurdes,  
Sur les murs des tentures bien tendues par des branches  
Et sur lesquelles je vois danser des ombres dessinant des histoires.  
On ne peut rien entendre à ces contes  
De la façon dont on comprend d'habitude,  
Mais pourtant sans école j'apprécie leur teneur  
Et sourit à leurs charme comme un grand initié.  
Des rideaux opaques divisent l'endroit en petites alvéoles  
A la taille d'un homme  
Et dans chacune d'elle brille une torche  
Si bien qu'on peut deviner la silhouette de celui  
Qui décide de s'y installer.

J'y remarque aussi un lit et quelques fournitures,  
Un nécessaire pour la nuit ;  
Je pense que l'un d'eux doit être pour moi.  
Mon hôte m'attendait comme mon guide plus haut  
Et tout ce qui m'arrive est écrit quelque part.  
Les fils de nos vies sont tressées comme des toiles d'araignées  
Dans les branches des arbres  
Sans qu'aucun de nous ne puisse dire  
Où commence un fil et où se terminera celui de son voisin.

25-

Je marche dans la grotte. Personne ne m'interpelle.  
J'évolue dans les allées dont je ne vois pas la fin.  
Sur mes flancs je découvre  
Des paillasses rangées aux formes arrondies,  
Des couches modelées à la forme du corps,  
Plus petites ou plus grandes selon leur emplacement  
Et il semble que certaines soient faites pour les enfants.  
A côté de chacune quelques branches de charbon  
Taillées bien en pointe comme le bout d'une plume  
Et servant à mon idée à griffonner les draps et les tapis  
Des motifs étranges qui frappèrent mon regard.  
En m'approchant plus près des tissus et des toiles  
Un curieux reflet attire mon attention.  
Je passe ma main sur le cuir transparent.  
Un travail qui ne ressemble à rien de ce que je connais.  
La couture est infime, le raccord invisible,  
Le fil utilisé semblable à celui de la soie.  
Au toucher je ne peux juger de la nature du matériau employé.  
Si c'est du cuir, je ne sais de quel animal.  
La peau est si souple et si fine à la fois.  
Un esthète en ces lieux apprécie la beauté.  
- Qui a conçu ce travail appliqué ?  
Je me mets à parler à personne alentour  
Et à ma grande surprise, voilà qu'on me répond.  
Une ombre derrière un voile se déplace lentement  
Sans un bruit quand mes pas résonnent sur des lieues.  
La silhouette de profil s'arrête devant une torche  
Et je vois bouger ses lèvres, collées sur la tenture.  
On dirait qu'il l'embrasse et me parle au travers  
En ces mots importants qui m'empoignent le cœur.

26-

« Mon enfant tu arrives aujourd'hui comme un homme  
En face d'un père qu'il ne connaît pas.  
Je te parles à toi comme j'ai parlé aux autres :  
Avec de l'amour et lointain à jamais de la haine que tu crains.  
Je ne suis pas ton ennemi, ni un diable ou un ogre  
Et si cette demeure t'apparaît inconnue,  
Elle n'en est pas moins tienne pour le temps de ton séjour  
Et pour toutes les nuits qui viendront après celle-ci.  
On m'a appelé Külptz et nombreux sont ceux qui le font encore,  
Mais apprends quand même qu'à bien d'autres noms  
Je retourne la tête,  
Et si l'envie te prend de me baptiser à nouveau,  
Fais-le sans honte  
Car aucun dieu n'écoute  
Le murmure des cavernes. »

27-

« Mon enfant,  
Ta marche a été longue et semée de souffrances.  
De la neige et du vent ont pavé ton chemin.  
Peut-être que mon employé qui vit à l'extérieur  
T'a déshonoré de quelconque façon.  
Son existence est pénible et tu dois l'excuser  
Car les revers subis seront maintenant pour toi  
Autant de songes troubles aux frontières de l'oubli.  
Le trésor qui t'attend vaut bien tous les outrages  
Et s'il se laissait toucher au-delà de la mort,  
Il vaudrait bien qu'on meure pour le voir de plus près.  
Peu de choses en ce monde mériteraient qu'on les quitte  
Pour la simple extase de les rendre plus belles,  
Et si Dieu en est une à la lumière du jour,  
Le présent que je vais te faire est son jumeau  
Dans l'ombre souterraine. »

28-

« Mon enfant,  
Je ne t'ai jamais vu, mais je t'aimais déjà  
Avant même que ta mère t'ait portée en son ventre.  
Ma tâche et mon destin sont de ceux des plus nobles  
Et il n'est aucun homme que je ne vénère  
Et à qui je cacherais les bonheurs que je sais.  
Je m'emploie chaque nuit à vous rendre plus grands.  
Je modèle des héros, je fabrique des géants.  
Nul ne sort de chez moi sans un rire de fierté,  
Sans gravée en son cœur sa victoire sur le monde.  
Ta famille et la vie que tu as vécue  
Sont déjà des lambeaux qui flottent dans le vent.  
Ils t'apparaissent, à la lumière de ces torches,  
Comme les maigres vestiges d'un monde sans couleurs.  
Ce que je t'offre ce soir  
Est pareil aux reflets sur l'écaille du poisson,  
Chatoyant comme le givre pendant à ta fenêtre  
Qu'un rayon de soleil traverse en son centre  
Et fait naître de rien  
Des images voluptueuses.  
Viens à moi, mon enfant, et ta peine sera morte. »

29-

« Mon enfant,  
Tu es nu devant moi comme tu étais naguère  
En paraissant au monde le premier de tes jours.  
Malgré tout, ton habit est le plus chaud de tous  
Et il empêche tes chairs de connaître  
Des sensations secrètes.  
Ces mystères, mon enfant, je vais te les montrer,  
Et faire naître avec eux des océans de plaisirs.  
Après ça, que tu jures par le sort ou la foi,  
Tu verras l'existence de l'œil pur du vieux sage.  
Les formes et les lueurs t'apparaîtront polies.  
Le timbre des voix brillera comme un cristal.  
Les plaies seront pour toi autant des baisers amoureux,  
La morsure du grand loup te plongera dans le bain  
D'impensables marées aux remous chaleureux.

Viens à moi, mon enfant, et connais le destin  
Que connurent avant toi les héros admirables  
Dont les noms t'apparaissent comme modèles de passion.»

30-

« Mon enfant,  
Je vais aller chercher mes cires, mes huiles bienfaitantes  
Et le glorieux matériel qui me sert au travail.  
Tu es désormais libre de partir,  
Rejoindre la forêt et la femme qui t'attend.  
Personne en cet endroit ne bloquera ton chemin  
Si ton choix te ramène à l'endroit d'où tu viens.  
Mais si comme je le pense, tu décides de m'attendre,  
Tes pieds devront rester figés sur cette roche  
Et ne pas être déplacés d'une infime mesure.  
Au retour, je verrais si tu hésites encore  
Ou bien si tu acceptes ton avenir grandiose.  
Au retour tu vivras, si tu es encore là,  
L'expérience de l'amour dans un berceau de soie.  
Au retour tu vivras, si tu es encore là,  
L'ultime accomplissement d'une vie de recherches  
A courir par les bois après les cieux ouverts.  
Au retour, mon enfant, tu vivras.  
Enfin, tu vivras. »

31-

Et sa silhouettes grossit, sur la toile devant moi.  
Et le bruit de ses pas n'atteint pas mes oreilles.  
Et enfin je l'attends, sans bouger d'une larme,  
Qu'il revienne m'offrir un précieux sacrifice.

32-

Quand l'homme revient chargé d'instruments,  
Mes pieds se sont fondus dans le sol rocailleux.  
Je n'ai pas tremblé et à peine frémi  
Et mon corps résolu attend sa récompense.  
Le sourire de mon maître scintille comme un diamant.  
Ses bras fendent l'air comme deux ailes géantes  
De vautour ivre et fou au-dessus de sa proie.  
Je ne serai pas dévoré !  
Je ne suis pas une victime !  
Mais l'heureux prétendant à un sacre brûlant.  
Il tient dans sa main un couteau aiguisé  
Au manche serti de subtils bijoux  
Dont la forme m'évoque des contrées que j'ignore.  
Tout résonne dans l'air en furieux bourdonnement.  
Des chauve-souris brunes marchent sur leurs deux pattes  
Pour ne pas se brûler aux flammes plus haut.  
Un tourbillon de cendres, de lave et de rage  
Tourne comme le serpent perdu dans l'incendie.  
Le grondement des montagnes rejailli en leur cœur,  
Fait sonner comme des cloches les rochers millénaires.  
Mes oreilles en sont muettes et bavardes de cris.  
Ma peau semble vibrer, se soulever en vagues,  
Un rivage ondulant à la place de mes jambes.  
Je suis nu dans cette grotte comme objet aérien,  
Liquide, rougeoyant et noir terreau fertile,

Quand Külptz s'approche sans sembler regarder,  
Sa tête retournée vers un pic de pierre.  
J'y vois dessus gravés les périples de ma vie,  
Les chasses et les pays en deux coups de burin.  
Du givre sur les mots qui figurent mon passé  
Fondant dans la fournaise de l'avenir qui m'attend.

33-

Külptz est tout près de moi, je ne vois pas son visage  
Ni l'envie dans ses yeux de servir un destin.  
Sa main toute brumeuse fait tourner le couteau  
Et transforme sa lame en éclair scintillant.  
Elle avance vers mon corps, une plage en marée,  
Mon regard extérieur aux orbites naturels.  
La scène qui se déroule semble un bûcher ardent  
Avec, frêle brindille, mon corps en son milieu.  
La pointe est posée sur ma nuque docile.  
Elle s'enfonce lentement et me fait voir un astre.  
Je sens le métal froid voyager dans mon cou,  
Détacher un à un les morceaux de chair tendre.  
En un arc de cercle elle parcourt tout mon col  
Faisant couler un sang de sinistre mémoire.  
Mais cette fois le liquide ne parle plus de mort :  
Il chante les couleurs, glorifie les saisons !  
Il apporte réponse, autrefois la question !  
Les gouttes écarlates qui descendent sur moi  
Sont comme celle de la mère sur l'enfant accouché,  
La beauté du calice !  
Le sang du sacrifice !  
L'extase qu'un peu de soi puisse courir l'aventure.  
La douleur est le signe que quelque chose se passe  
Et qu'une part de la vie est une part de souffrance.  
Un sinistre génie m'avait privé de mes sens.  
Et je vois une étoile !  
Et j'engendre une planète !  
J'accompagne en pensée l'outil précis qui exerce son office,  
Me déliant de mes fers trop rouillés par l'amour.  
Ah, passé !  
Ah, femme, enfants, labeur !  
L'importance se déplace vers de plus grandes vallées  
Et change ce qui fut en inepte passion.  
Gilvcic était ma vie,  
J'aurais pu y mourir !  
Que je n'aurais pas connu les richesses contenues  
Dans le fil de cette lame  
Et d'une autre après elle.  
Qui aime trop ce qu'il a garde ses yeux fermés !  
Qui aime trop ce qu'il a en oublie même d'aimer,  
En oublie ses mouvements et la force dans ses bras,  
En oublie les saveurs qu'il a goûté enfant  
Ecorchant son genou sur la pierre affûtée  
Et pleurant du plaisir d'être encore un vivant,  
D'être un sensible humain acceptant l'expérience.

34-

Le couteau me descend doucement dans le dos  
Sur une ligne qui suit un trajet ancestral.  
Je sens frottée ma peau par dessous ses attaches.

Elle tombe peu à peu comme un habit trop large.  
 Je pensais ainsi nu, mes chairs propres bien à vif,  
 Que le froid percerait tel un autre ciseau,  
 Mais le contraire est là, me laissant ignorant,  
 Et la chaleur me prend jusque sous mes paupières.  
 Je sens rouler des braises le long de mon dos.  
 Mon sang est en feu !  
 Peut-être qu'il boue, et qu'il s'évapore  
 Ou bien disparaît-il dans d'autres cavités  
 Qui me reste cachées n'étant pas achevées.  
 Je vois derrière mes cuisses le couteau qui s'affaire  
 Perçant le tissu comme une vulgaire feuille.  
 Les lambeaux de moi-même sont pendants tout autour  
 Seulement liés à mon corps par de minces filaments.  
 L'intérieur d'un homme est comme celui d'un cerf,  
 Aussi rouge et saignant quand il est dissocié.  
 Je gémissais de plaisir.  
 Külptz rit lui aussi et n'arrête pas sa lame  
 Dansant implacable  
 Dans mon âme passionnée.  
 Il s'affaire maintenant sur mes bras immobiles,  
 Ne comptant me laisser plus une parcelle de peau.  
 Le tour de mes poignets, celui de mes chevilles  
 Et le moment crucial approche à grands pas.  
 Külptz pose ses outils, regarde son œuvre  
 Et prend des deux mains ma peau par le cou.  
 Il me dit des mots bruts que je ne peux pas comprendre  
 Mais qu'après, assure-t-il, je saurais explorer.  
 Je voguerais entre inconscience et jouissance infini  
 Et soudain, dans un cri, il arrache mon vêtement !  
 La peau claque dans l'air !  
 Ma dépouille toute entière !  
 Comme un vêtement unique retiré de son cintre.  
 Un frisson titanesque pétrifie mes pensées.  
 Je suis maintenant vrai.  
 Je suis maintenant pur  
 Et j'ai enfin trouvé la réponse des forêts !  
 Un seul bloc de viande ruisselant de pouvoir !  
 La vérité cachée sous une autre vérité !  
 Le savoir !  
 Car je sais !  
 Maintenant nul autre que moi ne voit mieux qui je suis,  
 Qui vous êtes, qui nous sommes !  
 Je sais tous les secrets !  
 Je sais tous les secrets !  
 Je sais tous les secrets !

35-

Külptz me laisse tremblant étendu sur le sol  
 Et travaille ma dépouille sur un grand établi.  
 Il écharne, il trempe, il essore et il gratte.  
 Il libère mon enveloppe des entraves pourrissantes.  
 Nous sommes tous en décomposition  
 Si nous n'y prenons garde.  
 Sous la lisse beauté, la vermine s'insinue.  
 C'est d'un maître comme Külptz que chacun a besoin  
 Car chacun doit connaître le plaisir d'être vrai.  
 Vous êtes tous des faux !  
 Vous êtes tous déjà morts,

Pourrissant dans vos chairs comme un vieux bois humide !  
 Personne ne peut saisir les essences du monde  
 Sans en être avant tout libéré pour toujours.  
 Certains idiots meurent  
 De froid ou de bêtise,  
 D'autres forts comme moi parviennent jusqu'à la grotte.  
 Quoi de plus évident maintenant que je sais  
 Et le reste du monde me paraît bien stupide.  
 Personne ne peut me dire si j'ai raison ou tort  
 Car personne ne connaît ces épreuves que je vis.  
 J'en suis devenu grand par excès d'expérience  
 Et maudit celui qui  
 Me dira le contraire !  
 Et maudit celui qui  
 Me dira le contraire !  
 Et maudit celui qui  
 Me dira le contraire !

36-

Il se passe des années ou bien plus, je ne sais.  
 Il se passe moins de temps qu'il ne faut pour pleurer.  
 Ou le temps ne passe pas  
 Ou il n'y a pas de temps  
 Ou encore le temps s'arrête pour regarder.  
 Külptz travaille ma peau avec force liquides.  
 Il la tend sur des branches et la sèche contre lui  
 Réchauffant le tissu du brasier de son corps.  
 Il a ses yeux fermés pendant l'opération  
 Et murmure des prières qui me sont adressées.  
 Il dit que je suis beau,  
 Que nul autre avant moi  
 N'a donné à ce monde plus bel habit vivant.  
 Il ne cesse de toucher ce grand cuir tendu  
 Où je vois cicatrices dont le souvenir me quitte.  
 Ces blessures sont à moi  
 Mais que sont les blessures  
 Si ce n'est faiblesses mortelles et aveux d'impuissance ?  
 Une fois bien fini, mon corps sera solide,  
 Ma chair bien protégée par un cuir de jouvence.  
 La jeunesse sera mienne et je la chérirai  
 Chaque nuit tout au fond d'un royaume promis.  
 J'en serai le seigneur avec ânes et vassaux,  
 Régnant sur une contrée qui portera mon nom.  
 Je plongerai mes grands ongles dans toutes les poitrines  
 Pour montrer aux humains comme leur chair est fragile.  
 On tentera de me tuer mais les glaives se casseront  
 Les flèches inefficaces plantées dans leur tireur.  
 Je serai immortel !  
 Je serai tout puissant  
 Et l'ours se couchera pour me laisser passer.

37-

Külptz détache ma peau des branches où elle séchait.  
 Il caresse un côté puis l'autre avec ferveur.  
 On peut voir sa main au travers de l'étoffe  
 Tant le travail est fin et l'objet délicat.  
 Il me prend par la tête et me remet debout,  
 Souffle une fois sur mon corps pour en ôter le pu.



Une flamme rugissante m'engloutit dans sa bouche  
 Et une fois ressorti, je suis fumant et propre.  
 Külptz met mon habit posé sur mes épaules  
 Et sort de son bras une aiguille plantée.  
 Il y glisse du fil de grande qualité  
 Et enfonce le tout dans mon tout nouveau cuir.  
 Son visage est obscur, son sourire évanoui.  
 Ses mains sont bien agiles mais lui semble troublé.  
 De la colère aussi dans ses gestes appliqués.  
 Ses yeux ne quittent pas les miens pleurant du sang.  
 Il me dit qu'il me hait,  
 Que tout est terminé  
 Et qu'une fois recousu  
 Mon voyage est fini.  
 Je sens ma chair qui touche sa nouvelle compagne  
 Qui lance à son assaut son gourmand cartilage.  
 Külptz serre ses fils et les noue solidement  
 Et je retrouve alors l'apparence d'autrefois.  
 Mon visage est plus brun,  
 Mes cheveux envolés.  
 J'ai l'allure d'un roi qu'on vient de couronner.

38-

Tout est maintenant fini.  
 Il fait le dernier point  
 Dans ma nuque et le serre plus fort que les autres.  
 « Maintenant, me dit-il, tu es prêt pour partir,  
 Mais du prix à payer tu n'es pas acquitté. »  
 Je frémis de terreur  
 Car il pointe son aiguille  
 Droit sur moi désormais  
 Sans souci d'élégance.  
 Je ne peux pas bouger  
 Et je sais qu'il est vain  
 D'échapper aux titans dans l'endroit où il vivent.  
 Je regarde au-dessus  
 Vers un ciel qui brûle  
 Et comprend qu'un destin doit mourir dans les flammes.  
 Külptz pointe son aiguille, son couteau et le reste.  
 Ce sera mon blason  
 Au royaume des Enfers.  
 L'armée s'abat sur moi  
 Dans un fracas divin  
 Et pour la dernière fois,  
 Je peux voir son sourire  
 Mais j'entendrai sa voix  
 Plusieurs fois après ça  
 Se moquer de ma peur  
 Car il ne me tue pas.

39-

Nous marchons pas à pas, anarchique cohorte.  
 On a crevé nos yeux pour avoir trop vu.  
 Nous marchons sous la terre, dans réseaux de galeries  
 Sous les routes et les champs que vous foulez toujours.  
 Notre peau est plus dure que l'habit du chasseur  
 Mais nos mains touchent les murs pour trouver un chemin.  
 Nous irons dans le noir un à un plus nombreux

Et ne mourrons jamais, insensibles seigneurs.  
Pensez quelques fois à vos frères ici-bas.  
Arrêtez vos affaires, regardez sur le sol  
Et criez votre joie de roussir au soleil,  
De pouvoir mourir un jour sous un rayon d'hiver.  
Hurlez votre plaisir, embrassez la poussière  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.  
Et qu'une de vos prières  
Parfois nous atteigne.

# **NEWS FROM THE SUNNY SIDE OF GOMORRHE**

## NOTE

Ce poème hebdomadaire a été publié sur mon site du 14 juin 2000 au 14 juin 2001 à raison d'à peu près une partie par semaine. Chaque partie était aussi envoyée par mail à toutes les personnes qui en faisaient la demande.

Une fois l'expérience terminée, j'ai aussi publié tous les « épisodes inédits » qui s'étaient accumulés pendant cette année.

En 2005, songeant à ressortir ces textes, je m'étais amusé à les annoter, de manière à préciser certaines allusions ou private jokes. J'ai laissé la plupart de ces notes dans cette version finale.

Voici donc les 48 épisodes officiels de « News From The Sunny Side of Gomorrhe » suivis des 66 épisodes inédits.

**GC – 19 septembre 2006**

#1

Je suis assis dans la 205 Diesel.  
Par le pare-brise, le cul d'une petite gitane à talons,  
membre d'une troupe itinérante  
montrant guignols et gendarmes aux gosses.  
Je bois un Sprite dans un verre en carton  
marqué Coca-Cola.  
Dans le lecteur CD,  
le hip-hop sous peutri de Prince Paul.  
Ce soir, on joue Duras<sup>1</sup> au théâtre.  
Putain, il est beau l'an 2000.

#2

Parc des Buttes Chaumont.  
La canicule oppresse les parisiens masochistes.  
Comme une plage verdoyante au milieu du béton.  
Tous les vices, mais aucune des faveurs salées de la mer.  
Je n'échappe pas à la marée de stupre qui submerge l'endroit.  
Les images de la fête gay de la veille.  
Un son de cloches au loin.  
Une main sur ma cuisse.  
Tout ça n'a pas l'air bien réel.  
Quelques heures plus tard, des champs de colère,  
du noir en grosses taches sombres.  
Deux cents kilomètres refroidissent sous mes roues.  
S'il n'est de réel que par l'absence de pensée,  
alors qui maintenant refusera d'être faux?

#3

Cette fois, il suffit d'écouter...<sup>2</sup>

#4

L'archétype de la jeune femme de ménage.  
Ravissante et dégueulasse.  
Peut-être ravissante car dégueulasse.  
Peut-être ravissante car femme de ménage.  
Peut-être pas ravissante du tout.  
Relents de colonialisme.  
La supériorité de l'homme blanc qui remonte en moi.  
Je ne m'en apercevais pas.  
Elle est blanche comme moi.  
Le racisme a gardé l'une de ses formes.  
Qui ne disparaîtra jamais.  
Ma chanson fétiche.  
Je lui chanterai jusqu'à ce qu'elle craque.  
Pas longtemps.

---

<sup>1</sup> « Hiroshima, mon amour » en l'occurrence.

<sup>2</sup> A l'origine, Sunny Side devait contenir aussi bien des textes que des sons, ou des images. Ce #3 était un fichier .mp3 d'une trentaine de secondes qui a malheureusement disparu aujourd'hui.

Que je t'aime.  
Johnny gueule.  
Johnny sue.  
Je n'ai qu'à la regarder.  
Rien n'est vaincu.  
Je suis l'homme blanc.

#5

Le "Gabriella" vient de dépasser la dernière balise du chenal d'Helsinki.  
Nous faisons cap plein sud puis nous virerons à l'ouest vers Stockholm.  
Casino, sauna, piste de danse. Tout le foutu matériel.  
On dit que la timidité des Finlandais fait des Finlandaises des femmes frustrées.  
Et la Suède, bon Dieu, et la Suède?  
Trop de signes favorables pour jouir pleinement de la situation.  
Une odeur de poisson.  
Une odeur d'égouts.  
Elles viennent de la Mer Baltique, du "Gabriella" ou de moi?  
Bon Dieu, la Suède...

#6

La Béatitude, certes.  
Voilà plusieurs jours que je n'ai pas souri.  
Roulement de tambour.  
Une rage de dents aujourd'hui.  
Le Loft<sup>3</sup> en fumée.  
Plus rien que cette douleur.  
On sait qu'on en meurt pas.  
Et pourtant on voudrait bien.  
Je suis au centre des regards.  
Je me tord. Je pleure.  
Personne n'y peut rien faire.  
Que me tenir la main. Me caresser la tête.  
Depuis le premier jour.  
J'aimerais leur dire.  
Couteau tendu au moindre mouvement.  
Je crois que je bave.  
Même plus de décence.  
C'est là où je suis.  
Depuis le premier jour.  
J'aimerais bien crever là, que tout s'arrête.  
Mais on ne meurt pas d'une rage de dents.  
On ne meurt de rien.  
On passe juste notre temps à nous faire tuer.  
Et ressusciter.  
Une vague qui nous efface. Un gosse qui nous redessine.  
Mantra.  
Sweet Babylove.  
Roulement de tambour.

#7

---

<sup>3</sup> L'appartement que j'ai habité avec Stéphane de février 2000 à fin 2001.

Ce soir au concert.  
A quelques centimètres de moi, la nuque dégagée d'une fille.  
Ces filles de 19 ans qui paraissent en avoir 15 tellement on les a protégées.  
Sanctuaire.  
Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre.  
Je touche sa peau.  
Le piano. L'air. Une pierre chaude.  
Vibrations.  
Je ne comprendrai jamais rien à la musique,  
Elle me comprend.  
Debussy était-il là, avec moi,  
A guider ma main vers les cheveux attachés  
De cette jeune vierge?

#8

Sur la sordide et jeune route nationale,  
Je sors de la ville templière<sup>4</sup>.  
A ma droite, l'hôpital psychiatrique,  
Un peu plus loin sur la gauche, la prison,  
Entre les deux, le Mac Donald.  
Deux lycéennes tendent leur pouce sur le bas côté.  
Visions de violence. L'autoradio gueule la Cinquième de Beethoven.  
Je ne peux pas m'empêcher de ralentir.  
J'espère que je ne bave pas.  
Quelques kilomètres plus loin,  
Je me mords encore les doigts  
De ne pas m'être arrêté.  
Le tout était de savoir quel calvaire serait le plus difficile à vivre.

#9

Fennecs, serpents, scorpions.  
Touaregs tirant chameaux.  
Caravanes.  
Solitaires.  
Rencontres.  
Histoires.  
Avec beaucoup d'imagination,  
Je commence à aimer cette ville.

#10

Le dégoût. Moi qui croyait l'avoir chassé.  
Plus les mots. Plus qu'un.  
Le dégoût.  
Le flipper est éteint.  
On se terre dans la première caverne qu'on trouve.  
Et si le hasard nous en désigne une autre,  
Plus confortable,

---

<sup>4</sup> Tous les jours, je parcourais dans les deux sens les 30 kilomètres qui séparaient le Théâtre à Auxerre et le Loft à Joigny.

Il n'y a plus d'aventuriers.  
De fond de cavernes en galeries d'art.  
On peint toujours dans l'obscurité,  
A la lueur des chandelles,  
Et admire-t-il ses oeuvres dans la même pénombre.  
Plus de Marlboro chez le buraliste.  
Je me remets aux Lucky,  
Comme Eliot Ness.

#11

Rue à la plaque tombée. Heure que j'ignore.  
Mouvements de foule.  
Comme si j'étais le seul à être stable.  
Que tout autour de moi se mette à trembler!  
Effet minable de minable blockbuster.  
\_\_\_\_Grzzzzz\_\_\_\_  
N'appartenir pas aux rumeurs.  
N'être détesté de personne.  
N'être même plus cynique.  
\_\_\_\_Grzzz\_\_\_\_  
Générique.

#12

Sur la route entre Auxerre et Dijon.  
Je bouffe un cheeseburger à 150 km/h.  
Quelques jours plus tard, je somnole devant  
Un spectacle de jazz pour enfants<sup>5</sup>.  
Les applaudissements des petites mains  
Me font penser au clapotis des vagues,  
Ou encore aux bulles de plastique d'emballage  
Qui éclatent.  
Je sors du boulot en trombes.  
A l'Intermarché, je fais de l'œil à la caissière.  
J'ai acheté une boîte de Chili con carne.  
Quand j'allume l'autoradio, Eros Ramazotti  
Entonne une ballade.  
Je flippe.  
Quelqu'un a-t-il des suggestions?

#13

La Leffe a un goût acide.  
Le gruyère râpé n'a pas fini de fondre  
Dans mon hot-dog  
Alors que meurent peu à peu,  
Au fond de moi les désirs lubriques.  
Se lassera-t-on aussi des bestialités?  
Baiser comme on mange.  
Sans appétit. S'apercevant de ce qu'on fait,  
Seulement au moment où l'expérience

---

<sup>5</sup> « Quand le jazz est là »



Se révélera infecte.  
Je décide temporairement  
De ne plus m'emmerder des choses relationnelles.

#14

Géant (?) Casino, un soir aussi rouge que l'enseigne lumineuse.  
Trop pressé pour choisir ma caissière.  
Je m'emboîte sans réfléchir  
Dans la file jugée la plus rapide  
Et commence à ruminer  
De n'avoir pas étudié  
Les yeux au moins  
De mon éphémère compagne supermarchère.  
Déception / Banalité  
Image trouble et sale  
Tremblante quand elle passe les articles  
Devant les filaments impalpables  
Lecteurs de codes-barre.  
Et puis Soudain...  
Lumière / Foudre / Tonnerre  
Un ange flotte jusqu'à moi.  
Jupe droite, oeil azur, traits enfantins,  
A pleurer...  
Et j'en pleurerai...  
Deus ex machina  
On change de caissière quand arrive mon tour.  
Un doigt divin s'est posé  
Sur la caisse enregistreuse.  
- Bonjour...  
Cette voix ! Merde ! Cette voix !  
On en boufferait de cette voix !  
Je m'écroule dans un caddy,  
Réfléchissant à ce que j'ai pu faire  
De si beau  
Pour mériter telle récompense...  
Il y a un dieu des supermarchés.

#15

Mon tabagisme me pousse  
A sortir sous une pluie battante  
Mal rasé pas mieux qu'emmitoufflé,  
Evitant les gouttes, en pensée tout du moins.  
Je songe, près de Saint Thibault<sup>6</sup>,  
Aux larges arcades gothiques  
Et à l'interprétation graveleuse qu'en faisait  
Je ne sais plus quel moine,  
Défroqué de surcroît,  
Inquisiteur à ses heures.  
Deux nymphettes aux cheveux mouillées  
Traversent mon champ de vision.  
Elles sourient mais je m'efforce  
De garder la posture

---

<sup>6</sup> L'Eglise Saint Thibault était à quelques mètres du Loft.

Du poète maudit sous la pluie.  
Les arcades gothiques s'éloignent,  
Et je n'ai même pas lu Rimbaud.

#16

De la musique de chambre saturée,  
Et le crissement des rails.  
Un rapide travelling avant  
Sur Yves et moi dans un salon de thé.  
Au Quick, la caissière avait un petit air de Rachel,  
En plus multicolore.  
Je commande une barquette de nouilles asiatiques.  
La nuit m'emmène loin.  
Je n'ai pas d'imperméable.  
J'aime, assis, dans un lieu de passage  
Croire que le futur est là.  
Je vis dans "Blade Runner" quand je retourne à Paris  
Et je me demande toujours si Rachel partira avec moi,  
Dans ma décapotable,  
En écoutant du Vangelis...

#17

J'ai laissé pour aujourd'hui  
Le Café du Théâtre  
A ses élucubrations néo-fascistes.  
Teintées de piquette  
Et de gérontologie.  
Quelle surprise pourtant de trouver  
Chez le Turc du coin  
Des familles attablées  
Comme dans un Mc Do exotique.  
Une télé laisse filtrer  
Une chaîne turque populaire  
Sous le regard fasciné  
Des enfants,  
la bouche pleine de frites.  
J'ouvre de gros yeux ronds.  
Quand finalement une bande lycéens  
Laid et souriants  
Débarquent dans les lieux,  
Je me lève, furieux,  
Et retourne, dépité,  
M'enfiler un café  
Auprès de mes habituels vieux cons,  
Autrement plus cocasses  
Quand il s'agit de jeter  
Sur le monde  
Le regard obligatoire  
De celui qui est en vie.

#18

Des lustres en cristal au dessus de ma tête  
Et le vin nouveau dans les gosiers  
De tous les convives.  
Peu importe que le concert ait été bon ou non.  
On parle déjà tous du prochain.  
Effluves de cannelle  
En provenance de nuques indéterminées.  
Ensembles assortis à la moquette.  
Doigts bleutés par l'arthrite.  
On s'accorde à dire que les 70's sont mortes  
Mais qu'on ne se lasse pas de les ressusciter,  
Autour d'un verre de champagne.  
Route / Pluie / Nuit  
Froid du Loft que l'hiver étreint.  
Je plonge sous ma couette gelée  
Et me lamente quelques secondes  
Sur le fait qu'indéniablement,  
Je suis heureux.

#19

Je marche sur un quai.  
Quelques camions me frôlent.  
Les mouettes ne viennent pas jusqu'ici.  
Ca n'est pas la mer.  
Ca n'est pas grand chose.  
Café habituel.  
Discussion habituelle.  
Haine de tous les jours.  
Je regarde au fond des yeux  
De mon interlocuteur.  
Ca n'est pas la mer.  
Ca n'est pas grand chose.

#20

Le thé fond rapidement dans l'eau chaude.  
Je frotte mes mains sur le bol,  
Repense aux formes claires  
De l'après-midi.  
Une ombre traverse la terrasse.  
Flou / Ralenti.  
Une voix se confond dans le feuillage  
Des cerisiers.  
Un bruit sourd habille  
Ces images de mon enfance,  
Comme une menace.  
Hiroshima  
Dont le souffle  
Ne cesse de me parvenir.  
Après la pluie.  
Après la pluie noire.

#21

Plus de monnaie dans les poches.  
Je sors dans la grisaille.  
Pascal nous affirme qu'il va toujours à Prague l'hiver  
Car c'est une ville de brumes.  
Je vends une de mes photos  
A la galerie d'à côté<sup>7</sup>.  
Ca fait un peu de liquide  
Pour les clopes.  
Michel nous décrit son appartement new-yorkais.  
Nuit / Route  
Le Loft tremble encore  
De sa voix haut-perchée.  
"Ni Dieu ni Maître"  
Le poing levé  
Au 53ième étage  
Vue sur Broadway.

#22

Je marche dans l'obscurité  
Du passage cour/jardin.  
Au dessus de ma tête,  
Bach assomme une salle  
D'auditeurs innocents.  
Il surgit au détour d'une galerie,  
Faisant défiler sur son i-mac  
Les derniers "Sunny Side",  
Avant qu'une pluie poussiéreuse  
Ramène le tout à la terre.  
J'en écris un nouveau.

#23

Tout s'efface à l'approche des fêtes.  
Et rien non rien n'est plus exceptionnel.  
La ville se plonge toute entière  
Dans un bain chaud  
De verdure épineuse,  
De bons mots rouges et blancs,  
D'une curieuse sympathie  
Ordinaire  
Comme la pluie.  
Les bras sont chargés d'envies.  
Le décor devient flou,  
Les paroles dites mortes.  
Il devient inutile d'observer,  
Inutile d'être là,  
Et on est attendu  
Et tout le monde vous attend.  
Allez-y donc !  
Il ne se passera rien ici.

#24

---

<sup>7</sup> L'Atelier Cantoisel à Joigny.

Que l'on trouve  
Nabokov  
Dans les rayons d'un supermarché  
A fini de me faire sourire.  
Enfin, plus loin,  
Deux jeunes filles prudes  
Tripotent des peluches  
Et je m'éclipse.  
Pour trouver chaque jour  
Des vérités neuves  
A énoncer  
Il faudra que méthodiquement  
Notre civilisation  
Si elle ne veut pas  
Sombrier dans le malheur,  
Oublie.

#25

Paris somnole.  
Le premier métro se remplit  
Du troupeau cotillonné.  
On a passé le cap  
Comme on passe le permis  
Sans alcool, ou presque.  
On est tous debout.  
Je pense à Gorecki  
Et à ses chants plaintifs.  
Mais qui donc nous regarde,  
A l'autre bout du millénaire ?  
Qui donc nous observe,  
Bourrés et repus  
Du festin épicé ?  
Train / Gare  
Travail  
Triste Vingtième siècle.  
A la vôtre.

#26

La journaliste de France 2  
N'a pas un cul particulièrement attractif,  
Et pourtant on ne peut s'empêcher  
D'être admiratif  
Devant le minois de celles  
Dont les strates imperméables  
De la société  
Nous privent.  
Pendant ce temps,  
Huckleberry Finn<sup>8</sup> regardait défilier  
Les arbres  
Les pieds mouillés sur son radeau

---

<sup>8</sup> Le livre que je lisais à ce moment-là.

De fortune.  
En fuite ou pas,  
Tout restait évidemment  
Pareil.<sup>9</sup>

#27

Tout arrive au cœur de certaines nuits.  
Le pire et le médiocre.  
Nous roulons vers le Loft.  
L'air est chargé de musique  
Ce qui ne nous réchauffe pas  
Pour autant.  
Derrière la vitre,  
Les lumières lointaines  
D'un paysage morcelé.  
Derrière la vitre,  
Ce qu'à coup sûr,  
Nous ne trouverons jamais.  
Nous roulons vers le cœur de la nuit.  
Le givre a mangé  
Ce qui restait d'une chanson.  
Et nous courons,  
Synchrones,  
Vers les foyers enivrants,  
Vers les lumières morcelées,  
Vers le Pire  
Et le Médiocre.

#28

Dans la salle, amateurs,  
Etudiantes à anglaises  
Et anglais étudiants.  
Les lieder de Schubert  
Se dévorent comme des dragées  
Et je pense un instant à une fête  
Sur le quai,  
A mes amis là-bas  
Où ne manque plus que moi.  
Je sors sur le parvis.  
Aucun bruit nulle part.  
Je tend un peu l'oreille.  
Je n'entend plus Paris.  
Plus tard dans la voiture,  
Pour enfoncer le clou  
Je lance Archive et rêve  
Aux trajets d'autrefois.  
Je suis trop fatigué pour tenter quoi que ce soit.  
Pour me reconforter,  
Allez, vous tous, dites-moi  
Ce que vous faisiez  
Dans toutes ces villes  
Où je n'étais pas

---

<sup>9</sup> On peut rapprocher la construction de ce Sunny Side du tommytommy daté du 24 octobre 2002. Et on notera qu'en effet, tout reste définitivement... pareil.

A l'heure où j'écrivais  
Au lieu de vous rejoindre  
A 23 heures précises  
GMT ?

#29

De toute évidence, il y avait l'amertume d'être là,  
Alors que je venais d'ailleurs.  
De toute évidence, il y avait cette idée qu'ont les chiens  
De retour de la chasse,  
Ceux à qui on ôte le gibier de la gueule  
Et auxquels on laisse les os  
A rogner.  
De toute évidence je n'étais pas là,  
Ni ailleurs non plus.  
De toute évidence,  
Rien n'avait plus aucun sens  
Que la croupe dégueulasse  
D'une italienne cérébralement dominatrice  
Dont j'avais une sainte horreur.  
Mamma mia !

#30

On soutient difficilement  
Une conversation théorique  
Face à un homme qui a souffert  
Du sujet abordé.  
Les arguments se volatilisent  
Devant le témoignage  
Et comment soutenir froidement le regard  
De la Vérité ?

#31

Un vieillard édenté faisait les 100 pas  
Dans la même rue, tous les jours,  
Depuis un nombre d'années incalculable.  
Je l'avais vu, quelques fois,  
Ecrire ce qui semblait être  
Des formules mathématiques  
Sur des tonnes de papier.  
Ca n'était ni plus ni moins qu'un clodo,  
Mais un clodo érudit,  
Un de ces vrais cyniques  
Qui peuplent encore nos villes  
Et nous haïssent bien plus  
Que nous ne les haïssons.

#32

Les lumières de Paris

Disparaissent dans le retro.  
J'ai volé tout ce qu'il y avait  
De bon à voler.  
Dans le coffre, les esquisses  
D'un nouveau monde  
Qu'on rêve un peu plus  
A chaque minute  
Qui passe.  
Evidement il y aura des peaux nues  
Des sourires et de la sueur  
Evidement le choc  
De l'indifférence,  
Mais il est de coutume,  
De manière presque physiologique,  
De regretter après  
Le geste consommé.  
Nous flotterons éternellement  
Dans la fange  
Et la supplique d'y rester.

#33

Broze termine son solo de pédale Wah-wah<sup>10</sup>  
Sous le regards fascinés des survivants  
Au moment où chacun déplore le fait  
Que la Raïa ne peut jouer correctement  
Qu'après 5 heures du mat'.  
Si le journaliste présent ce soir-là  
Avait tout des passionnants junkies  
De Dennis Cooper,  
Beaucoup durent regretter qu'il ne posséda pas,  
En plus,  
Leur caractère masochiste  
Et leur goût pour la sodomie à l'arme blanche.  
Dans un nuage de fumée,  
Fleur avoue, le narguilé au bec,  
Qu'il faut savoir s'arrêter  
Sous le regard médusé  
D'un Jean-Luc expatrié  
Qui ne pensait pas s'être égaré si loin.  
Yves se réjouit que  
"L'artiste désespéré devant la grandeur  
Des ruines antiques"  
S'intéresse autant à la ruines des pierres  
Qu'à celles de nos âmes  
Et ajoute que nous ne sommes  
Que des vestiges de nous-mêmes  
Depuis déjà longtemps.  
Zouzman avouera n'avoir dormi  
Que d'un oeil,  
S'imaginant juste qu'il le faisait,  
Et la visite des Eglises,  
Le lendemain matin,  
Remet tout le monde sur les rails  
D'un trajet rédempteur  
Ayant pour unique but

---

<sup>10</sup> Vernissage de l'exposition « Rendez-vous au Loft #2 »



D'insuffler un peu de sacrilège  
Là où règne l'ordinaire.  
La guerre continue.

#34

Le hall résonne d'accents italiens  
Et de notes de piano  
Désaccordé.  
Avant le tonnerre et la honte,  
Les rancœurs se consomment  
Moins vite que les cigarette  
Et les images du temps  
Où nous étions les rois  
Se perdent dans les yeux  
De Princesse Sarah.

#35

Je commence à avoir honte  
De ressembler à un personnage  
D'un film de Benneix,  
Mais il faut bien reconnaître  
Que je n'entends parler du  
New-York Downtown  
De Basquiat et Madonna  
Que sur les papiers-journaux  
Que de noirs caniveaux charrient  
Avec leurs torrents de merde  
Jusque devant ma porte.  
Hollywood prend des allures de  
Légende arthurienne  
Et pourtant chacun semble  
Persuadé  
Que voter a encore un sens.  
"La République" est un bon livre  
Qui ferait néanmoins  
Un mauvais film,  
Et tous attendent,  
Transis,  
Que vienne un changement  
Qui ne cesse pourtant de se produire,  
A chaque instant,  
Sans que personne ne voie rien,  
Que le cul  
De la femme  
Du voisin.  
Baudelaire rirait bien fort  
S'il ne se consumait pas  
Dans les Enfers méphitiques  
Où l'opium l'a jeté.

#36

Dans les souterrains  
Dans les couloirs  
S'excite la Comédie.  
Je revois la folie labyrinthique  
De la Scala de Milan  
Avant qu'elle crame  
Et je n'y suis jamais allé.  
Je revois la fièvre  
Je revois les "italiennes"  
Les frissons & les suées.  
Au-delà des néons  
Honk-Kong perd un fidèle.  
Je revois le rade infecte  
Où je l'ai rencontrée  
Entre un plat de nems  
Et un taxi bondé.  
Je revois la Scala  
Avant qu'elle crame  
Et je n'y suis jamais allé.

#37

Par le rétroviseur de la 205  
Partent en flammes quelques certitudes  
Alors que je n'y vois rien  
A cause du connard derrière moi  
Qui a ses phares mal réglés.  
Quand Zacharie nous demande  
S'il y a des forêts en France  
Nous savons à peine lui répondre.  
Stéphane dit:  
- Oui, mais pas des vraies.  
Et de Montpellier, Sarah m'avoue  
Qu'elle ne pense plus à grand chose  
Ce qui me fait réaliser  
Que ce type disait vrai  
Quand il gueulait que le monde n'était  
Que combats  
Entre Staline et Spinoza.  
- Oui, mais pas des vrais.

#38

Les infrabasses nous caressent  
Dans le sens du poil  
Et je croise à nouveau le destin  
De cette jeune fille qui m'assure  
Qu'elle pensait à moi  
Cette semaine.  
Sa gosse s'appelle Rita  
En hommage à Catherine Ringer  
Qui n'en demandait pas tant  
Et elle sourit étrangement  
En évoquant ces jours  
Ternis par dix années  
Pleines d'autres choses

Où je l'appelais chez elle.  
Nous nous attendrissons  
Devant le couple manqué  
Que nous étions  
Et reprenons une bière  
Alors que déjà  
Wesley s'écroule sur la banquette arrière  
Au son d'un ridicule  
"San Fransisco".  
Stéphane se prend lui-même  
Par la main,  
Se ramène à la maison  
Où le dernier Goldfrapp  
Est entièrement  
Téléchargé.  
Il n'y a plus de café.

#39

L'air puait le cheval  
Dans les allées de la Cartoucherie.  
La Princesse du Tonga  
Avait beau nous raconter  
Qu'elle avait cassé  
La gueule d'un CRS  
En Mai 68,  
La couleur impossible  
De son vernis à ongles  
Trahissait son mensonge.  
Nous avons marché  
De la gare au tunnel,  
Du tunnel à la gare  
Et ainsi de suite,  
Et si l'odeur anormale  
D'une incinération pas loin  
Ne nous avait tiré de notre songe,  
Nous y serions encore,  
A marcher dans des galeries,  
A gémir dans des salles obscures  
A se consumer dans des cafés  
A pleurer sang et eau  
Devant la blanche couleur  
Que nous avions perdue.

#40

Revenus d'un concert de gospel,  
Stéphane et Zach  
Omettent la qualité vocale  
Des choristes  
Et les disques de freinage  
De la 205  
Etant morts,  
Je songe que l'analogie  
Devient difficilement  
Perceptible.

Je concentre mes efforts  
Sur l'étude fanatique  
Du sol irrégulier du Loft  
Et regrette amèrement  
De n'avoir pas eu 20 ans  
Dans les années 70  
Là où mon geste aurait pu  
Etre débarrassé  
D'un pathétique plutôt  
Encombrant.  
Par la fenêtre Saint Thibault  
Ressemble étrangement  
A l'un des 7 samourai  
Pour confirmer une nouvelle fois  
La théorie d'Elie Faure  
Sur l'esprit des formes.  
Tout est lié,  
Des choristes  
Aux disques  
De freinage.

#41

D'un dédale sinistre de rues  
De notes et de routes  
N'ont pu que  
Tristement renaître  
Les ambitions déçues  
Des artistes en devenir.  
On leur a parlé d'amour,  
Des yeux mouillés des femmes  
Et tandis que le groupe achève  
En soufflant les bougies  
Sa plainte livide  
En forme de rapace  
Nocturne,  
Je rejoins la jeune fille  
Dans le coffre de la 205  
Pour y chercher une fois  
De plus  
La vision de demain  
Et le sens d'aujourd'hui.

#42

Il aurait pu y avoir  
W. S. Burroughs,  
J.G. Ballard,  
B. E. Ellis  
et H. Selby Jr à cette soirée  
Que je ne les aurai même pas vu  
Perpendiculaire / Changeant  
Du regard les regards  
Qui passaient  
Et captant comme un con  
Les mauvais BPM  
Pour les croire peaux

Et porcelaines d'Orient.  
Le chauffeur de taxi ne savait pas  
D'où nous venions ni  
Où nous allions  
Mais nous non plus  
Et nous avons dû tourner  
Dans Paris jusqu'à l'aube  
Avant d'admettre que c'était bien fini  
Pendant que William Seward apprenait  
Entre deux volutes de poppers  
A s'en mordre les doigts  
Qu'il nous avait manqué.

#43

Les beaux jours reviennent  
Et j'admire à nouveau  
Le spectacle  
De jeunes filles en chaleur  
Hystériques à l'idée  
De passer un été dans le célibat.  
C'est l'éternel mascarade  
Des saisons intermédiaires.  
Je traverse la ville à fond  
En distribuant gifles  
Et seaux d'eau  
Aux terrasses des cafés  
Avant qu'un agent m'interpelle  
Et m'assure qu'il fera de moi  
Une star.  
J'accepte et me tords  
15 minutes plus tard  
Dans un wagon à bétail.  
Dans le pommeau de la douche  
Il y a une caméra  
Et 8 Mai ou pas,  
Auschwitz ou pas,  
On m'incinère massivement  
Par prévention.

#44

Les rond-points déserts.  
Les parkings où je fais le plein.  
Ces images qu'aujourd'hui  
Nous voyons  
Mais que des auteurs pessimistes  
Ont décrits avant nous,  
De sorte qu'il ne nous reste  
Plus grand chose,  
A peine la vision floue  
De ce qui nous attend  
Demain  
Et deux lignes de fumée  
Dans le ciel noir  
De New-York à ici

Au cul de l'Airbus  
Qui me rapporte  
Sarah.

#45

Je monte dans le bus  
Par l'arrière.  
Le ciel se couvre  
De l'autre côté de la frontière.  
Quelques vieux affirment  
Que le mauvais temps sera  
Bientôt sur nous.  
Dans une crique dévorée  
Par les herbes sèches  
Et les détritiques,  
La silhouette massive d'un promeneur  
Eclipse le coucher de soleil  
Pour qu'à la fin son ombre  
Obèse  
Recouvre la surface entière  
Des falaises déchirées  
Et que les touristes  
Habillés de sueur  
S'extasient sur les étoiles  
Et sur la fraîcheur des nuits  
Qui enfin  
Réapparaissent.

#46

Les journalistes frappent  
A la porte  
Et notre théorie se confirme:  
Il est plus facile aujourd'hui  
D'être célèbre que demeurer  
Anonyme.  
Les bagages sont pliés  
Et le taxi attend.  
Nous ne regardons plus  
La télé  
Qu'en présence de Zacharie  
Afin qu'il nous montre  
Ce que des yeux gavés  
De spots de pub  
Ne voient plus  
Depuis longtemps.  
Stéphane filme le tout  
Et il est évident  
Que Brecht  
Qualifiera le résultat  
De profondément épique.  
Rejoindre les limbes  
Du Robinson de Tournier  
Est la seule aventure  
Contemporaine.

#47

Tout est rangé dans les cartons.  
Nous regardons par le velux  
Une avant-dernière fois  
Les toits métalliques  
La ville désertée.  
Flare / vitre / crasse / vol d'hirondelles.  
Stéphane nous assure qu'il faut  
Rejoindre les pays chauds  
Que notre sang est tiède  
Et qu'il gèlera bientôt.  
A la prochaine saison,  
Alignant dans les cieux  
Le V de la victoire  
Résistants intemporels  
Nomades / sans visage  
Nous décrirons des cercles  
Polaires / Centripètes  
Et reposerons nos pattes  
Sur les fils dénudés  
Du Réseau électrique  
Pour se prendre à nouveau  
Nos 40 000 Volts  
La masse d'informations  
Et la cacophonie des points de vue,  
A l'automne seulement,  
Guettant / Electrocutés  
Que d'une tension inhumaine  
Surgisse Le Signal<sup>11</sup>.

#48

Au delà des toits,  
La plainte rauque des chats  
Et les craquellements de la tôle  
Qui refroidit.  
Sur le seuil, des prospectus  
Invitant  
A mille merveilles en promotion  
Mais la page location  
N'affiche ni les prix  
Ni la tendance politique  
Du propriétaire.  
Je fais un tour dans les ruelles  
Tamisées de Joigny.  
Les gens s'entre-suçent  
Sur les banquettes arrière  
Et l'église est éteinte.  
Le corps d'une jeune femme  
Robe de soirée retroussée  
Coudes écorchés  
Est avachie dans le caniveau.

---

<sup>11</sup> Le Signal était l'embryon d'un projet de festival itinérant qui a mûri dès que j'aie quitté le Loft. Quelques balbutiements plus tard, cette idée est devenue le festival « Résistance Vidéo ».

Coups de pied / Gifles / Secousses  
Et puis je me décide  
A attendre qu'elle se réveille  
Ou pas  
M'assied à côté,  
Finis sa coupe de champagne  
En chantonnant  
Pour moi  
"Sugar Babylove".



## Episodes non-publiés

#

Assiette grecque et café au "Moon Light".  
Le nom est bien-sûr plus évocateur que l'endroit lui-même.  
Radio Nostalgie à fond. Des violons 70's et je me demande  
Si la tenancière extravertie, sorte de Line Renaud convexe,  
Se laissera baiser pour payer l'addition.  
52 balles, faut pas déconner !

#

Lefte blonde à "L'Escargot". Le serveur a tout d'un gogo-boy parisien.  
Je ferme les yeux et j'entends la musique.  
Beat à 140 BPM venu tout droit d'un espace-temps de plus en plus lointain.  
Les lieux "in", les "off", que je faisais semblant de connaître.  
la prostitution sur la place publique est le signe évident  
Que l'endroit respire.  
Putes à foison. Sur les trottoirs et à la terrasse de tous les rades dégueulasses d'Auxerre.  
Putes sans le savoir. Putes inconscientes.  
Putes de tout âge, lorgnant jantes allu, lunettes noires et gourmettes.  
Putes aux vagins grands ouverts aux dollars, à deux mots bien gentils  
Et une queue bien au fond.  
Ce serveur est une pute, mais d'une autre facture,  
Se fourrant doigts au cul une fois la nuit tombée  
Ou rêvant de le faire.  
Une belle pute mes aïeux.  
La même chose, l'addition.

#

Le "Café du Théâtre". Le flipper est éteint.  
Des verres vides à la table où je m'assied.  
Dehors, une fille plutôt bien gaulée se fait klaxonner par un semi-remorque.  
Elle se retourne.  
Dans ce geste, toute l'abominable réalité des zones rurales à faible développement  
En technologies de communication.  
Je me fourre le doigt au fond de la gorge  
Et dégueule quelques brèves du quotidien local.

#

Ne croyez pas ce qu'on vous raconte.  
Les petites filles ne sourient plus  
A tous les passants.

#

Y-a-t-il un tyran terré sous les jupes de chaque fille?  
Ma mère m'a promis que non.

#

Je sens par les fenêtres du loft monter l'odeur de la nuit.  
Feux de camps. Froid qui nous envahit.  
Le vin blanc et les Marlboro.  
Fonds de bouteilles. Alcools divers.  
L'image que je présente au monde en cet instant,  
je pourrai la juger sale et honteuse.  
Je me contente d'en affiner les contours, d'y ajouter des détails réalistes.  
Que j'aie l'air d'un vrai poivrot.  
C'est "Saturday Night Fever" qui passe à la télé.  
Même ça coïncide. L'instantané poussé à l'extrême.  
L'absolu. Le moment t.  
Un film qui n'a d'existence qu'à la seconde où il a été pensé.  
Une seconde avant, c'était subversif.  
Une seconde après, c'était ringard.  
C'est l'image des 70's.  
De n'avoir de légitimité qu'à l'instant de leur création.  
Cette image de poivrot en caleçon subira-t-elle le même sort?  
Les odeurs de la nuit par les fenêtres du Loft. L'éternité.  
Comment jugera-t-on l'espace autour de moi?  
Un point dans la droite.  
La boule à facettes.  
Je suis raide. Je ne suis rien. Je suis trop tout.

#

Au sortir d'un chat sur AOL.  
La fille avec qui je parlais vient de m'annoncer qu'elle a 12 ans et demi.  
On est pas tranquille dans ce genre de situation.  
Parce que le Net possède intrinsèquement cette dose de tension sexuelle qui nous fait l'aimer tant.  
Qu'est-ce qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille?  
Quelle faute ai-je commise?  
Aucune. Aucun drame nabokovien dont la sordide réalité apparaît en épilogue.  
Je le savais.  
Je le savais forcément.

#

Je reviens du boulot.  
Le loft est vide.  
Epaves / linge sale / Guerre  
Autour de moi, les cadavres de mes amis.  
Transparents. Comme au cinéma.  
Est-ce que ce sont eux qui disparaissent.  
Ou moi?  
Le safe-sex nous tuera tous.

#

La luciole. Boulevard de Ménilmontant.  
Esprits fugaces. Peurs bleues derrière les yeux rouges.

Mirabelle. Poire. Autres fruits.  
Pigalle n'est pas si loin finalement.  
Un jeune homme calme lit un livre.  
Nous n'iront nulle part ce soir.  
Lui ira peut-être sur les Maréchaux.  
Après le mot FIN.  
Lui ira peut-être sur les Maréchaux.

#

Les corps se serrent.  
Retenons-nous à la vie.  
Retenons-nous à nous-mêmes.  
Nous tombons tous ensemble.  
Au-dessus les nuages.  
Au-dessus compagnons.  
N'avons-nous pas l'air con?  
Pas plus que d'habitude.  
L'espace et l'altitude.

#

La jeune fille au comptoir parle de son ami.  
Dans ses yeux, il brille.  
Le salaud, je le hais.  
C'était ma compagne.  
Au comptoir tous les jours.  
Moi assis et ses fesses.  
Et sa voix qui caresse.  
Nous avons tous besoin d'ennemis.

#

L'obsession.  
La pire de mes amies.  
Sans elle je sombre.  
Je suis au café du Théâtre.  
Dans ma main le stylo.  
Avec elle, je me fais honte.  
Ma chanson fétiche.  
Elle vient de me rappeler que je ne suis rien d'autre.  
Qu'une obsession.  
Que je le dise aux autres.  
Qu'obsessions.

#

Les vieux, ou presque, qui parlent seuls dans les rues.  
Déjà un sens dans l'autre monde.  
Je croyais que ça n'arrivait qu'à Paris.  
Force est de constater qu'un pourcentage important de la population française, peut-être mondiale, probablement, est complètement fou à lier.

Pas moi.

#

Canicule du sauna.  
Rite de passage. Feuilles de noisetier brûlantes.  
Fouettées sur le corps  
Nudité. Glace. Sueur.  
Dans des extrêmes où meurent les moindres désirs.  
Angoisse. Allons-nous tous crever là?  
On a poussé les températures jusqu'à leur en faire perdre leur sens.  
Purification.  
Saleté dont on nous raconte qu'elle suinte.  
Saignées moyenâgeuses toujours à la mode par ici.  
Notre hôte finlandais a tout de même une petite bite.  
Mon Dieu! Est-ce là le réel intérêt de la chose?  
Se torturer pour quoi d'autre?  
Ma fille sera heureuse avec celui-là.  
L'arrangement à la taille de la queue.  
Il fallait bien qu'il y ait quelque chose de dégueulasse là-dessous.  
Peuple trop pur pour être honnête.  
Vermine qui court sous le vernis.  
Dans chaque geste de vie résonnent les instruments de mort.  
La mer est argentée ce matin.  
Les visages laiteux au sortir du songe.  
L'alcool et la tempête.  
Cette fille voulait être danseuse.  
Un cul à damner toute l'Eglise protestante d'un coup de hanche.  
Par la baie vitrée devant moi, l'amusant désordre des vagues.  
Celui qui pénétrera leur secret sera le maître du monde.  
On n'explique pas la mer, pas plus qu'on explique cette nuit qu'on vient de passer.  
Les mouettes viennent bouffer les restes de nos festins.  
Dieu sait ce que nous laisserons de ce voyage.  
Quelques rêves, quelques vapeurs,  
Quelques espoirs d'être plus que ce que nous sommes vraiment.  
Mais au fond qui s'inquiète de ce que nous sommes vraiment?  
Mais au fond sommes-nous vraiment quoi que ce soit?  
Mais au fond...  
Nous sommes au fond.  
Cette nuit, le "Gabriella" a sombré.  
Devant les reflets argentés de la Mer Baltique, tout le monde en convient.  
Cette nuit, nous nous sommes noyés dans nos vices.

#

Au XXI<sup>ème</sup> siècle, on a maintenant très peur de parler des nuages.

#

Les champs de mine du style.  
Risquer à chaque pas de poser son pied  
Sur un engin mièvre et explosif.  
On jette tant de choses.

#

Entre Paris et Melun j'imagine.  
Je me suis levé trop vite.  
Paris ne me regarde plus.  
Je passe au travers comme l'aiguille dans le bras.  
Elle a la mémoire courte.

#

Assis sur un banc de bois, je me désespère de fixer encore du regard  
Le cul parfait d'une jeune finlandaise.  
Le hasard vestimentaire a voulu qu'on y voit sa culotte,  
Fin arc de cercle blanc dentelle dépassant de peu la frontière  
Obscure de son pantalon.  
MTV porno dans ma tête.  
Ca n'a aucun sens mais c'est comme ça.  
Le code de la culotte fonctionne toujours aussi bien.  
Peuple de fétichistes inconscients,  
Au stade où aucun bout de tissu n'a aujourd'hui  
Plus aucune signification.  
Je récite des "Notre Père" dans ma tête.  
Peut-être suffirait-il de détourner les yeux?  
Je ferme les yeux.  
Je sens des seins se frotter à moi.  
"Pardon, je voudrais passer s'il vous plait."  
"Salope!" pensai-je secrètement.

#

Se rappeler que si l'on commence d'écrire par beau temps,  
Ne pas écrire une ligne de la même histoire quand il pleut.  
De la même manière, l'inverse est tout aussi valable.  
Le mieux, si on est réellement possédé chaque jour que Dieu fait par le Démon de l'écriture,  
C'est d'avoir deux ouvrages en cours,  
L'un commencé par beau temps, l'autre par mauvais.  
La dernière solution consiste à se moquer de ces considérations météorologiques  
Et de créer en toute dignité  
Une oeuvre profondément humaine.

#

Les pesants nuages reviennent.  
Avec eux l'annonce de sombres jours.  
Quelques plaisirs me retiennent d'un désespoir profond.  
Un verre de vin. Un CD rare. Une viande cuite.  
Une chanson qui fait plus d'un million de vente.  
Une série populaire à la télé.  
Je m'efforce d'appartenir à ce monde.  
Ce n'est pas si terrible.  
Je me blotti.  
J'oublie méthodiquement les choses.

Je n'ai rien à me reprocher.  
Je me repose.  
Je rêve d'une vie entière entre midi et deux.  
Je rêve de soirées tranquilles dans les "cafés du commerce".  
Saint Sébastien figura-t-il nos existences à tous?  
Criblées.

#

Je dois dormir.  
Certains actes de rébellion passent inaperçus.  
Sauf pour celui qui les fomenté.  
Je devrais dormir à l'heure qu'il est.  
Je ne suis pas insomniaque.  
Je suis même plutôt fatigué.  
J'ai trouvé un site porno de vidéo en direct.  
La fille derrière l'écran, saccadée, fait vraiment n'importe quoi.  
Une image toutes les dix secondes.  
C'est ça le mieux.  
L'internet à haut débit anéantira peu à peu les temps d'attente,  
Et disparaîtra dans les livres d'histoire le cérémonial du thé.

#

Elle est toujours là.  
Le sera-t-elle toujours?

#

Rouges envies et sales perspectives  
Hâpés vers le fond par le siphon du naufrage.  
C'est tout l'un ou tout l'autre quand je vois une fille nue.  
Soit je veux la baiser, soit je vomis sur moi.  
Sales perspectives.

#

Les points de suspension comme deux résignations  
Et une tête baissée.

#

Elle était tatouée, me présentait sa parure comme un avertissement.  
Peut-être qu'elle trouvait ça beau.  
Pour moi, ce n'était qu'un vague débris des 90's.  
Peut-être même des 80's.  
Elle était marquée au fer, comme une vache.  
Radio Nostalgie imprimée sur sa peau.  
Motif symétrique. Personnage symétrique.  
Axe confondu dans l'axe habituel du corps.

Peut-être que le tatouage change de forme quand elle se courbe,  
Comme une poule, pour se faire enfile.  
Peut-être qu'il danse quand on lui tire les cheveux pour lui  
Bouffer l'oreille.  
Peut-être qu'il gueule encore plus fort quand elle gueule déjà.  
Frisson. Peur.  
Je ne fais pourtant de mal à personne.  
Cette marque sur son corps comme un aimant.  
Je ne vois plus que ça.  
Je ne fais pourtant de mal à personne.  
Il m'attire et me dégoûte.  
Ou bien est-ce qu'il m'attire seulement,  
Et que c'est de mes propres pensées  
Que me vient cette envie furieuse de gerber.

#

J'observe quelques porcs assis à la table que je me réserve d'habitude.  
Je ne pense pas vraiment être un porc.  
Probablement pire.  
Mais qui peut, au fond, me le dire?  
On aime toujours être pire, ou mieux, ne pas être.  
Arrogance. Marécage.  
Moustiques par essaims sous les draps trempés.  
Humidité. Toux sèche.  
Carnets tâchés de sang et de fièvre jaune.  
Se méfier des fauves une fois la nuit tombée.  
Toujours laisser un feu allumé, quelque part.  
Je regarde autour de moi.  
Deux gros porcs à ma place.  
La ville n'a rien d'une jungle.  
C'est un enclos à cochons.

#

Somnolence.  
Images qui se figent. Mauvais effet spécial.  
Pâte à modeler. Linoléum.  
Je suis à la merci de quelque chose.  
Environnement urbain. Matières plastiques.  
Je suis assis au même bar que tous les jours.  
Mes yeux se ferment. Enfance.  
L'époque où on avait à offrir aucun espoir à personne.  
Le fait d'être là qui suffit bien.  
L'accoutumance à ma propre image.  
On s'habitue à moi comme à la matière plastique sous mes pieds.  
Ni plus ni moins serait faux.  
Là on ne me demande pas d'être à l'heure.  
La plus atroce des enfances reste un refuge.

#

Arrivera le jour, j'espère, où je ne verrai plus  
Ni la boue, ni la graisse

Dans la voix des gros cons  
Qui sirotent un kir au comptoir.

Passer le pas.  
Sortir de son CDI et filer droit au zinc.  
Devenir un personnage de plus  
Dans le "Germinal" sourd du XXIème siècle.

Ma mère tient désormais un café.  
Mes frères, je ne les connais qu'assis.  
De femmes il n'y a pas  
Que dans nos têtes rougies. Glace.

#

Je garde une fille comme une fleur.  
Et ne peux reconstituer sans peine  
L'image de ces pétales qui n'étaient pas fanés.  
A quoi croyez-vous vraiment?  
Je ne parle pas de peau!  
Je crève de voir mes amis  
Faner à vue d'œil.  
Au début rayonnants.  
A la fin de la soirée,  
Vieux bouquets meurtris.

#

Nouvelle pensée dans le champ de mine du style.  
Est-ce que mon voyage me fera oublier  
Cette préoccupation?  
Ou bien sera-t-elle à la fin,  
La première de toutes?  
Si tyrannique qu'elle m'empêchera  
De faire ou de penser quoi que ce soit,  
Par peur. Et par lâcheté.

#

Je me faufile entre les rayons de l'Intermarché.  
Je ne réussis pas à retrouver  
Cette joie d'être péquenot  
Parmi les péquenots.  
Quelques fois des relents. D'honteuses pensées.  
L'homme blanc resurgit.  
Et je voudrais donner des pièces,  
Même si personne ne demande rien ici.  
Rien sauf des gifles peut-être.

#

Je bouffe un kebab de chez Urfa sur le parvis du Théâtre.  
A l'intérieur, un jazzman cherche ses notes,  
Des enfants de la balle de nouvelles jongleries.



Pour ma part, je n'ai pas le temps de chercher.

#

Qu'est donc ma gaule devenue?

#

La même fausse vieille balzacienne.  
Tous les jours. Un café.  
Pendant que j'écris.  
Jamais un regard.  
Prostrée.  
Mystère de la ménopause.  
Songe de la petite fille.  
Pourquoi ne serait-elle pas mariée?  
On se marie plus facilement qu'on a des amis.

#

Je tapote machinalement mon stylo sur le cendrier.  
Comme si ça avait été une cigarette.  
L'écraserai-je à la fin?

#

Entre dans le café l'un de ces enfants  
Sur le front duquel on voit inscrit  
Le mot "BIERE".

#

Le cousin de mon coloc'  
Raconte ses frasques de Monsieur Tout le Monde  
Au Casino de Cannes.  
Il a l'air heureux.  
Les quelques verres de whisky que je viens  
De m'enfiler  
Me rappellent à mes devoirs.  
Les rats ont une conscience.  
Un jour, mon coloc' rigolait  
Devant l'image qu'il avait devant les yeux.  
Je faisais la vaisselle en écoutant  
"High Hopes" des Pink Floyd.  
Dans ma tête,  
J'en chialais.

#

Je me réveille dans ma voiture  
Garée sur une aire d'autoroute.  
Le jour n'est pas encore levé.  
Il y a à peine quelques heures,  
Je m'entretenais sur le besoin de création artistique  
Dans un restaurant japonais  
Qui n'avait rien de sexy.  
Sous la pluie battante,  
Devant le Panthéon,  
Fumazu, qui s'appelait en réalité Thomas,  
S'était mis à aboyer  
Tout en se lamentant sur le fait  
Qu'Internet n'avait plus rien de la Toile  
A laquelle il avait rêvé.  
Je ne suis pas allé travailler ce matin.  
Je me prenais bizarrement pour un Damné.

#

La mer était bien loin.  
C'est tout ce que m'inspire  
Le mois d'Octobre.  
Sont réapparues les gerçures et les plaies  
Et enfin les dunes.  
Des faits divers à nouveau fascinants.  
Britney ne sait plus ce qu'elle dit.  
Ecriture automatique.  
Hiver.  
Bientôt l'hiver.

#

Est-ce que l'état dans lequel je suis  
Disparaîtra lentement  
Avec les années  
Comme le firent en leur temps  
Les sensations troubles de l'enfance?  
Je m'enfile un Bordeaux  
(une bouteille bien sûr)  
Pendant que je ne sais quoi sur l'écran  
Prend un temps fou à télécharger.  
Est-ce que je finirai  
A force de rechercher  
Là où se cache la Beauté  
A fourrer ma main  
Dans la culotte des petites filles?  
Fascinantes interrogations, n'est-ce pas?

#

Chacun d'entre nous  
Chacun cherche-t-il?  
Chacun sur la brèche

#

Les jours froids arrivent.  
Je remets des pulls.  
A chaque problème sa solution.  
On oublie trop souvent cet adage  
Pour sombrer dans le désespoir et  
Peu de gens ont réellement conscience  
De la dose d'héroïsme qui réside  
En chacun de nous.  
Le soleil est presque couché  
Et des reflets rosés envahissent la pièce.  
Le Loft est en feu.  
Etendard à la main,  
Je me vois sur les ruines  
D'Hiroshima  
Et je gueule "Liberté!"  
Je reviens à moi.  
Je suis en pull.  
Tu parles d'un kamikaze...

#

Il paraît que le temps qu'il fait  
Influence notre comportement.  
Je me souviens que sur les plages  
De Corse,  
J'avais cette mine déconfite  
Devant les seins et les culs  
Des pouffiasses qui passaient,  
Mais que les jours de pluie  
N'égayèrent en rien  
Mes yeux encore brûlés  
Des déhanchements sulfureux de l'été.

#

On peut discerner dans ses yeux  
Des traces d'éternité  
Clouées sur une surface blanche et livide.  
Quand elle porte la flûte traversière  
A ses lèvres,  
Ses yeux se retournent,  
Comme ceux du requin  
Qui dévore sa proie.  
Deux trous percés  
Dans la blancheur de sa peau,  
Et au fond de son regard  
Toute l'absence et la vérité de  
Quelques univers.  
Je la regarde partir.  
Je me demande si  
Je suis le seul à voir

Que rien ne vit  
Sur le visage de ce genre  
De fille.  
Rien ne vit plus  
Car tout est là.

#

Sur une route de campagne,  
On avance bien moins vite, Et ce, qu'on ai autant de soupapes qu'on voudra.  
Bien sûr, je n'ai aucune idée  
De ce que peut bien être  
Un(e?) soupape.  
J'aurai voulu que ça se passe  
Mieux que ça.  
De jeunes blacks en maillots de bain  
S'imaginent qu'elles sont en train  
De chanter.  
Il ne s'agit plus d'être sexy.

#

Toux grasse. La cigarette semble se mâcher.  
Plus de café à nouveau.  
Quand il faut choisir,  
C'est du vin que je prends.  
Celui qui fait dormir  
Longtemps.  
Et qu'importe les lendemains,  
Puisque nous sommes tous  
Des maîtres du déguisement.  
Je mettrai mon costard.  
Je mettrai mes chaussures cirées  
Et personne ne soupçonnera  
Que je suis déjà mort  
Pendant que je parlerai  
Masturbation  
Et expériences de groupe.

#

Je suis au Loft.  
La télé ne marche plus.  
On a plus que le son.  
Pourtant on ressent toujours  
Le besoin  
De s'asseoir en face.  
Ca va passer.

#

La population s'entre-baise.

De 7 à 77 ans,  
On s'encule.  
Ca fait de l'occupation  
Et c'est si beau.  
Zacharie regarde les néons  
De la zone  
Industrielle et commerciale.  
Lui ne sait pas.  
C'est loin la Guyane,  
Mais on y capte  
TF1.  
Hall d'accueil. Boulogne.  
Tour réfléchissante.  
Quelques miroirs brisés  
Par la Grande Tempête de Décembre.  
Du deuxième sous-sol  
Au quinzième étage,  
On s'entre-baise,  
Et l'antenne satellite  
Balance tout ça  
En Guyane.

#

Le gît regorge de carrelage.  
Nous sommes loin  
Des feux de la rampe.  
Quelques discussions m'apprennent  
Que la presse internationale  
Rejette en bloc  
"News From The Sunny Side Of Gomorrhe".  
La question ne se pose pas  
De savoir si l'anodin  
Implique l'insignifiance.  
Je reprends le volant  
Avec rien de plus à penser  
Que quelques heures plus tôt.  
Les projets les plus audacieux  
Ne nous appartiennent pas.  
Reste à trouver  
Une jouissance à tout prix  
Dans l'ennui.

#

Stéphane rassemble les bouteilles.  
D'autres ont moins conscience  
De l'endroit où ils se trouvent.  
De jeunes filles guindées  
Tiennent leur verre du bout des doigts,  
Ce qui laisse songeurs  
Zacharie et Wesley  
Plus habitués des réceptions  
Où le kompa l'emporte  
Sur la timidité des convives.  
On parle d'expo photo  
Sur autre chose qu'une femme à poil.  
On parle de jeunes enfants  
Et de leurs yeux

Devant une toile de Pollock.  
On s'écoute parler  
D'une ville qui tremble  
Sur les infrabasses crasseuses  
De hordes gavées  
Des semences bruitistes  
D'un Otomo en grande forme.  
Durera-t-elle éternellement  
Cette nuit d'hiver  
Où l'on rêvera aux blés et aux plongeurs joyeux  
Dans les cascades jaunâtres  
Des stations d'épuration?

#

La mauvaise piquette pour aujourd'hui  
Le champagne de luxe pour demain.  
La température dans le Loft  
Nous rappelle à nos devoirs animaliers.  
Nous aurons à chasser pour notre pitance.  
Nous aurons à courir  
Pour fuir les prédateurs.  
Nous aurons à trouver  
Un endroit sec  
Pour rogner un bout d'os  
Et dormir  
Jusqu'au jour suivant.

#

Les kilomètres encore défilent.  
Quand on ne sait plus quoi se dire  
Reste la conversation d'un moteur.  
La pièce parlait du dialogue  
Entre les hommes.  
De l'avis de tous  
C'était mauvais.  
Vieilles pierres.  
Vieux spectateurs.  
L'auteure est mourante, paraît-il.  
La créativité n'a pas besoin d'argent.  
La jeunesse encore moins.  
Pour les vieilles pierres,  
Reste la conversation d'un moteur.

#

Les esprits volent dans la pièce.  
Ils viennent voir, au cas où.  
Je les sens, attentifs,  
Sur les poutres du Loft.  
Pas même eux ne savent  
Si ce que nous faisons  
C'est l'Histoire

Ou la brève dérisoire  
D'un quotidien local.  
Ici,  
On ne se fait plus d'illusions.  
On a ôté la musique.  
Bougies et convives  
En arc de cercle.  
Je suis seul dans la poursuite.  
Ca ne durera pas.  
L'approche des fêtes  
Excuse le ringard  
Et je peux donc vomir  
Ma nouvelle sans scrupule.  
A peine prononcé  
Le mot FIN,  
Et la salle se remplit  
De tous ceux que la vue  
De mon corps qui s'affaisse  
Indispose moins que celle  
D'un esprit acharné  
Contre Silence et Vide  
A dégueuler du sens  
Quand il pourrait se taire.  
Peu importe  
Un beau jour  
Je serai debout seul  
Et nous nous demanderons  
Avec les esprits vifs  
Si nous faisons l'Histoire  
Ou crevons sans mot dire.

#

Je regarde les passants du boulevard St Michel,  
Exposé en vitrine, le crayon à la main.  
Les amis ne répondent pas  
Au téléphone  
Mais n'arrêtent pas  
D'appeler.  
Autour de nous la ville  
Et au-delà les steppes  
Pionniers / Chercheurs d'or  
Dans le lit asséché  
Des rivières de l'Ouest  
Trains / Ténèbres et Cris  
D'une escale anonyme  
Et je dois repartir.  
Le film attendra.

#

Le vieux s'est endormi  
Sur la banquette orange  
Bercé par le glissement  
Du métal sur les rails.  
Des lignes de réverbères

Sur ces routes oubliées,  
Dans des villes que personne  
N'a voulu habiter.  
Je me remet en marche  
Et trouve que la routine,  
Pour cette fois  
Et pour quelques autres,  
Est bien plus excitante  
Que le décevant  
Exceptionnel.

#

Nos corps devenaient  
Peu à peu des témoins,  
Des modèles à suivre  
Par ceux qui suivaient.  
Nous mangions chinois  
Et rêvions d'Amérique  
De villes rouges  
D'autoroutes  
Et de secrets enfouis.  
Elle disait qu'elle était  
Trop petite pour tout ça  
Mais ses yeux qui brillaient  
Invitaient à bien pire.  
A l'heure de la messe  
Nous étions sous les draps  
Et nos mains se serraient  
A genoux, extasiés.

#

Les ampoules du Loft  
Grillent une à une.  
Bientôt nous vivrons  
Dans le noir le plus total  
Avec seulement le son  
Du journal télé  
Pour nous prouver  
Que nous ne sommes pas morts.  
A la première alerte  
On foncera à la cave,  
Entre les explosifs  
Et les vivres volées  
Aux garnisons voisines.

#

Nicolas semblait lointain  
A l'autre bout du fil  
Alors que pour une fois,  
Une demi-douzaine  
D'arrêts de métro



Nous séparaient.  
Christophe m'avait appelé  
De 3 ans dans le passé  
Et la magie des télécoms  
Défiait toujours  
La croissance fulgurante  
Du progrès  
Que Fleur qualifiait,  
Par son attachement aux choses d'autrefois,  
De dégueulasse.

#

Je traverse le hall.  
Le piano  
Joue tout seul  
Un de ces beaux morceaux  
Qui n'ont pas besoin  
De titre.  
Un type dans le journal  
Etrangle sa famille  
Et brûle avec sa maison...  
Pour de vrai.  
Ca n'étonne plus  
Personne  
Et même si Faulkner  
N'a jamais foutu les pieds  
Ici, On dit qu'Henry Miller  
Avait apprécié son séjour.  
Quel con.

#

Un cocktail plutôt simple  
Et musique démodée.  
Les rires de grosses femmes  
Qui se savent entendues.  
Images noir et blanc  
De l'objet encore nu.  
Victuailles diététiques  
Et baisers dans le cou.  
Une jeune fille m'a suivi  
Du métro à la gare  
Et s'efface dans les pages  
D'un magazine de mode.  
Des godasses métalliques  
Me ramènent au bercail  
Et le temps s'arrêtera  
Jusqu'à ce que je revienne.  
Même le cul le plus propre  
N'a plus le droit de cité  
Quand on est séparé  
De l'endroit que l'on aime.

#

Noyé de haine.  
Dégoût d'être là.  
Envie perpétuelle d'être  
Où je ne serais pas  
Alors que fatalement  
Chaque endroit que je pénètre,  
Se remplit de moi-même.

#

J'ai l'étrange impression  
Qu'il fait plus froid  
Rive gauche.  
En marchant nous croisons  
Des formes blondes,  
Immigrées,  
Paillettes autour des  
Yeux /  
Grande Russie /  
Et Thérèse nous raconte  
Le massacre de Columbine  
En passant devant  
Le Maxim's / Où une fête est donnée.

#

La Vierge à l'enfant  
Sculptée dans du mauvais bois  
Nous fixe de  
Ses yeux morts.  
Les lustres sont sales  
Et la douceuse musique  
A un goût de supermarché.  
Des vieux à cigares  
Collés dans les banquettes  
Ignorent que se joue  
Un concert à côté.  
La route à nouveau.  
La fibre.  
Les yeux morts.

#

La scénographie  
De notre week-end  
Est pensée comme  
Un grand champ  
De coquelicots.  
L'évidence voudrait  
Que le kitsh l'emporte  
Mais quelques déceptions  
Confirment

Que nous sommes bien  
Au XXIème siècle,  
Celui de l'Usé,  
Celui du Gris,  
Celui du  
"Partons ensemble  
A l'endroit du hasard".  
A l'envers,  
Un cadavre de tutsi  
Nous dévisage  
Et appuie du blanc laiteux  
De son oeil mort  
Notre théorie.

#

Sur l'écran s'agite  
Une jeune italienne  
Ses gestes dessinent  
Le visage insouciant  
D'une péninsule oubliée.  
Plus rien ne nous rapproche  
De ces peuples chauds  
Que les nouvelles du Nord  
Peinent à rejoindre.  
Et si nous étions les seuls  
Néo-romantiques?

#

Les cordes de ASMZ  
Nous traînent vers  
Des sphères  
Opaques et intangibles.  
Plus rien n'est utile  
Dès lors qu'on y pénètre.  
Au cou.  
Coupables que nous sommes  
Nus / Châtiés.  
Brisés et masochistes  
Probablement trop jeunes  
Probablement trop purs  
Pour qu'une once de lyrisme  
Renonce à nous souiller.  
Perles taillées /  
Aiguës / Coupantes  
Nous ne rirons plus à rien  
Tant il sera bon d'en chialer.